UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00281782 3

LA

SCIENCE SOCIALE

SUIVANT LA MÉTHODE D'OBSERVATION

Fondateur : EDMOND DEMOLINS

25e Année — Deuxième Période — 67e et 68e Fascicules

LE PORTUGAL INCONNU

I

PAYSANS, MARINS ET MINEURS

PAR

Léon POINSARD

Droits de traduction réservés

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB 56

Mars et Avril 1910.

LA SCIENCE SOCIALE

REVUE PARAISSANT CHAQUE MOIS

On peut s'abonner sans frais dans tous les Bureaux de poste

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE LA SCIENCE SOCIALE

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions a des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*Ecole des Roches* a été l'application directe.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement quatre cours :

1° Celui de M. Paul Bureau au siège de la *Société de géographie*, boulevard Saint-Germain, à Paris ; 2° celui de M. J. Durieu, au *Collège libre des Sciences sociales*, rue Serpente, 28, à Paris ; 3° celui de M. G. Melin, à la *Faculté de droit*, à Nancy ; 4° celui de M. Paul Descamps, à l'*École des Roches*, Verneuil.

Deux autres cours s'inspirent de la Science sociale :

1° Celui du Vte de Calan sur l'*Histoire*, à la Faculté de Rennes ; 2° celui de M. D. Alf. Agache, sur l'*Histoire des Beaux-Arts*, au Collège libre des Sciences sociales, à Paris.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires :* 20 fr. (25 fr. pour l'étranger) ;

2° Pour les *membres donateurs :* 100 fr. ;

3° Pour les *membres fondateurs :* 300 à 500 fr.

Les Membres de la Société reçoivent la Revue en échange de leur cotisation.

LIBRARY
MAR 29 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

MARS-AVRIL 1910 67e et 68e LIVRAISONS.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — La réunion annuelle. — Les réunions mensuelles. — Les cours de Science sociale. — Réunion du conseil de la Société de Science sociale. — Le présent fascicule. — Conférences de Foi et Vie. — Bibliographie. — Nouveaux livres.

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

José Antonio Forinha Lucao, à Loanda (Afrique occidentale), présenté par M. Paul de Rousiers.

Jean Berthelot, ancien notaire, rue de l'Aire, Saintes (Charente-Inférieure), présenté par M. Maurice Bures.

Dr A. Fernando Rocha, professeur au lycée de Vizeu (Portugal), présenté par M. Conego Fructuoso da Costa.

Alexandre André, 20, rue d'Aguesseau, Paris, présenté par M. de Rousiers.

Laurent, 8, avenue de Courbevoie, Asnières (Seine), présenté par M. J. Durieu.

LA RÉUNION ANNUELLE

La réunion annuelle des membres de la *Société internationale de Science sociale* aura lieu du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, dans l'*Hôtel de la Société de géographie*, boulevard Saint-Germain, 184.

En voici le programme :

I. — Lundi 30 mai.

Séance d'ouverture à 8 h. 3/4 du soir. — *Pourquoi nous faisons de la Science sociale* (le rôle et les limites de la science sociale), par M. Paul de Rousiers.

II. — Le mardi 31 mai.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — *L'Orientation particulariste de la vie*, par M. G. Melin.

II. Séance de l'après-midi à 3 heures. — 1° *Les deux groupements rationnels de l'industrie : la fabrication sur commande et la fabrication en stock*, par M. J. Durieu;

2° *Les cultivateurs de la Flandre française*, par M. Paul Descamps.

III. — Le mercredi 1er juin.

I. Réunion de travail à 9 heures du matin. — M. Paul Bureau : *Son cours de l'année et discussion des questions qu'il soulève.*

II. Séance de l'après-midi, à 3 heures. — 1° *Les types familiaux et la natalité*, par Philippe Champault.

2° *L'expansion de la race portugaise*, par M. Léon Poinsard.

IV. — Le jeudi 2 juin.

Réunion de travail à 9 heures du matin. — M. Philippe Champault : *Un projet de classification des types familiaux* (le rôle de la montagne).

Dîner de clôture à 7 heures du soir, aux salons du restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

Remarque. — Les membres de la Société internationale de Science sociale

sont instamment priés d'assister au dîner de clôture, qui leur permettra de se rencontrer en dehors des séances et d'entrer en contact plus intime les uns avec les autres. Chaque membre est autorisé à amener un ou plusieurs invités.

De même que l'année dernière, nous donnons ci-dessous, quelques indications sur les communications qui seront faites au cours de la réunion annuelle.

Les séances de travail.

UN PROJET DE CLASSIFICATION DES TYPES FAMILIAUX. — M. Philippe Champault reprendra la question qu'il a traitée dans la réunion annuelle de février, et dont on trouvera le résumé dans le présent bulletin.

LA LIBRE CONCURRENCE ET LE CONTRAT DE TRAVAIL. — Sans qu'on veuille ici rechercher si le régime de la libre concurrence individuelle est un régime stable et durable en tant qu'il s'applique aux patrons et chefs d'industrie, du moins l'histoire des institutions sociales semble démontrer que ce système de la libre compétition individuelle et isolée ne peut être appliqué aux travailleurs manuels et aux salariés pour régir leurs relations entre eux et avec les employeurs. Le régime de l'esclavage, plus tard celui des corporations, de nos jours l'effort vers une organisation syndicale, et, en tout cas, la nécessité sociale de cette organisation attestent que le groupement des travailleurs manuels est requis pour modérer les excès de la concurrence.

Comment, à défaut de ce groupement, les ouvriers plus conscients de leur dignité d'hommes ne pourraient jamais réussir à améliorer les conditions de leur travail.

Quelles lois fixent le taux des salaires et la durée de la journée de travail.

L'ORIENTATION PARTICULARISTE DE LA VIE. — M. G. Melin reprendra la question qu'il a traitée dans le numéro de janvier (65e fasc.), à savoir : *l'Orientation particulariste de la vie*, en s'attachant particulièrement aux points suivants :

1° En quoi consiste le particularisme; quelle est son essence; à quels signes peut-on le reconnaître avec certitude?

2° L'orientation volontaire d'une race communautaire vers le particularisme est-elle possible? Y a-t-il, à l'époque actuelle, des peuples où elle soit en train de s'accomplir (l'Allemagne, par exemple)?

3° Dans ce cas, quel est le rôle de l'effort volontaire?

4° Si cette orientation est possible, comment la faire? Par où faut-il commencer?

Nota. — Les personnes qui, sous l'influence de la Science sociale, auraient cherché à organiser leur vie personnelle et familiale suivant la forme particulariste, sont instamment priées de vouloir bien faire connaître, sur ces divers points, le résultat de leurs réflexions et de leur expérience.

Les séances de l'après-midi.

LES DEUX GROUPEMENTS RATIONNELS DE L'INDUSTRIE. — M. J. Durieu, à la suite de son étude sur l'Ile de France, est arrivé à cette conclusion que l'on doit classer les fabrications en deux groupes : celles qui se font sur commandes, et celles qui travaillent pour le stock. M. Durieu a traité cette question dans son cours, dont on trouvera le résumé dans le présent *Bulletin*.

LES CULTIVATEURS DE LA FLANDRE FRANÇAISE. — Dans son enquête sur la Flandre, M. Descamps ne s'est pas borné à étudier les types de l'industrie. Il exposera le résultat de ses observations sur les cultivateurs de cette région, et fera ressortir le rôle que peut avoir le développement de cités industrielles sur l'état de l'agriculture dans les contrées environnantes.

LES TYPES FAMILIAUX ET LA NATALITÉ. — Comme application de la nouvelle classification des types familiaux qu'il propose, M. Champault montrera comment on peut déterminer la loi de la natalité.

Les types familiaux se répartissent en trois groupes au point de vue de la natalité : le premier très favorable, parce que, au point de vue des naissances, l'intérêt

du père y est tout à fait dans le même sens que la loi morale; le second franchement défavorable, parce que l'intérêt du père est en conflit avec la loi morale; le troisième assez favorable parce qu'il y a sympathie entre l'intérêt du père et la loi morale. D'où cette conclusion que l'on propose comme *loi de la natalité :* la natalité est florissante lorsque les enfants rapportent au budget familial plus qu'ils ne coûtent, ou à tout le moins quand ils ne coûtent pas notablement plus qu'ils ne rapportent.

Au-dessous de cette limite, la natalité tend à baisser; dans les milieux à initiative suffisamment développée, elle conserve cependant un niveau élevé; mais dans les milieux à formation passive, elle descend rapidement à une ou deux naissances, sauf les cas très méritoires où elle se relève par soumission à la morale religieuse, et ceux très condamnables où elle tombe à zéro sous la suggestion d'un égoïsme sans mesure.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

La prochaine réunion.

La réunion de mars ne pouvant avoir lieu à cause des fêtes de Pâques, la prochaine réunion sera celle du *29 avril 1910*. Comme d'habitude, elle se tiendra à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, 28, à *8 heures trois quarts du soir*.

La communication sera faite par M. P. de Rousiers sur *le rôle de l'élite dans les temps modernes*.

Compte rendu de la séance de février.

M. Philippe Champault propose une nouvelle classification des types de familles, en se basant sur les observations qu'il a pu faire en Lombardie.

L'étude démonstrative de M. Champault devant paraître très prochainement dans la Revue, nous ne développerons pas ici son argumentation, n'indiquant que les faits les plus essentiels.

Des deux fonctions qui sont la raison d'être de la famille (procréation, éducation) la plus importante et partant la plus caractéristique est l'éducation. En conséquence, on groupera les types familiaux des genres les plus élevés d'après leur valeur éducatrice (dans l'ordre naturel); et on les répartira en trois classes. De cette valeur, on prendra, soit comme terme synonyme, soit comme critérium principal, la formation de la capacité, ou de l'aptitude à réussir; et comme critérium secondaire, l'aptitude à l'émigration isolée, manifestation la plus apparente de l'aptitude à réussir.

Dans la classe des Communautaires, c'est-à-dire de ceux qui sont formés à solutionner les difficultés de la vie, non par eux-mêmes, mais par le recours à une collectivité-providence (famille, clan, État), se rangent les *Communautaires patriarcaux* (grande steppe asiatique), les *Communautaires post-patriarcaux* (Europe orientale et centrale, partie des pays latins et celtes et même de la France), et les *Communautaires en simple ménage* (partie des pays latins et celtes, la presque totalité de la France), avec un type dérivé de ces derniers, les *Postcommunautaires*, se relevant par certaines tendances particularistes sous la poussée de la lutte pour la vie.

Dans la classe des Quasi-particularistes, c'est-à-dire de ceux qui sont formés à solutionner les difficultés de la vie par eux-mêmes dans beaucoup de cas, mais ne peuvent dans d'autres se dispenser du recours à une collectivité (famille ou groupements avec un but spécial), se placent les *Quasi-particularistes en ménages multiples*, les *Quasi-particularistes à héritier associé* et les *Quasi-particularistes en simple ménage* (trois types se partageant presque tous les pays de montagnes de l'Europe), avec différents types dérivés : en territoire vacant (Basques), et en territoire occupé, avec ou sans droit d'ainesse (nombreuses régions sous-jacentes aux montagnes).

Dans la classe des Particularistes, c'est-à-dire de ceux qui sont aptes à solutionner par leurs propres forces à peu

près toutes les difficultés de la vie, sauf à organiser des groupements actifs à buts spécialisés dans les sociétés très compliquées, se placent les *Particularistes à héritier associé* (Norvège), et les *Particularistes en simple ménage* (Pays anglo-saxons), avec ou sans droit d'aînesse. Le Canada en présente un type dérivé très curieux avec héritier associé, et le N.-O. de l'Europe plusieurs autres avec ou sans droit d'aînesse.

La plaine culturale a continué le type communautaire importé de la steppe, tandis que la montagne a créé, par les contraintes qu'elle impose à la culture, les types quasi-particularistes, regardés jusqu'ici à tort comme quasi-communautaires, et aussi le type particulariste dû, non pas au fjord, mais à la culture en pentes raides dans un système montagneux où l'immersion supprime la vallée. Ce dernier type se perpétue par la vie intense dans le *home*, sorte d'émigration à l'intérieur qui rend facile toutes les émigrations.

Cette vie intime indépendante à laquelle on s'attache plus qu'à tout, se retrouve, avec de réelles analogies, dans la culture en montagne ordinaire, et c'est pourquoi elle y engendre le *quasi-particularisme*.

C'est surtout par l'aptitude à l'émigration que cette unité du rôle de la montagne s'est manifestée à M. Champault, et c'est pour lui une raison de plus de croire à l'utilité de ce critérium secondaire.

Les termes nouveaux qu'il indique lui paraissent s'expliquer d'eux-mêmes; et la réunion, dans une même classe, de genres en ménages multiples et en simple ménage ne saurait être contestée, une fois admis le critérium par la valeur éducatrice; la différence qui sépare ces genres, devient en effet secondaire.

En terminant, M. Champault montre comment le tableau de sa classification par la valeur éducatrice permet en même temps de formuler la loi de la natalité qu'il se propose de démontrer dans une des séances du Congrès. La classification proposée est ainsi représentative des deux grandes fonctions de la famille (procréation et éducation) et c'est une raison de plus pour croire à sa valeur.

M. J. Durieu, se basant sur ses observations personnelles en Espagne, se déclare complètement d'accord avec M. Champault.

M. Olphe-Galliard, sans contester le rôle de la montagne, ni l'importance du phénomène de l'émigration, pense que la classification devrait être surtout basée sur l'aptitude à former une société. Les peuples particularistes ont de plus en plus recours à l'action collective, et il en est ainsi de toutes les sociétés qui vont en se compliquant.

M. Champault ne nie pas que les peuples particularistes n'aient souvent recours à l'action collective, mais il faut distinguer entre la collectivité-providence et l'action concertée d'individus capables.

M. Blanchon pense qu'il n'y a pas de contradictions entre l'aptitude à se tirer d'affaires et l'aptitude à agir de concert quand les circonstances l'exigent.

M. Bureau, sans se prononcer sur la valeur de la classification proposée, dit que la science ne doit jamais parler de supériorité d'un type sur un autre. Nous ne devrions jamais dire, en tant que savants, qu'un type est préférable à un autre.

M. Bailhache pense au contraire que la science a le droit de juger, et par conséquent d'établir une hiérarchie dans les espèces.

M. Champault explique que, par type préférable, il n'entend pas le type qui représente ses sympathies personnelles, mais celui qui réalise le concept de famille et les fonctions essentielles de la famille.

M. Bureau affirme que toutes les classifications sont artificielles et que tous les critères sont arbitraires.

M. de Rousiers dit que l'on peut prendre plusieurs critères de classement, et que le meilleur est celui qui fait avancer la science, mais on ne doit pas dire qu'un type social est préférable à un autre d'une façon absolue. Dans la steppe, le type patriarcal est préférable au type particulariste, car ce dernier ne peut y vivre. La

science ne doit pas avoir d'autre objet que de dégager les rapports nécessaires entre les choses.

M. Isambert rappelle que, dans les sciences naturelles, on classe les animaux et les plantes dans l'ordre où ils possèdent des organes de plus en plus différenciés, et, par conséquent, de mieux en mieux adaptés aux fonctions qu'ils ont à remplir. Si l'on n'admet pas une hiérarchie, on aboutit à la négation de toute classification.

M. Descamps appuie ce que M. Isambert vient de dire. Il faut, en effet, distinguer entre les sciences : celles qui ont pour objet l'étude des êtres inanimés ne parlent pas de supériorité d'une espèce sur l'autre ; au contraire, celles qui étudient les êtres animés (zoologie et botanique) classent en allant des espèces inférieures vers les espèces supérieures, suivant le critère indiqué par M. Isambert. La science sociale doit être rangée dans cette dernière catégorie de sciences, et doit, par conséquent, classer les espèces en allant des types inférieurs vers les types supérieurs.

M. de Rousiers, avant de clôturer la séance, fait une dernière critique de l'exposé de M. Champault, qui a parlé de la valeur éducatrice médiocre de la famille patriarcale. Au contraire, M. de Rousiers croit que cette valeur éducatrice est considérable, car il faut que les individus aient une discipline très grande pour vivre dans les communautés patriarcales. De plus, l'expansion des peuples nomades a été considérable à certaines époques, sous forme d'invasions.

LES COURS DE SCIENCE SOCIALE

Voici le programme détaillé et revisé du cours que M. J. Durieu professe au Collège libre des sciences sociales :

Types des métiers de fabrication dans l'Ile de France.

1re Leçon (25 janvier 1910). — Comment l'industrie moderne dérive du régime de travail inauguré par la féodalité.

2e Leçon (2 février 1910). — Le servage féodal a donné normalement le travail manuel libre et provoqué la création de la fabrique collective qui est l'origine du mouvement industriel moderne. — Vérification de cette hypothèse par l'observation des divers ateliers actuels de fabrication. *Types simples :* La fabrication ménagère chez les pasteurs nomades; la fabrication des artisans dans un village nègre. C'est le groupement sédentaire qui fait passer les hommes de l'une à l'autre forme d'atelier.

3e Leçon (15 février 1910). — *Étude monographique de la fabrication au village et à la ville.* La fabrication dans un village de 300 habitants de la campagne française. — Le forgeron. — Le charpentier. — Le menuisier. — Le cordonnier. — Le tailleur. — Le maçon. — Le fournier. — Le meunier. — *Conclusion :* Ils se cantonnent presque exclusivement dans la fabrication *sur commande.*

La fabrication dans une petite ville de 8.000 habitants dans la banlieue parisienne. On y constate deux groupes distincts de fabrication sur commande :

1° *Industrie du bâtiment.* — Étude monographique de la maçonnerie — de la charpenterie — de la serrurerie — de la menuiserie — de la plomberie — de la fumisterie — de la peinture et vitrerie.

2° *Industrie de la réparation d'objets usagés et de la fabrication d'objets neufs exclusivement sur commande.* — Étude monographique de : l'horloger en chambre — du petit menuisier — du marchand de cycles — du maréchal ferrant — du charron — du cordonnier — du bourrelier — du tailleur.

4e Leçon 22 février 1910. *Étude monographique de la fabrication sur commande à Paris.* Mêmes divisions de la fabrication sur commande.

1° Étude de cette fabrication par comparaison avec les groupes similaires de la banlieue.

2° Quelques types nouveaux créés par la grande agglomération :

Fabrique de boulons sur commande — fabrique de meubles de luxe sur commande, etc...

5e Leçon 1er mars 1910. *Les deux*

groupements rationnels de l'industrie sont : La fabrication sur commande et la fabrication en stock.

1° De la comparaison du village nègre — du petit village français — de la petite ville et de la capitale il résulte que toute agglomération humaine présente une réunion d'artisans semblables.

La grande agglomération ne diffère de la petite que par plus de division du travail. Quant à la grandeur des ateliers, elle paraît dépendre surtout de l'importance moyenne des commandes.

2° Dans les sociétés compliquées l'industrie se montre divisée en deux groupes nettement séparés : *a*) la fabrication d'objets sur commande ; *b*) la fabrication d'objets en stock.

Différences profondes que présentent ces deux groupes au point de vue : de l'objet du travail — des aléas de la direction — du régime des chômages — de l'outillage — de l'opération — de l'organisation de l'atelier et surtout des capitaux indispensables à son établissement — du personnel — des relations des ouvriers entre eux : anciennes sociétés de compagnonnages et syndicats modernes ; enfin ses relations avec le commerce et avec la clientèle.

6e Leçon (8 mars 1910). — *La fabrication d'objets en stock et ses deux variétés :* a) *Fabrique collective ;* b) *Fabrique en grand atelier.*

Étude monographique de quelques fabriques collectives. Le « sweating system », causes et remèdes — groupement des ouvriers dans le mode d'existence.

7e Leçon (15 mars 1910). — Étude monographique de quelques usines modernes en grand atelier.

L'usine de stock ne s'élève pas nécessairement dans la grande agglomération urbaine ; ses trois principaux pôles d'attraction sont : 1° le lieu d'existence de la main-d'œuvre ou de la force motrice ; 2° le lieu de production de la matière première ; 3° le grand marché commercial.

8e Leçon (22 mars 1910). — *Interréactions des deux groupes de fabrication sur commande et en stock avec tous les autres phénomènes sociaux.*

Analyse et comparaison *au point de vue social* de la fabrication d'objets sur commande et de celle d'objets en stock. — Types sociaux qui en résultent.

Lutte séculaire entre ces deux groupes ; victoires successives de la fabrication en stock. Coïncidence entre la naissance de la fabrication en stock des automobiles américaines et la crise actuelle de cette industrie en France.

Conclusion : Les profondes différences sociales qui existent entre la fabrication sur commande et la fabrication en stock permettent de penser que chacun de ces deux groupes réclame une législation spéciale.

RÉUNION DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ DE SCIENCE SOCIALE

Le Conseil de la Société internationale de Science sociale s'est réuni le 11 février 1910, à 9 heures du soir, au siège social, 56, rue Jacob, sous la présidence de M. Paul de Rousiers. Étaient présents : MM. Paul Bureau, vice-président ; M. Firmin-Didot, trésorier, l'abbé H. Hemmer ; Joseph Durieu, secrétaire de la Société ; Paul Descamps, secrétaire de la Revue. Excusés : MM. R. Pinot, G. Melin, A. Dauprat, G. d'Azambuja, R. Dufresne, Ch. de Calan, Ph. Champault, V. Muller, J. Périer et L. Poinsard.

Le Conseil a d'abord examiné et approuvé les comptes de l'exercice 1909, qui lui ont été présentés par M. Maurice Firmin-Didot, trésorier.

Le Conseil a ensuite décidé d'envoyer les missions d'étude suivantes pendant l'année 1910 : M. P. Roux, dans l'Italie méridionale ; M. L. Arqué, en Norvège ; M. Marty, en Suède ; M. P. Vanuxem continuera ses études sur l'industrie du tulle à Calais.

Comme d'habitude, une somme de 500 francs est mise à la disposition de l'un des élèves du cours de M. P. Bureau pour accomplir une mission dans un pays déterminé.

M. Paul Descamps abandonnera momen

tanément son enquête sur les pays de France. Grâce à la générosité de S. A. le Prince Sabaheddine, il pourra, cette année, se consacrer à une étude sur l'Angleterre.

Le Conseil a ensuite arrêté la date du Congrès annuel de la Science sociale pour l'année 1910, qui, à cause des élections, aura lieu un peu plus tard que d'habitude. Il s'ouvrira le lundi 30 mai et prendra fin le jeudi 2 juin.

LE PRÉSENT FASCICULE

Nous avons annoncé, en son temps, l'importante enquête sur le Portugal entreprise l'année dernière sous la direction de M. L. Poinsard, dont tous nos lecteurs connaissent les travaux. Ce pays, si intéressant à tant d'égards, a été fouillé en tous sens, et de ce labeur est sorti un volumineux travail, dont nous présentons aujourd'hui la première partie à nos lecteurs.

Afin de ne pas couper cette partie, qui forme un ensemble bien compact, nous la faisons paraître sous forme de double fascicule, ce que sans doute nos lecteurs pardonneront aisément, étant donné le grand intérêt que présente cette étude.

CONFÉRENCES DE FOI ET VIE

On nous prie d'annoncer les conférences suivantes qui auront lieu, à 5 heures, à la salle de la *Société d'encouragement pour l'Industrie*, 44, rue de Rennes, à Paris.

10 avril. — *L'entente entre les hommes religieux*, par P. Doumergue.

14 avril. — *Le Pragmatisme au point de vue moral et religieux*, par V. Delbos.

17 et 21 avril. — *Où finit le Moyen Age et où commencent les Temps modernes*, par E. Doumergue.

24 avril. — *Une expérience d'art social à Genève*, par A. de Mornier. — *Le Chant et l'Enfant* (exécution de chants), par Dalcroze.

3 mai. — *La Morale et la Religion*, par E. Boutroux.

NOTA. — Un droit d'entrée de 0 fr. 30 est perçu pour les séances d'étude, à la porte de la salle.

BIBLIOGRAPHIE

L'apprentissage et l'enseignement technique, par M. Fernand Dubief, ancien ministre, vice-président de la Chambre des députés. Giard et Brière, édit. 1910. Un vol. 6 francs.

Le nom de l'ancien ministre du commerce et de l'industrie est garant de la compétence avec laquelle sont examinées les questions traitées dans cet ouvrage. Dans une première partie, l'auteur passe rapidement en revue l'historique de notre législation sur l'apprentissage et quelques-unes des conditions qui président actuellement à sa disparition. Dans les deux suivantes, il décrit les diverses institutions d'enseignement professionnel existant en France et à l'étranger. Si l'on ne partage par la confiance de l'auteur dans l'efficacité des écoles techniques pour le relèvement de l'apprentissage, on reconnaîtra du moins à cet ouvrage le mérite de la documentation, qui le rend indispensable à tous ceux qui étudient cette question complexe.

G. OLPHE-GALLIARD.

La conduite de la vie, par R. W. Emerson. Traduction de M. Dugard. Armand Colin, édit. 1909. Un vol. 3 fr. 50.

La conduite de la vie est avant tout un problème individuel, dont la solution est essentiellement personnelle à chaque intéressé, sans qu'il puisse compter sur un guide qui le préserve des faux pas. Mais la conscience individuelle peut être plus ou moins éclairée, plus ou moins forte, et la solution qu'elle donne à ce problème se ressent directement de son propre état. Dans ce travail de développement et d'éducation de la conscience, rien ne vaut le contact avec d'autres consciences élevées

dont la lumière intérieure rayonne et illumine tout ce qui les approche. Tel est le fruit que retire l'esprit incliné vers le progrès intérieur, de la lecture d'un livre comme celui-ci. La première conquête de la conscience qui veut arriver à se reconnaître elle-même est de se savoir libre; mais n'y a-t-il pas une monstrueuse ironie à parler de liberté en face du jeu formidable des forces aveugles et inconscientes qui nous enserrent de toutes parts? Non, répond Emerson, car « le Destin implique l'amélioration. Aucun exposé de l'Univers ne peut avoir de justesse, s'il n'admet pas cet effort ascendant... Derrière chaque individu se ferme le règne de l'organisme; devant lui s'ouvre la liberté — le Meilleur, le Mieux... Toute perception nouvelle, l'amour et l'admiration que l'homme arrache à ses semblables, sont des preuves de son passage de la fatalité à la liberté. La libération du vouloir des gaines et entraves de l'organisme que l'homme a dépassé, voilà le but et la tendance du monde ». C'est par la liberté que l'être vivant progresse et se développe. « La vie est liberté — la vie est en raison directe de la somme de liberté. » Notre destinée n'est du reste que ce que nous la faisons : « L'homme s'imagine que son destin lui est étranger, parce que le bien est caché. Mais l'âme contient l'événement qui doit lui arriver, car l'événement n'est que l'extériorisation de ses pensées, et ce que nous nous demandons à nous-mêmes, nous l'obtenons toujours. » Le mieux ne dépend pas du hasard, mais de notre énergie personnelle. Et cette force que nous mettons en œuvre pour l'atteindre n'est point celle qui s'exerce contre notre prochain : c'est celle qui s'attache à la stricte observance des lois intellectuelles et morales qui régissent le progrès de l'univers. Elle est latente dans toute vie intense, car une telle vie est toujours conforme, en définitive et malgré ses excès accidentels, aux lois de l'univers; elle n'est autre que la faculté d'adaptation à ces lois. « Si vous avancez avec méthode, il est aussi facile de tourner des ancres de fer que de tresser de la paille, de faire bouillir du granit que de faire bouillir de l'eau. Partout où il y a insuccès, il y a irréflexion, quelque croyance superstitieuse à la chance quelque oubli de détail que la Nature ne pardonne jamais. » C'est cette faculté d'adaptation, d'utilisation des instruments de progrès que la nature met à notre disposition, qui fait les races fortes; « avec leur habitude de penser que tout individu doit veiller à soi-même, et s'en prendre à lui s'il ne maintient ou n'améliore pas sa position sociale, les Anglais sont tranquilles et prospères ». La richesse n'est, dans une telle conception, qu'un « moyen de s'assimiler la nature », un instrument d'élévation et de progrès.

Pour qui envisage les choses avec cette méthode, l'optimisme sera la règle aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine physique. Les opinions importent peu; elles peuvent changer ou disparaître dans tous les remous de l'anarchie intellectuelle, l'équilibre se rétablira de lui-même en vertu des lois de la vie. « Nous sommes nés croyants. L'homme produit des croyances, comme l'arbre porte des fruits. » C'est nous qui construisons nos idées, qui créons des images qui nous cachent la réalité; elles ne sont toutes que des illusions, où la seule réalité qui ne puisse nous décevoir est leur ascension vers une conception de plus en plus pure et élevée. C'est par notre obéissance aux lois morales que nous nous rapprochons de la vérité : « Les visions des justes sont justes... Quand nous violons les lois, nous perdons contact avec la réalité centrale. » Tout n'est qu'illusions et fantasmagorie, en ce monde, hormis l'appel de la divinité qui nous sollicite et nous attire.

Ces quelques traits épars ne donnent qu'un pâle reflet de l'inspiration noble et généreuse du livre d'Emerson. La leçon d'énergie, de liberté et d'optimisme que donne cette lecture vient à son heure dans notre société dont les ressorts semblent usés par le doute et le pessimisme, et où le besoin d'un tel aliment de vie se fait tellement sentir. On ne peut que conseiller vivement une lecture aussi saine en même temps que conforme au véritable esprit scientifique.

G. Olphe-Galliard.

Les conséquences économiques et sociales de la prochaine guerre, par Bernard Serrigny. V. Giard et E. Brière, édit. 1909. Un vol. in-8°, 10 francs.

Un sujet d'un intérêt aussi poignant et aussi actuel devait, sous peine de n'être qu'un tissu de phrases vides et sonores, être traité à l'aide de la méthode scientifique la plus rigoureuse : prédire l'avenir n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur les leçons du passé; et encore l'observateur le plus consciencieux hésitera-t-il à prononcer une conclusion générale, tant il laisse d'inconnues dans le problème. M. Bernard Serrigny a su triompher de la façon la plus heureuse d'une difficulté aussi considérable. C'est en s'appuyant exclusivement sur les résultats des guerres franco-allemande et russo-japonaise, qu'il examine successivement ce que deviennent, pendant une guerre européenne, les habitants, les transports, le crédit, les finances publiques, le commerce et l'industrie, et enfin les nations non parties au conflit. Chercheur infatigable, d'une documentation inépuisable, il ne laisse dans l'ombre aucun des recoins de ces diverses branches de la vie des peuples, et nous voyons défiler devant nos yeux toutes les conséquences de la guerre de 1870 sur la situation des deux peuples voisins. Cette partie de l'ouvrage est naturellement de beaucoup la plus importante, puisque, dans la pensée de l'auteur, la prochaine guerre est celle qui mettra de nouveau aux prises l'Allemagne et la France. Les conséquences de celle-ci sont sobrement déduites de l'analyse des faits, en tenant compte des conditions différentes des deux situations, ou de celles tenant à des facteurs sur lesquels aucune donnée certaine ne saurait être établie : cette réserve est toute à la louange de l'auteur, puisqu'elle montre le caractère à la fois consciencieux de son observation et scientifique de sa méthode.

Deux questions, dont la portée dans le droit des gens moderne n'échappera à personne, celles des conséquences économiques d'une annexion et d'une indemnité de guerre, sont ici traitées d'une façon décisive. M. Serrigny nous apprend quel les causes, tenant à l'organisation des transports et à la situation commerciale qui en résulte, contribuent à interdire la conquête entre les nations dont il s'agit, sous peine de perturbations économiques aussi graves pour les vainqueurs que pour les vaincus. L'imposition d'un tribut, lorsque son montant dépasse les frais de la guerre, n'est pas moins préjudiciable, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir réfuté le sophisme si souvent répété de l'enrichissement de l'Allemagne, grâce aux cinq milliards.

On voit par ces quelques indications trop brèves quel est l'intérêt puissant de ce livre, dont la lecture est aussi attachante qu'instructive. Quelles que soient les propositions de détail sur lesquelles on peut différer d'opinion avec l'auteur, on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il conclut que les calamités que la prochaine guerre entraînera avec elle commandent d'en réserver l'éventualité pour le moment où elle sera amenée, non plus par de frivoles motifs d'amour-propre, mais par une nécessité vitale, et que la revanche devrait obligatoirement être suivie d'une suppression des armements actuels.

G. Olphe-Galliard.

Vers l'Organisation professionnelle par M. Eugène Duthoit, professeur d'Economie politique à l'Université catholique de Lille. Paris, Lecoffre, 1910; 325 pages in-8°.

Tout le monde a entendu parler des *Semaines sociales* inaugurées il y a quelques années par un groupe de publicistes et de professeurs catholiques sociaux, et qui ont successivement groupé en plusieurs grandes villes de France un auditoire de jeunes hommes, laïcs et prêtres, désireux à la fois de mieux connaître la réalité sociale et de mieux agir. Parmi les professeurs qui, chaque année, donnent des leçons pendant la Semaine sociale, aucun n'est plus apprécié que l'éminent professeur d'Economie politique à la Faculté catholique de Lille : sa connaissance supérieure des

phénomènes économiques le garantit en effet contre les systèmes à priori, et, d'autre part, son sens chrétien et démocratique lui montre toutes les lacunes de notre mécanisme moderne de production des richesses. Aussi doit-on se féliciter que M. Duthoit ait réuni en un volume les leçons qu'il a professées depuis 1905 dans les Semaines sociales de France, et dans lesquelles, à propos de quelques questions délimitées d'Économie sociale, il a montré comment la société actuelle évolue d'année en année *vers l'Organisation professionnelle,* réagissant ainsi « contre l'erreur du législateur qui, dans le monde de la production, a érigé l'individualisme comme régime, et le principe de la liberté des conventions comme unique régulateur des relations entre les agents humains et la production ».

Mais ce n'est pas seulement à un point de vue *descriptif,* mais à un point de vue *normatif* que s'est placé l'auteur. L'*Introduction* nous en avertit, en même temps qu'elle expose les principes de l'École sociale catholique. — Elle contient un long débat où M. Duthoit conteste à l'Économie politique la possibilité de rester amorale, dès qu'elle prétend chercher des solutions des problèmes sociaux. L'objet de cette discipline sera l'étude des rapports humains qui se forment en vue de l'utilisation du domaine terrestre. L'économiste devra envisager ces rapports successivement des trois points de vue suivants :

1° Leur valeur morale : sont-ils conformes à la justice ? — dont les hommes peuvent bien avoir un vague instinct, — mais dont la vraie notion nous est donnée par l'Église, qui en est la gardienne providentielle, qui tantôt ordonne, et tantôt se contente de conseiller;

2° Les influences diverses, physiques, psychologiques, qui conditionnent ces rapports;

3° Les moyens d'obtenir, non pas toujours le maximum, mais le plus souvent l'optimum de la production.

La méthode déductive prévaut dans l'examen fondamental de la moralité des rapports sociaux; l'observation et l'induction permettent l'étude des deux derniers points de vue.

Tel est l'esprit qui anime les économistes du mouvement catholique social. Ce mouvement, loin d'être en marge de la hiérarchie, se réclame de l'autorité de l'Église : il n'est pas une nouveauté, ni un simple moyen de politique électorale, mais il vise à réaliser dans le monde la doctrine sociale traditionnelle du catholicisme : l' « autonomie de la personne humaine » est déclarée par lui une erreur. Les trois grandes sodalités : famille, profession, cité, sont naturelles et non pas contractuelles. — Les agents humains sont d'une égale dignité; l'homme doit satisfaire à la loi du travail, et à cette condition, il a droit à la vie sous toutes ses formes, — et en particulier il conserve le droit de l'auteur sur le produit de son travail.

A la lumière de ces principes, M. Duthoit met en évidence la nécessité de la *Protection légale des travailleurs* et de la réglementation du *Travail féminin dans l'industrie*, il affirme que le *contrat de salariat* est un contrat de société d'un caractère tout spécial, dans lequel le salarié engage toute sa personne et doit par conséquent recevoir de quoi soutenir l'existence de sa famille. — Le *chômage* est étudié, dans ses causes, dans les remèdes qu'on a proposés à ce fléau social. *Le fait et le droit syndical* sont minutieusement analysés : l'auteur montre comment le cadre légal du syndicat à caractère purement contractuel éclate aujourd'hui. La notion d'un « droit collectif » de la « profession » se fait jour. — C'est un retour à l'Organisation professionnelle. Celle-ci une fois réalisée, *l'organisation politique pourrait s'adapter au nouveau régime économique et social;* et c'est par l'exposé d'une constitution dans laquelle les conseils représentatifs de la profession éliraient, d'une part, le chef de l'État, et, de l'autre, un Sénat professionnel parallèle à une Chambre politique, que M. Duthoit termine son ouvrage.

Les observations et les faits abondent dans ces intéressantes leçons : nous permettra-t-on une remarque, qui prouvera combien il faut être prudent dans l'affir-

mation des faits : sur la foi de Mme H. J. Brunhes, M. Duthoit indique, parmi les femmes victimes de maladies industrielles, celles qui sont employées à la confection des cigares. — Nous pouvons affirmer que des enquêtes médicales très minutieuses n'ont révélé, dans le personnel des Manufactures de tabacs de l'Etat, l'existence d'aucune maladie professionnelle.

VANUXEM.

Régions et Pays de France, par Joseph Fèvre et Henri Hauser. — 1 vol. in-8° avec 147 cartes et gravures dans le texte. Félix Alcan, éditeur, Paris, 1909.

Ainsi qu'ils le disent eux-mêmes dès la première ligne de leur avant-propos, « les auteurs de ce livre n'ont pas prétendu faire œuvre originale ». S'inspirant surtout des travaux de M. Vidal de la Blache et de ses collaborateurs, ils ont essayé simplement de donner en 500 pages une idée claire et précise des régions diverses qui forment notre pays.

Les lecteurs de la *Science sociale* retrouveront dans ce livre un certain nombre de conclusions qui leur sont familières. C'est d'abord que la seule division naturelle de la France est celle en « pays », et que la connaissance de ces pays est à la base de toute étude géographique sérieuse. C'est aussi que « la distinction des pays entre eux repose en premier lieu sur la valeur agricole des divers terroirs... qui n'est elle-même que le reflet de la nature géologique du sous-sol, qui détermine à son tour, combinée avec le climat, le caractère des eaux courantes, les modes d'habitation, les occupations des habitants ».

L'importance du *Lieu* est donc nettement mise en lumière par MM. Fèvre et Hauser, et aussi les relations de cause à effet qui unissent le *lieu* et le *travail*, ces deux éléments fondamentaux du milieu social.

De même, la Science sociale a dit et répété maintes fois que si l'étude des pays — de ceux-là bien entendu dont le *lieu* continue à accuser l'existence, et qui ne sont pas seulement le souvenir attardé de quelque ancienne division historique ou administrative — est primordiale, il faut pourtant ne pas s'en tenir là, et remonter au groupement régional, caractérisé par des similitudes dans le travail dominant et dans la formation sociale de la race.

Nous retrouvons dans l'ouvrage de MM. Fèvre et Hauser une idée analogue en ce sens qu'ils voient bien la nécessité « de grouper ensemble ceux des pays qui présentent des ressemblances », sous peine de « fragmenter sans mesure l'étude de la France, et de courir le risque de faire disparaître l'indispensable notion des rapports généraux ». Mais — et c'est là un exemple très net de la différence de but scientifique qui sépare la Science sociale de la géographie humaine, différence qu'accuse la diversité des méthodes employées — les principes, qui chez MM. Fèvre et Hauser président au groupement des pays en régions, ne sont pas les mêmes que ceux mis en avant dans cette Revue. Ce sont des faits surtout géologiques ou géographiques qui déterminent ces écrivains, et cela est parfaitement naturel puisqu'ils sont géographes ; pour la Science sociale, ce sont des faits surtout d'ordre social.

Un exemple fera mieux saisir cette différence. MM. Fèvre et Hauser, en raison de différences de constitution géologique, scindent en deux la Normandie ; la partie orientale rentre dans le Bassin parisien, l'occidentale dans les confins de la Bretagne. Nous croyons au contraire que les pays de l'ancienne Normandie présentent, grâce surtout à l'existence d'un même travail dominant, la culture herbagère, une formation sociale trop semblable, et par suite une unité assez forte, pour qu'il vaille mieux ne pas les séparer. Il y a certainement, au point de vue social, plus de ressemblance entre un Normand du Cotentin et un Normand du pays d'Auge qu'il n'en existe entre ce même Normand du Pays d'Auge et un habitant de la Beauce ou de la Champagne.

La Science sociale, en tant qu'elle se livre à des études géographiques, ne se confond donc pas avec la géographie humaine : les deux sciences restent distinctes, quoique connexes et ayant entre elles

des rapports aussi fréquents qu'étroits. Elles ne peuvent donc que gagner mutuellement à s'appuyer l'une sur l'autre; et, à ce sujet, nous regrettons que MM. Fèvre et Hauser paraissent ignorer complètement les travaux publiés par la Science sociale.

Leur volume n'en reste pas moins un bon ouvrage de vulgarisation, se lisant sans peine parce qu'il est clair, exempt de sécheresse, et appuyé de cartes et de gravures bien choisies.

J. Bailhache.

L'Amérique de Demain, par l'abbé Félix Klein. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910; 320 pages.

Je suis bien en retard pour signaler l'œuvre nouvelle de M. l'abbé Klein à laquelle de grands organes quotidiens de l'opinion ont déjà consacré des articles particulièrement élogieux, et je me le reprocherais, si l'*Amérique de Demain* n'était qu'une de ces œuvres d'actualité toute fugitive qu'il faut lire et commenter au moment précis où les esprits se préparent oublier l'événement qui les a tant intéressés pendant quelques heures. Mais les ecteurs délicats qui, depuis bientôt vingt années, suivent les ouvrages de cet ami des belles-lettres et des pensées modernes et progressives savent que cet écrivain est aussi de ceux qui creusent laborieusement leur sillon. Depuis les temps héroïques de *l'Église et le siècle*, de *la Vie du P. Hecker*, l'abbé Klein n'a cessé de penser que la meilleure manière d'élucider les problèmes sociaux et religieux qui agitent notre « vieux pays » était de chercher à connaître, jusque dans ses détails vivants et vécus, la solution que leur donne l'audacieuse initiative de la jeune démocratie d'outre-mer; il aime à porter simultanément son regard sur les hommes et les institutions des deux continents, parce qu'il sait que l'expérience du plus jeune pourrait profiter à celui qui a le périlleux honneur d'avoir un long passé.

Deux livres auxquels le public fit en leur temps le meilleur accueil : *Au pays de la Vie intense* et *La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago*, nous ont déjà associés naguère aux réflexions que ces comparaisons et ces rapprochements suggèrent à ce studieux touriste : *l'Amérique de Demain* nous invite à poursuivre notre enquête au cours d'un second voyage de quatre mois dans l'Ouest américain et sur le Pacifique. Je ne puis ici résumer ces chapitres où le charme du style alerte semble ajouter encore à la souplesse de ces esprits américains toujours si enclins à suivre la vie en toutes ses manifestations nouvelles. Soit qu'on nous conduise « payer » une nouvelle visite aux personnes et aux lieux déjà connus depuis le premier voyage, — et c'est le cas de Chicago et de son université, de Peoria et de son grand évêque, Mgr Spalding, de Saint-Paul, dont le nom est inséparable du vaillant archevêque du Minnesota, Mgr Ireland, — soit que notre guide nous entraîne vers des régions inexplorées, vers San Francisco, l'Ouest américain et Seattle, l'intérêt est toujours aussi vif : le même art sait toujours associer l'observation technique et précise qui instruit au détail pittoresque, qui tient en haleine notre curiosité plus vulgaire. Une femme spirituelle me disait un jour qu'elle n'avait d'esprit qu'au-dessus de 1.300 mètres d'altitude et que cette constatation la déterminait chaque année à faire un long voyage dans la montagne : M. l'abbé Klein a de l'esprit toujours, sur les bords du Pacifique comme sur les rives de la Seine, à Seattle comme à Christiania.

Me permettra-t-il cependant de ne pas partager le jugement qu'il porte sur la gravité prochaine du conflit américano-japonais? A l'époque où il entreprenait son second voyage, la question se rangeait volontiers parmi les plus brûlantes de la politique internationale, et on comprend que les citoyens de la Californie, du Washington et de l'Orégon fussent passablement échauffés sur ce problème jaune : Le *Board of education* de San-Francisco venait, l'année précédente, d'ordonner l'envoi de « tous les enfants chinois, japonais ou coréens à l'école orientale publique » afin de « ne pas exposer les enfants américains au contact des élèves de race mongole », et cette mesure si offensante n'était que le prélude d'autres plus vexatoires encore.

De pareils procédés ne témoignent guère d'un désir de bonne amitié, et, ce qui est plus grave, les raisons du conflit sont profondes et irréductibles : concurrence économique, tempéraments inassimilables, couleur de la peau, rivalité internationale, etc. Toutefois je ne puis croire que cette question des jaunes soit le plus grave problème de l'*Amérique de Demain*. Il existe, en effet, des questions qui ont l'heureux privilège de se résoudre d'elles-mêmes, parce que des forces puissantes promeuvent inévitablement dans une même direction la solution que tout le monde souhaite. Qui donc peut croire sérieusement qu'un peuple qui comptera bientôt cent millions d'habitants hésite jamais à prendre les mesures nécessaires pour la sauvegarde de son *standard of life*, de son idéal de vie économique, civique et morale. Le Japonais est inassimilable et la sous-concurrence de son travail à vil prix atteint dans ses œuvres vives toute la construction sociale américaine : indubitablement la démocratie d'outre-mer prendra des mesures de défense et le Japon devra s'incliner, car il ne peut ni en droit, ni en équité prétendre ruiner, par l'immigration de ses enfants, toute une économie sociale constituée au prix de tant d'efforts.

Dira-t-on que le Japon, humilié d'un traitement si ingénieux, déclarera la guerre ? En quoi ce recours à la force pourrait-il être une solution ? Ses hommes d'État apprendront de plus en plus à connaître ce que peut être le sentiment patriotique en ce pays des Washington et des Abraham Lincoln et la leçon profitera. Je sais qu'une revue américaine considérait récemment comme une éventualité possible la descente d'une armée japonaise sur la côte du Pacifique : il est toujours bon de tenir en haleine, au moyen d'articles de revues, la vigilance patriotique d'un peuple ; mais, sans être prophète, on peut garantir aux Japonais que, devant une telle menace, huit millions d'hommes intrépides et résolus se lèveraient en quelques jours pour aller montrer aux téméraires qu'ils ont eu tort de les traiter comme des Russes.

Et puis est-on bien assuré de la valeur sociale si grande de ce peuple japonais ? Qu'on y prenne garde, son facile triomphe remporté sur les Russes pourrait bien être autre chose qu'une vérification nouvelle d'une loi sociale connue et qui pourrait se formuler ainsi : lorsqu'un peuple, solidement encadré dans ses institutions traditionnelles, trouve en son sein une élite capable de diriger une transformation rapide des moyens et des méthodes de travail, il se produit comme une surabondance soudaine de prospérité et de force. Mais si l'ensemble de la nation n'est pas préparé à cette évolution et n'a point l'aptitude à constituer les groupements nouveaux qu'elle requiert, cette prospérité risque beaucoup d'être superficielle et éphémère. Je n'oserais dire qu'il en sera ainsi pour le Japon, mais il est permis de croire que ce pays traversera bientôt des crises intérieures qui diminueront beaucoup sa force d'expansion. Naguère on aimait à répéter que l'Europe ne pouvait soutenir la concurrence des jaunes et on multipliait les plus noires prédictions : aujourd'hui ce spectre s'est éloigné. On peut croire que les Américains ne seront pas plus menacés que nous. Le Japon a peut-être un mission asiatique à remplir ; s'il s'y confine, il accomplira une œuvre intéressante, mais il ne doit pas oublier que la Doctrine de Monroë lui sera non moins appliquée qu'aux concurrents du « vieux pays » d'Europe.

Il ne semble donc pas que le vrai problème que doive résoudre *l'Amérique de Demain* soit un problème de l'ordre international ; c'est plutôt un problème de vie intense, à la fois social et moral. Aux États-Unis comme ailleurs, ce qu'on pourrait appeler « le service de la vie morale » subit une crise grave : l'égoïsme se développe et le besoin de jouissance est plus ardent. Au delà d'une certaine limite, ces éléments spécifiquement anarchiques et destructeurs de la vie sociale font courir à une société un danger suprême. Le président Roosevelt et son successeur M. Taft ne l'ignorent pas. Croyons avec eux que les forces génératrices de dévouement, de générosité, de discipline l'emporteront sur les autres, et, en tout cas, pour devenir nous-mêmes plus clairvoyants, suivons

avec l'attention qu'elle mérite la rencontre de ces forces morales au sein d'une démocratie. Aucun spectacle n'est plus grandiose et c'est parce que chacune des pages du beau livre de M. l'abbé Klein nous retrace quelque épisode de cette grande *action* qu'il convient de louer l'auteur et de signaler son œuvre.

Je ne dis rien du charme et de l'élégance de la forme : on les escompte comme une chose due et naturelle, sous la plume de cet écrivain. Si celui-ci était cardinal ou même archevêque, l'Académie française aurait moins de peine à trouver un successeur au fauteuil du cardinal Mathieu. Mais chacun sait que l'Académie qui aime les belles-lettres a aussi d'autres amours, et parfois il apparaît que le premier n'est pas le plus fort.

Paul BUREAU.

Saint Augustin. Les Confessions. Traduction d'Arnauld d'Andilly. Introduction et notes par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg. Bloud et C^ie^, édit. 1910. Un vol. de la Collection Science et Religion. Prix : 1 fr. 20.

Pour tous les esprits que le problème religieux préoccupe, une question d'une importance sans égale est celle de savoir comment l'âme se laisse gagner à la croyance, quels sont les mobiles de la foi et par quels arguments elle peut se communiquer à autrui. En vue d'arriver à cette démonstration, rien ne vaut l'observation de ce qui se passe dans la réalité vivante d'une âme qui est arrivée à posséder cette foi à la suite d'un travail de la raison et de la conscience. « Les faits vrais, dit excellemment M. Giraud, seuls nous semblent probants, et seul le contact d'une âme individuelle nous repose des théories et des syllogismes. A défaut d'une expérience personnelle, le simple récit des circonstances d'une conversion nous en apprendra plus sur la nature de la foi que les plus lumineux raisonnements relatifs à la croyance religieuse. » Parmi les expériences de ce genre, il en est peu sans doute qui conviendraient mieux aux esprits du vingtième siècle que celle de saint Augustin. Professeur d'éloquence, imbu de philosophie antique, sectateur passionné du culte de la raison, lui aussi éprouvait un penchant naturel à envisager le problème religieux d'un point de vue trop exclusivement intellectuel : le premier résultat d'une telle conception fut pour lui d'adhérer à des doctrines destructives de la vie religieuse; le second fut de douter de tout. La véritable conversion de saint Augustin a été celle qui suivit la substitution de la volonté à la raison, comme objectif au travers duquel il cherchait Dieu; « car non seulement y aller, mais même y arriver, n'est autre chose que d'y vouloir aller; mais le vouloir fortement et pleinement, et non pas tourner de côté et d'autre une volonté malade et languissante ». Alors seulement il comprend le sens profond et l'élévation morale des Ecritures, parce qu'il y trouve un aliment pour sa conscience, tandis qu'il en dédaignait la simplicité à l'époque où il « dédaignait d'être petit ». Le problème ainsi résolu par saint Augustin est donc celui qui se pose pour un très grand nombre de nos contemporains, et une telle publication est d'une réelle actualité. Ajoutons que par le choix d'une des meilleures traductions, celle d'Arnauld d'Andilly, du XVII^e^ siècle, par la suppression de certains développements, M. Victor Giraud a fait des confessions un livre à la fois de morale et de littérature qu'il serait à souhaiter de voir entre toutes les mains.

G. OLPHE-GALLIARD.

Les Orientations syndicales, par Victor Diligent. Un vol. in-16. 3 francs, Bloud et C^ie^ édit. (Etudes de morale et de sociologie).

On ne saurait attribuer trop d'importance à l'évolution qui se produit sous nos yeux dans le syndicalisme français : pour les ouvriers syndiqués, c'est une ère d'émancipation et de progrès qui s'ouvre; pour la masse des travailleurs, c'est la révélation d'une solution possible à l'amélioration de leur sort; pour les classes bourgeoises, c'en est une autre du carac-

tère véritable, profondément favorable au maintien de l'ordre social, d'une institution à laquelle elles étaient jusqu'ici hostiles. On ne ne peut donc accueillir qu'avec un extrême empressement une étude sur les phases et les directions de ce mouvement. M. V. Diligent a analysé celles-ci avec soin dans les deuxième et troisième parties de son livre, et nous donne un exposé sérieusement documenté des diverses théories qui paraissent les synthétiser; on y trouvera notamment un résumé substantiel des idées syndicales de Waldeck-Rousseau, des théories des catholiques sociaux et de celles des syndicalistes révolutionnaires. A ce titre, cet ouvrage rendra les plus grands services à tous ceux qui s'intéressent à ces questions. Le mérite de cette partie de l'ouvrage fera toutefois regretter que l'analyse des faits eux-mêmes n'ait pas donné lieu à des développements au moins équivalents : leur importance est capitale, car elle seule permet de reconnaître les causes, la nature et le sens de ces « orientations », et c'est sans doute faute de s'y être arrêté suffisamment que les conclusions de l'auteur sur l'avenir du syndicalisme manquent un peu de précision et de fermeté. Cette lacune eût été évitée par lui s'il avait recouru, moins pour y puiser des documents que pour s'inspirer de leur méthode et de leurs conclusions, aux ouvrages de MM. de Rousiers et Bureau, qu'il connaît et cite fréquemment dans une première partie consacrée à l'organisation syndicale en général. En faisant abstraction de cette première partie et de la dernière, on peut considérer le livre de M. Diligent comme une contribution précieuse à l'histoire du syndicalisme français.

G. Olphe-Galliard.

Le travail des femmes à domicile, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit. Collection Science et Religion.

Cette substantielle et intéressante brochure contient, à l'usage du grand public aussi bien que des professionnels, le fruit d'une compétence notoire dans les questions du travail féminin. Dans ces 62 pages, M. d'Haussonville a résumé avec précision et clarté l'état du problème tel qu'il se pose en France pour les ouvrières de l'aiguille : la documentation relative aux faits comme aux ouvrages sur la matière, ne fait pas négliger les discussions théoriques ni les aperçus profonds. Les divers remèdes proposés pour la solution de ce problème si complexe sont successivement examinés, et si cet examen n'aboutit à aucune conclusion explicite, c'est que cette conclusion, d'ordre surtout moral, se dégage de tout l'ensemble de l'enquête. Cette étude, dirigée sans parti pris et à la seule lumière des faits, constitue donc le meilleur exposé d'une question qui doit intéresser aujourd'hui aussi bien les consommateurs et les sociologues que les travailleurs et le Parlement.

G. Olphe-Galliard.

LIVRES REÇUS

Les Orientations syndicales, par Victor Diligent (Bloud et Cie, édit., 1910). Un vol. 3 francs.

Le Travail des femmes à domicile, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques (Bloud et Cie, édit., 1909). Broch.

Saint Augustin. Les Confessions. Traduction d'Arnauld d'Andilly. Introduction et notes par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg (Bloud et Cie, édit., 1910). Un vol.

Cours de doctrine et de pratique sociales, 6e session (Bordeaux, 1909). 1 vol. (J. Gabalda, édit., 90, rue Bonaparte, Paris, et Emmanuel Vitte, édit., 3, place Bellecour, Lyon).

Les phases critiques du patriotisme français, par J. Viaud, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

Le chômage (causes, conséquences, remèdes), par L.-A. de Lavergne et L. Paul

Henry, 1 vol. in-8° broché, 8 fr., de la collection SYSTÈMES ET FAITS SOCIAUX (Marcel Rivière et Cie, édit., rue Jacob, 31, Paris).

De l'Ordre social (l'électorat, les fonctions, les classes), par Léon Pirard, 1 vol. 3 fr. 50 (J. Lebègue et Cie, édit., 30, rue de Lille, à Paris, et rue de la Madeleine, à Bruxelles).

La question sociale en Espagne, par Angel Marvaud, 1 vol. in-8° de la BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, 7 fr. (Félix Alcan, édit., Paris).

Le Brésil d'aujourd'hui, par Joseph Burnichon, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Librairie Académique, Perrin et Cie, Paris).

La dépopulation en France, par Henry Clément, 1 vol. in-16 de la collection « ÉTUDES DE MORALE ET DE SOCIOLOGIE », 3 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

La crise sociale, par G. Deherme, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

Travailleurs au rabais (la lutte syndicale contre les sous-concurrences ouvrières), par Paul Gemahling, 1 vol. in-8° raisin, 7 fr. 50 (Bloud et Cie, édit., Paris).

Liberté de conscience et liberté de science (études d'histoire constitutionnelle), par Louis Luzzati, professeur à l'Université de Rome, traduit par J. Chamard, 1 vol. in-8°, 10 francs (V. Giard et Brière, édit., Paris).

Le syndicalisme contre l'État, par Paul-Louis, 1 vol. in-16 de la « BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, 3 fr. 50 (Félix Alcan, édit., Paris).

L'éducation individuelle, par G.-M.-J. Rossignol, 1 vol. (Emile-Paul, édit., 100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris).

The dualism of fact and idea in its social implications, by Ernest Lynn Talbert, 1 vol. 53 cents (University of Chicago Press).

Collaboration des ouvriers organisés à l'œuvre de l'inspection du travail (rapport de M. H. Sorin à l'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs), 1 vol. 3 fr. 50 (Félix Alcan, édit., Paris).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

LE PORTUGAL INCONNU

I

PAYSANS, MARINS ET MINEURS

PAR

Léon POINSARD

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Mars et Avril

SOMMAIRE

I. — LE PAYS ET LA RACE

I. **Le Pays.** P. 3.

Avant-propos. — La mer et les fleuves. — Les terres intérieures.

II. **Gens et choses d'autrefois.** P. 15.

Les peuples primitifs. — La conquête romaine. — Les Maures. — La chevalerie. — L'expansion coloniale et ses résultats. — La situation au milieu du XIXe siècle.

III. **Mœurs contenporaines.** P. 33.

Physionomie sociale actuelle de la nation. — Les formes anciennes dans le Tras os Montes. — Désorganisation du type familial; ses conséquences.

II. — L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

I. **Conditions générales de la culture en Portugal.** P. 51.

La population agricole. — Les terrains et les climats. — Répartition de la propriété. — Les effets de la petite culture.

II. **La petite culture dans le Nord.** P. 65.

La culture en communauté dans le Tras os Montes. — Types de cultivateurs du nord : Paysan de Mirandella. — Vigneron du Douro. — Petit fermier de São Pedro do Sul. — Fermier de Vizeu. — Paysans de l'Estrella et Louza.

III. **La petite culture dans le Midi.** P. 126.

L'Algarve. — Maraîcher de Faro. — Paysan de Monchique.

IV. **La grande culture dans le Centre.** P. 145.

La grande culture daus l'Estremadure et l'Alemtejo. — Les grandes fermes dans la région d'Evora. — Petits cultivateurs du Centre : Bordier d'Almeirim. — Journalier, bordier et paysan de Pias. — Conclusions.

III. — LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(Pêche, salines, mines.)

I. **La pêche, l'industrie des conserves et les salines.** P. 193.

La pêche côtière. — La sardine et le thon. — La grande pêche. — Saunier de Faro.

II. **Les mines et les mineurs.** P. 210.

Les dépôts métallifères. — Chef mineur d'Aljustrel. — Mineur de Braçal.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS ET LA RACE

I

LE PAYS

Avant-propos. — La mer lusitanienne et ses côtes. — Le Tage. — Les terres intérieures. — Les montagnes. — Caractères particuliers du climat. — La flore et la faune. — Les ressources minérales. — Conditions générales du milieu physique.

1. — AVANT-PROPOS.

Au printemps de 1909, nous avons visité et étudié le Portugal dans des circonstances qui méritent d'être rapportées ici, car elles sont fort caractéristiques. Notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social dans tous les pays au début du* XX^e^ *siècle*, a trouvé chez les Portugais un bon nombre de lecteurs très attentifs, qui ont été frappés par les conclusions de la notice consacrée à leur patrie. Bien que ce travail fût fait sur des documents bien incomplets, et réduit à quelques indications extrêmement concises, ses conclusions générales montraient avec justesse les faiblesses de la constitution sociale de la race. Ce résultat était dû surtout à la force de pénétration de la

méthode d'observation qui nous a guidé dans la préparation de notre ouvrage, et qui se retrouvera avec plus de netteté dans le présent travail. Un groupe de professeurs de l'Université de Coimbra, notamment, suit avec attention les études faites sous l'inspiration de cette méthode scientifique, et ces honorables savants voulurent bien nous inviter à aller faire à Coimbra une série de conférences propres à vulgariser les procédés de la science sociale. Cette invitation, si flatteuse pour nous, n'était pas dictée par l'esprit scientifique seul. Une autre pensée s'y ajoutait, et nous nous faisons un devoir et un plaisir à la fois de la signaler. Les Portugais sont animés pour la plupart d'un patriotisme à la fois très vif, très désintéressé et très libéral. C'est là un fait que, dans la suite, nous avons pu constater à maintes reprises, non seulement chez les personnes instruites, mais aussi parmi des gens de condition fort humble. Si la sotte et niaise manie de ce qu'on pourrait nommer la patriophobie a gagné des adeptes en Portugal, leur propagande est encore fort discrète et n'a que bien peu de chances de succès. Nos amis de Coimbra estimaient donc que nos conférences pourraient répandre parmi la jeunesse intelligente et enthousiaste de leur université des idées utiles à l'évolution sociale du pays, et ils n'hésitaient pas à faire appel à un étranger obscur, qui ne se recommandait à eux que par ses patients travaux et nullement par l'éclat des grades, des titres ou de la renommée. Ce sont là des préoccupations assez élevées et une manière de faire assez rare pour qu'on s'attache à les signaler.

Quelle était la meilleure façon de répondre à cet honorable appel, et de démontrer en quelques conférences l'efficacité et l'utilité de la méthode de la science sociale? Il nous parut que le résultat serait plus assuré, si nous parlions aux Portugais du pays qu'ils connaissent le mieux et qui les intéresse le plus, c'est-à-dire du Portugal lui-même. L'entreprise était périlleuse, car, pour parler utilement d'une nation, il faut la bien connaître. Or, il nous fallut peu de temps pour constater que la plupart des matériaux nécessaires pour une telle étude manquaient absolument. Il n'existait pas une seule monographie de famille portu-

gaise, élément essentiel que rien ne peut remplacer complètement. Les autres renseignements à notre disposition étaient rares, incomplets ou contradictoires. En fait, le Portugal était, au point de vue social, presque *terra incognita*. Il s'agissait de découvrir, en plein vingtième siècle, un peuple qui en a découvert tant d'autres au seizième. Nous devions visiter le pays, dresser des monographies de famille, réunir les indications générales complémentaires et préparer avec ces matériaux un véritable cours, le tout en deux mois. Si nous n'avions pas eu pleine confiance dans la force de pénétration de la méthode et dans le dévouement de nos amis portugais, la perspective d'une semblable tâche nous eût fait reculer. Mais, sûr de ce double appui, nous n'avons guère hésité à entreprendre cette démonstration pratique de l'efficacité des études sociales conduites par la méthode des sciences naturelles, c'est-à-dire par un examen raisonné et minutieux des faits.

Ce plan fut accepté avec empressement par nos amis. Le roi dom Manuel II, qui cherche avec ardeur tous les moyens d'être utile à son pays, voulut bien s'y intéresser lui-même. Tous pensaient qu'un scientiste étranger, dégagé des passions et des préjugés locaux, pourrait peut-être apporter des idées nouvelles et des indications utiles. Cette manière de voir si libérale et désintéressée n'est-elle pas remarquable, et n'avions-nous pas raison de dire que les Portugais sont des patriotes sincères, qui, très simplement, savent se placer au-dessus des questions de vanité, d'amour-propre national, pour chercher la vérité là où ils espèrent la trouver? Et n'est-il pas frappant de voir un souverain de dix-neuf ans se préoccuper spontanément d'une chose qui se présentait sous un aspect aussi modeste, sans aucun apparat officiel?

Par l'effet de circonstances compliquées, que nous essaierons de débrouiller tout à l'heure, la race lusitanienne a été profondément désorganisée, et tous ses embarras actuels viennent de là. Mais elle porte en elle-même les qualités nécessaires pour son relèvement. Quand elle saura le vrai sens des choses et voudra prendre la peine de travailler en connaissance de cause à sa pro-

pre réorganisation, elle obtiendra certainement, et dans un espace de temps relativement court, des résultats considérables. La suite de cette étude en fournira, croyons-nous, la pleine démonstration. Voilà l'idée importante que nous tenions à mettre en lumière par cette explication préliminaire.

Avant de clore ce préambule, nous voudrions donner encore quelques détails sur la façon dont notre enquête a été organisée et conduite. Nous l'avons dit, notre temps était très limité. Pour en utiliser toutes les heures, nous procédâmes de la façon suivante. Un questionnaire sommaire, qui comprenait cependant tous les éléments d'une monographie de famille, ayant été dressé, deux hommes dévoués, MM. José de Mattos Braamcamp, ingénieur et industriel à Lisbonne, et Serras e Silva, professeur à la faculté de médecine de l'Université de Coimbra, voulurent bien en remettre des copies à des personnes capables de les remplir intelligemment et avec toute la conscience nécessaire. Cela fut fait, et quelques semaines plus tard, nous recevions un certain nombre de précis monographiques sur des types choisis d'après nos indications, et répartis dans les diverses régions du pays. Traduits, étudiés, appuyés sur d'autres données plus générales, ces précis nous fournirent une base extrêmement précieuse, une vue d'ensemble qu'il nous restait à compléter par des observations personnelles. Nous nous rendîmes alors à Lisbonne par la voie de mer, nous y trouvâmes de tous côtés un accueil cordial et un concours empressé, dont nous ne saurions dire toute notre reconnaissance. Nous parcourûmes le pays dans presque toutes ses parties, retrouvant partout le même accueil sympathique et ouvert, la même bonne volonté empressée, une franchise identique. Et c'est ainsi que nous pûmes réussir à faire dans la grande salle de l'Université, devant plus de 400 auditeurs, six conférences, trop hâtivement improvisées, nous devons le reconnaître, mais pourtant assez précises, assez nourries de faits pour retenir l'attention et mériter la sympathie de nos auditeurs. Jamais nous n'oublierons l'attention profonde avec laquelle nous avons été écouté, ni l'ovation enthousiaste qui nous fut spontanément faite, le dernier soir, par cette belle et vibrante jeunesse, évidemment

touchée de notre effort et consciente de notre vive sympathie.

Et maintenant, en précisant et en développant à loisir nos constatations et notre pensée dans ces pages, nous n'avons eu qu'un désir. Nous souhaitons que ce travail, modeste semence jetée dans une belle terre, sous les pas d'une race bien douée, puisse germer et croître par ses soins. Dans son imperfection, il pourra faciliter la tâche de ceux qui s'appliqueront au relèvement de leur pays, en leur indiquant un point de départ et la marche à suivre pour arriver à connaître à fond la situation ainsi que les moyens de l'orienter vers des destinées meilleures. En tout état de cause, il nous est permis de répéter le mot du vieil écrivain : « Ceci est une œuvre de bonne foi ». Oui, de bonne foi et de consciencieuse observation. Aussi espérons-nous qu'elle sera accueillie et discutée avec bienveillance. C'est tout ce que nous pouvons demander de mieux.

II. — LA MER ET LES FLEUVES.

Depuis vingt-quatre heures la *Cordillère*, l'un des beaux et confortables paquebots des Messageries maritimes qui font le service de l'Amérique du Sud, fend les longues ondulations de la houle. Il a traversé pendant la nuit et la matinée le golfe de Gascogne, sans cesse agité par des lames sourdes et dures, qui impriment au bateau un tangage déconcertant pour bien des estomacs. L'horizon est borné vers l'est par de hautes falaises sombres, qui se découpent avec vigueur sur un ciel gris. C'est le rivage cantabrique, formé par les hautes terrasses de la Galice espagnole, avec ces pointes rocheuses, ses îlots et ses fjords, parages dangereux par mauvais temps. Puis le décor change d'aspect. Au lieu de présenter vers la mer une muraille abrupte, la côte devient irrégulière. Tantôt elle se hérisse de collines arrondies, dont le pied semble baigné par les vagues, et tantôt elle se creuse en vallées profondes terminées en plages sablonneuses; nous sommes en face des riantes provinces du

Minho et du Douro. Plusieurs grands fleuves les parcourent, descendant des plateaux de l'intérieur, et leurs embouchures forment des ports peu profonds, mais sûrs. Nous sommes au printemps, et s'il était possible de serrer de plus près la côte, nous verrions cette zone maritime couverte d'une riante et fraîche verdure formée par les récoltes en pleine végétation, par d'innombrables arbres fruitiers, enfin par des bois dont la teinte sombre couvre les hauteurs. Toute cette contrée est d'un pittoresque charmant.

Après quelques heures, le paysage se modifie encore. La terre forme de molles ondulations, grises à leur base, couronnées d'une frange d'un vert foncé. Ce sont les dunes de la basse Beïra et de l'Estremadura, plantées de pins dès l'époque du légendaire roi Diniz, le Laboureur. D'importantes rivières, comme le Vouga et le Mondégo, les coupent en formant des lagunes et des marais souvent aménagés pour la production du sel. Quelques petits ports de pêche et de cabotage jalonnent ce rivage. Les granits du cap de Roca font reparaître la falaise, avec ses blocs démolis et rongés par les vagues. Mais sa hauteur est faible et son étendue très limitée. Aussitôt après apparaissent les montagnes de Cintra et de Arrabida, qui encadrent l'estuaire du Tage. Le navire se balance un moment sur la barre, et pénètre dans le large goulet où il s'avance avec une majestueuse lenteur. La nuit tombe et sur la gauche, au sein d'une masse confuse, des milliers de lumières s'allument en longues files entre-croisées, les unes droites et interminables, les autres montantes et coupées brusquement. C'est Lisbonne, étendue sur ses collines, au bord de son beau fleuve, large et profond comme un bras de mer.

Au delà du Tage, la côte de l'Alemtejo est généralement bordée de hauteurs ou de terrasses qui s'abaissent assez brusquement vers la mer et forment un rivage peu hospitalier, où les estuaires sont rares et aussi les abris. Le Sado se jette à l'océan à quelques kilomètres seulement du Tage, et forme une belle rade au fond de laquelle Setubal s'abrite, entourée de ses vergers d'orangers. Plus loin, sur la côte presque rectiligne et

déserte, on ne peut citer que le havre insignifiant de Sines. Puis, tout à coup, la montagne de Monchique dresse jusqu'à plus de 900 mètres ses sommets arrondis et boisés, souvent empanachés de vapeurs. D'un côté la Serra tombe en pentes assez rapides jusque dans l'océan. Vers le sud, ses ramifications s'allongent et s'abaissent graduellement pour former le cap Saint-Vincent, la pointe la plus méridionale du Portugal. Le rivage s'infléchit brusquement vers l'est, bordant la province d'Algarve, autrefois citadelle de la puissance mauresque. C'est l'extrémité de l'Europe péninsulaire. A l'horizon, des steamers suivis d'une traînée de fumée noire filent vers Gibraltar et la Méditerranée. Depuis le rivage, les collines s'étagent en gradins qui s'élèvent vers l'intérieur, et souvent elles surplombent le flot qui les démolit et en disperse les roches. Toute la province forme comme un immense amphithéâtre tourné vers la mer bleue, et inondé de soleil. Ici on trouve deux bons abris pour la navigation : la magnifique baie de Lagos et le Guadiana. Ce dernier, qui forme la frontière entre le Portugal et l'Espagne, ouvre aux navires un bel estuaire qu'ils peuvent remonter sur près de 80 kilomètres. Il y aurait place ici pour un magnifique établissement maritime, mais la situation, trop excentrique, ne vaut pas celle du Tage.

On voit par ce rapide coup d'œil que le Portugal possède une belle étendue de rivages, munis d'un nombre suffisant d'estuaires et d'abris, dont plusieurs constituent des ports de premier ordre. En outre, ce pays est placé en un point intermédiaire où se croisent la plupart des grandes voies maritimes. A l'époque de la marine à voile et de petit tonnage, qui pénétrait aisément dans presque tous les fleuves, ce pays était placé là comme un lieu providentiel de refuge, de relâche ou d'escale. C'était un entrepôt tout indiqué pour le triage des passagers et des marchandises selon leur destination finale. Il semblait ainsi prédestiné à former un peuple de navigateurs et de trafiquants.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer les avantages actuels de cette situation, au premier abord si remarquable. Elle pro-

sente aussi de graves inconvénients. La mer lusitanienne est dangereuse, exposée à des coups de vents subits et violents; la côte est souvent rocheuse, bordée d'îlots ou de récifs, les bons abris sont rares pour les grands bâtiments, car les estuaires, sauf ceux du Tage et du Guadiana, sont coupés par une barre sans profondeur. Aujourd'hui encore, en dépit des cartes, des phares, des travaux d'art, de la vapeur, le rivage portugais voit assez souvent des naufrages, même de grands paquebots. En outre, le Portugal se trouve à une extrémité de l'Europe, et n'a derrière lui qu'une étroite péninsule, hérissée de montagnes. Actuellement, la navigation n'a plus les mêmes raisons pour relâcher et rompre charge en Portugal. Grâce aux voies ferrées, un certain nombre de voyageurs vont s'embarquer ou débarquer à Lisbonne pour éviter quelques jours de mer, mais ce n'est là qu'une mesure de luxe tout à fait exceptionnelle; le trafic ordinaire ne peut prendre cette voie coûteuse. En fait, si le Portugal fut, à une certaine époque, un centre de navigation et de découvertes, ce n'est pas à sa seule position géographique qu'il le dut. Des circonstances sociales intérieures, des événements extérieurs, ont principalement agi pour pousser les Portugais vers le commerce de mer et les grandes expéditions maritimes. Ces causes ont disparu, et nous essaierons tout à l'heure d'expliquer leur curieuse évolution. Pour que la vie maritime de ce pays pût reprendre une grande activité, il faudrait qu'il devînt, non pas un simple point de relâche, dont on ne sent plus guère le besoin, mais bien un centre de production fournissant aux transports un fret assez considérable pour répondre à la puissance de la navigation moderne. De plus, on devrait offrir à celle-ci les moyens d'atterrissage les plus sûrs et les plus accélérés. Ce ne sont pas là des conditions faciles à réaliser, mais elles sont indispensables pour former la base d'un grand trafic international. C'est ce que nous montrerons plus tard dans le détail.

Les fleuves portugais traversent tout le pays de l'est à l'ouest, dans sa largeur, sauf le Guadiana qui en longe une partie du nord au sud. A l'exception du Tage, dont l'estuaire forme un des plus beaux ports du monde, ces cours d'eau n'ont qu'une

valeur relative comme voies de pénétration. La barre en interdit l'accès aux grand navires, leur courant est irrégulier, leur pente rapide et bientôt même torrentielle, car la montagne serre de près la côte; aussi ne sont-ils navigables que sur une faible étendue; au point de vue de la navigation, ce sont des voies exclusivement portugaises, qui ne peuvent se relier directement à aucun autre réseau fluvial. Néanmoins, on ne saurait méconnaître l'utilité de ces belles rivières, qui rendraient d'éminents services à un peuple plus actif, et qui sont déjà pour la vie économique du pays de bons auxiliaires. Le Tage surtout est un instrument admirable, avec son entrée profonde et facile, son large estuaire, qui forme au milieu des terres un vaste lac, la Mer de Paille, son lit profond, où la marée remonte sur une distance de plus de 30 kilomètres, sa belle et fertile vallée encadrée par des provinces aux productions variées. Le Tage n'a pas, il est vrai, les débouchés du Rhin ou de l'Elbe, ou de l'Escaut. Mais ne pourrait-il être une autre Tamise, l'artère maîtresse d'un gigantesque entrepôt? La suite de nos études répondra à cette question.

III. — LES TERRES INTÉRIEURES.

On se représente assez volontiers la péninsule ibérique sous la forme d'une haute estrade, entourée de degrés qui vont en s'abaissant vers un socle de plaines maritimes. Le Portugal occupe un de ces gradins, celui qui descend vers l'ouest. Ainsi, en partant de la mer, on gravit d'abord des terrasses successives, coupées de vallées, hérissées de collines qui, bientôt, deviennent de véritables montagnes. Ces dernières sont le plus souvent disposées en chaînes, *serras*, orientées en général du nord au sud, ou à peu près, et se succédant comme les plis amples d'un gigantesque manteau. Dans le nord, les monts s'étagent sans interruption jusqu'à la mer; dans le centre, des plateaux bas et étendus s'interposent; dans l'extrême sud, l'Algarve rompt brusquement cette orientation et, tournant le dos pour ainsi dire au

reste du pays, elle se penche tout d'une pièce vers l'Afrique septentrionale, dont elle rappelle l'aspect et le climat. Ce dispositif géographique entraîne toute une série de conséquences climatériques, culturales, économiques, sociales; nous les verrons se dérouler, se combiner et agir de la manière la plus intéressante, au cours de nos observations sur les diverses manifestations du travail.

La masse compacte de la péninsule ibérique appartient à une formation géologique très caractéristique. Une violente poussée éruptive a formé de roches dures l'ossature centrale du massif: granits, porphyres et basaltes, soulevant tout autour des schistes, des argiles et des sables. Le Portugal participe de cette double formation. La région montagneuse intérieure est surtout granitique; les schistes se montrent principalement sur les pentes; les terrasses inférieures sont argileuses ou arénacées; des alluvions plus ou moins profondes couvrent les vallées. Il en est résulté la constitution de terrains variés, de qualité très différente, dont les aptitudes agricoles sont fort inégales. Le relief si tourmenté du pays affecte aussi les transports, qui rencontrent des obstacles souvent difficiles à surmonter.

Quant au climat, il est d'une façon générale tempéré et remarquablement sain. Si le thermomètre monte parfois à 50 degrés dans les plaines de l'Alemtejo, sorte de bassin fermé où le sable boit la chaleur, celle-ci est partout ailleurs modérée soit par l'altitude, soit par les brises marines. Les hivers ne sont un peu froids que dans les régions les plus élevées, où la neige et les gelées apparaissent quelques jours chaque année. Mais nulle part la saison n'est très rigoureuse, sauf peut-être sur les hauts sommets de l'Estrella, qui, à l'altitude de près de 2.000 mètres, conservent durant quatre mois un étroit manteau de neige. Le plus grand inconvénient de ce climat, c'est sa sécheresse relative. Les vents de l'Océan apportent durant cinq mois des vapeurs assez abondantes, que les montagnes retiennent et condensent. Cette saison fournit au Portugal entre 30 centimètres de pluie, comme en Algarve, et $1^{m},50$ dans les chaînes de l'extrême nord. Mais, pendant l'été, on ne peut plus compter que sur quelques ondées d'orage,

et alors tout dépérit, la végétation s'appauvrit d'un bout à l'autre de la terre portugaise. Aussi est-ce par excellence un pays où l'irrigation est indispensable.

Les historiens affirment que les colons latins et arabes l'avaient portée déjà, dans plusieurs provinces, à un remarquable degré de perfection. Aujourd'hui, l'irrigation est pratiquée presque partout, mais généralement par les procédés les plus élémentaires, les plus défectueux. La disposition géographique du pays est plutôt favorable à l'établissement d'un bon régime d'arrosage; en effet, les hautes terres forment à la fois un condenseur et un réservoir où les eaux pourraient être retenues, puis distribuées dans toutes les directions. Mais il faudrait exécuter pour cela de grands et coûteux travaux. Nous saurons plus tard pourquoi ces travaux n'ont pas été faits. Il faut dire aussi que l'extrême irrégularité du sol, où les pentes raides sont fréquentes, s'opposent souvent à la bonne répartition des eaux.

En dépit de l'aridité du climat d'été, le Portugal possède une flore extrêmement riche, qui réunit des espèces appartenant aux latitudes les plus diverses. C'est dire que l'agriculture y pourrait trouver des ressources étendues et variées. Tous les animaux domestiques de l'Europe du nord y prospèrent également. Cependant les races bovine et chevaline de forte taille y rencontrent peu de bons pâturages, au moins tant que l'irrigation n'intervient pas pour les entretenir. En revanche, le mouton et le porc, ainsi que le mulet, ont là un excellent habitat. Les eaux marines sont extrêmement poissonneuses, et fournissent à la population un aliment très précieux; on utiliserait mieux encore cette ressource, si les moyens de transport étaient suffisants pour distribuer partout, à bas prix, les produits de la pêche côtière.

L'origine ignée de la Péninsule y a amassé en quelque sorte les dépôts et filons métalliques. Le Portugal est très riche en minerais. On en trouve presque partout, souvent sous la forme de couches puissantes, couvrant toute une région. Ces richesses ont été exploitées dès une époque fort reculée, et fournissent encore, ainsi que nous le verrons, une extraction considérable, suscep-

tible de se développer. Mais l'industrie minière du Portugal n'est pas aux mains de ses nationaux, qui pendant des siècles l'ont complètement négligée.

Tels sont les caractères généraux du Portugal au point de vue physique. Son territoire n'est pas très étendu : 88.740 kilomètres carrés, mais par sa position maritime, par la variété de son relief, de ses terrains, de son climat, de ses ressources, c'est un pays éminemment apte au développement d'une belle civilisation. Toutefois, il faudrait déployer pour cela sur ce coin de terre beaucoup d'initiative, d'énergie, d'intelligence, et y apporter beaucoup de travail, parce que ses dons naturels sont contrariés par des difficultés très sérieuses. Livrée à elle-même, la Lusitanie ne serait qu'une vaste forêt coupée de marécages et de landes. Bien exploitée, elle peut devenir un pays charmant, productif et riche. Pour obtenir ce résultat au travers des obstacles qui contrarient l'effort humain, un bon instrument social est nécessaire. Voyons donc ce que sont les Portugais à ce point de vue [1].

1. Les ouvrages publiés sur la géographie, l'histoire, la législation, les colonies, etc., du Portugal, sont indiqués dans une bibliographie assez complète insérée dans *Le Portugal géographique, ethnologique, administratif*, etc., 1 vol. in-8° avec illustrations, publié il y a quelques années par la librairie Larousse, à Paris.

II

GENS ET CHOSES D'AUTREFOIS

Origines de la race. — Les peuples primitifs. — Colonisation punique et grecque. — La conquête romaine, son caractère et ses effets. — Juifs, Maures et Germains. — La chevalerie bourguignonne et franque, son rôle et son influence. — Effets du mélange des races et action des circonstances sociales. — L'évolution du travail. — L'expansion coloniale et ses résultats. — Comment un peuple s'appauvrit par l'afflux de l'or. — Un siècle de politique. — La situation générale du Portugal au milieu du XIX^e^ siècle. — La formation sociale de la nation portugaise expliquée par son évolution historique.

L'histoire du peuple portugais ne manque ni d'originalité, ni de grandeur, et il serait intéressant de l'exposer d'une façon méthodique, expliquant bien la portée des faits, de l'évolution des mœurs, aussi bien que celle des institutions. Mais nous ne saurions avoir ici cette ambition. Nous devons nous borner à esquisser de la manière la plus concise l'enchaînement des circonstances qui ont déterminé le type social de la race. Il est impossible, en effet, de bien comprendre la situation actuelle d'un groupe humain, si on ne s'est pas rendu compte au préalable de ses antécédents, des phases diverses de sa vie privée et de son existence nationale, des influences intérieures et extérieures qui ont pesé sur ses destinées, et modifié ou consolidé ses coutumes, ses traditions, ses mœurs. Ainsi, pour comprendre à fond les Portugais actuels, nous devons nous demander qui ont été leurs lointains ancêtres, comment ont évolué les générations intermédiaires, et finalement quelle a été l'action de la tradition antérieure sur la formation du type contemporain. Beaucoup de personnes ont peine à con-

cevoir et à admettre ces influences lointaines. Elles aiment à penser que, avec une fière indépendance d'esprit, elles ont modelé entièrement par leur seul vouloir la maquette sociale de leur propre vie. Mais il suffit de réfléchir et surtout d'observer un peu pour discerner l'erreur de cette conception. En réalité, presque toutes nos idées, presque tous nos actes, sont guidés par une tradition sucée en quelque sorte avec le lait, et dont nous subissons l'empire sans même nous en rendre compte. Aussi voyons-nous une foule de coutumes, de règles, de préjugés, subsister très longtemps et nous conduire avec une autorité si despotique, que toute résistance nous semble déplacée, choquante ou même criminelle. Et voilà précisément le secret de l'importance capitale de cette formation individuelle que nous nommons l'Éducation. En fait, le grand ressort social, c'est l'éducation, qui forme chaque individu d'après un certain type traditionnel, et domine dans la plus large mesure toutes les phases de son existence. Recherchons donc comment s'est orientée l'éducation en Portugal sous la pression des événements historiques.

I. — LES PEUPLES PRIMITIFS.

Comme presque toutes les nations européennes, le peuple portugais a été constitué par des éléments d'origine fort diverse[1]. Il est même un de ceux dont les commencements sont les plus complexes. La Lusitanie fut certainement autrefois un pays essentiellement boisé, une vaste forêt accidentée, coupée de marécages et de landes, habité par une faune abondante et variée. Ce terrain de chasse excellent paraît avoir été occupé de bonne heure. On a cru y retrouver les traces d'un homme tertiaire, contemporain des débris exhumés en France, en Belgique et en Allemagne. Le fait paraît encore douteux, mais

1. Cf. A. de Mattos Cid : *A Gente portugueza*, 1 broch., Coimbra, 1904; et Sylvio Roméro : *A Patria Portugueza o Territorio e a Raça*, 1 vol., Lisbonne, 1906. Ce livre a été écrit en réponse à un ouvrage publié sous le même titre par M. Th. Braga.

il semble établi que dès l'époque quaternaire, le Portugal était peuplé d'une race de chasseurs sauvages, munis d'armes et d'instruments de pierre. Il est probable que ces primitifs, vivant en petites troupes troglodytes et plus ou moins errantes, furent refoulés et anéantis peu à peu à la fois par les deux extrémités de la Péninsule. En effet, il existe des traces manifestes de l'existence simultanée de deux races agricoles, l'une cantonnée dans le nord, l'autre établie dans le sud. La première était vraisemblablement formée d'essaims issus de ce peuple un peu mystérieux, appelé par les historiens latins du nom de Ligures, qui a certainement joué un très grand rôle dans la colonisation et la mise en culture du centre et du midi de l'Europe. D'après ce que nous en savons, les Ligures étaient d'origine orientale, vivaient à l'état de communautés rurales, et s'avançaient lentement, mais sûrement, par un essaimage qui, progressant de vallée en vallée, gagnait peu à peu toutes les meilleures terres d'une contrée, puis de la suivante. On comprend du reste que ces gens aient marché vers le midi, plutôt que vers le nord, parce que dans la première direction ils trouvaient devant eux à la fois des terres fertiles et un climat doux, tandis que le nord leur offrait surtout des forêts humides et froides.

Quant aux gens venus du midi, et connus plus tard sous le nom d'Ibères, ils tiraient aussi leur origine de l'Orient, mais étaient venus par le nord de l'Afrique, après l'avoir colonisé par la culture. Nous avons résumé ailleurs la curieuse évolution de ces migrations africaines[1], qui a fourni, elle aussi, des essaims agricoles, vivant en communautés de famille et de tribu, et très expansives.

Ces deux races se sont rencontrées en Lusitanie, on le constate par des différences profondes dans les débris et les objets retrouvés de part et d'autre. Se sont-elles alors heurtées, combattues, et l'une d'elles a-t-elle prédominé par la force? Cela est impossible à dire. Mais comme les peuples laboureurs sont peu

1. *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XX^e^ *siècle*, t. I^er^.

guerriers, nous inclinons à croire qu'il y eut plutôt mélange, pénétration réciproque, et formation d'une race mixte, se développant dans un état de paix relatif. C'est à cette race intermédiaire que seraient dus, croyons-nous, les monuments grossiers, mais d'une remarquable ampleur, connus sous le nom de pierres mégalithiques. Par la suite, ces monuments furent attribués, bien à tort, aux Celtes, parce que les écrivains latins nous ont transmis les noms de dolmens, de menhirs, etc., imposés par des conquérants. Ce ne sont pas les guerriers celtes qui ont pris la peine de remuer ces masses colossales; ils n'avaient ni la tradition ni le goût de semblables travaux, qui au contraire répondent aux tendances de paysans patients et lourds, accoutumés aux besognes pénibles.

Une circonstance importante paraît avoir favorisé le développement précoce de la civilisation dans la Péninsule, et surtout dans la partie lusitanienne. Celle-ci était à la fois riche en bois et en métaux, étain et cuivre. Il y avait donc là tout ce qu'on pouvait désirer pour la fabrication du bronze, qui fut si longtemps le métal le plus usuel[1]. Tout permet de croire que, de très bonne heure, ce fait fut connu des peuples orientaux, qui vinrent fonder sur les côtes des comptoirs d'échange, et dans l'intérieur des centres d'exploitation. Le grand commerce apparaissait ainsi dans le pays, où il amena le développement de plusieurs villes importantes, dont les vestiges subsistent encore. Quelle fut l'influence de cette immigration commerciale tour à tour phénicienne, carthaginoise, grecque? Cette influence fut grande en ce sens qu'elle apporta dans le pays de nouveaux éléments de richesse avec les raffinements de la vie urbaine, mais elle ne changea pas le type social, car les négociants et artisans orientaux arrivaient dans le pays avec une formation très analogue quant au fond, et ne se trouvaient pas en état, par conséquent, de transformer les populations indigènes en modifiant leurs coutumes familiales. Il en fut de même des Celtes, arrivés en coup de vent, sous la forme d'in-

1. On a retrouvé en plusieurs endroits, gisant ensemble, des outils et des armes en pierre, en cuivre et en bronze.

vasions batailleuses et dominatrices, s'imposant à la population rurale pour la plier à une véritable servitude, sans rien changer d'essentiel à ses mœurs.

II. — LA CONQUÊTE ROMAINE.

Avec la conquête romaine apparaît un autre système. Les Latins ne sont pas seulement des commerçants ou des guerriers. Ce sont aussi des patrons agriculteurs et industriels. Trouvant là un beau et riche pays, en partie dévasté par de longues guerres, ils le colonisent et le repeuplent, exécutent d'admirables travaux d'art pour amener et distribuer les eaux, défrichent les forêts, développent les cultures et l'élevage, relèvent les villes et en bâtissent de nouvelles. En un mot, ils reprennent la tradition laborieuse des peuples agricoles primitifs, mais en la développant, et en lui donnant l'ampleur qui répondait à une civilisation avancée, à une formation plus active et plus progressive. Les Romains ont, en effet, réalisé le type social le plus perfectionné, le plus actif de l'Antiquité, et ce type fut puissant non pas tant par la force militaire, dont les historiens font surtout étalage, que par une supérieure organisation du travail. En Portugal, spécialement, une étude même superficielle des faits montre vite que la colonisation latine fut celle qui, dans l'Antiquité, sut mettre le mieux et le plus largement en valeur les ressources propres de la Lusitanie, au point de vue industriel comme au point de vue cultural. On a retrouvé, en effet, les traces évidentes d'une exploitation minière et d'une fabrication, qui méritent encore l'admiration par la perfection des procédés et des résultats.

Malheureusement, la nation romaine s'étendit trop vite au loin, se dispersa, et se noya pour ainsi dire dans la masse des purs communautaires qui l'entouraient de toutes parts. L'infiltration de ce type, dominé par l'esprit de routine et d'autorité, amena peu à peu le triomphe du despotisme impérial. L'immense empire latin devint une véritable communauté d'État, exploitée

par l'impôt dans l'intérêt de la cour, c'est-à-dire de Rome entière, de l'armée et de l'administration. Ce communisme politique fut la cause d'une corruption et d'un affaiblissement inévitables, suivis d'une dislocation non moins fatale. Jamais l'histoire n'a enregistré plus grande et plus éloquente leçon, qui ne fut jamais plus totalement méconnue par les peuples qui ont hérité directement de l'empire romain.

Après cette grandiose faillite d'une civilisation presque entière, le Portugal vit apparaître, au v^e^ siècle, une nouvelle invasion, venant du nord. Des Germains, les Suèves, bientôt subjugués par les Visigoths, occupèrent le pays. Ils ont été refoulés plus tard par les Maures au delà du Douro, où leur sang se reconnaît encore à quelques traits physiques. Certaines personnes pensent que les gens du nord tirent de cette origine lointaine une valeur sociale particulière. Nous ne pouvons partager cette idée. Les Germains arrivés dans la Péninsule étaient par leurs mœurs très analogues aux Celtes primitifs, c'est-à-dire qu'ils ne se préoccupaient que de chasse et de guerre, laissant aux femmes et aux esclaves le travail utile[1]. Ce n'étaient que des hommes de clans, rudes, violents et indisciplinés, incapables d'organiser par eux-mêmes, d'une manière forte et durable, soit les travaux de la vie privée, soit les institutions de la vie publique. Ils se bornèrent à se coucher dans le lit encore chaud de la décadence romaine, et ils la continuèrent aveuglément, en sorte que, en peu d'années, ils tombèrent dans le désordre et l'anarchie. Aujourd'hui, leurs descendants sont absolument fondus dans la formation générale de la race lusitanienne, et si le climat un peu plus rigoureux du nord, ainsi que d'autres circonstances de milieu, leur donnent une physionomie un peu spéciale, des aptitudes un peu différentes de celles que l'on observe dans le centre ou le sud, cela ne vient pas d'une hérédité séculaire. La formation sociale dépend avant tout, nous l'avons déjà remarqué, de l'éducation, et non d'un phénomène physique, transmissible avec le sang. C'est pour cela que,

1. Cf. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste*, 1 vol., Paris, Firmin-Didot.

parmi les groupes humains les mieux constitués, les plus énergiques, on rencontre un certain nombre d'individus de même origine que leurs concitoyens, mais qui, ayant été mal éduqués, n'ont pas reçu la tradition, l'empreinte intellectuelle qui fait le type social, si bien qu'ils ont dévié plus ou moins. En sens contraire, on trouve parmi les nations dominées par l'esprit de routine le plus accentué, des hommes qui montrent une grande force de volonté, une initiative et une ouverture d'esprit remarquables. C'est que des circonstances exceptionnelles ont influé sur leur jeunesse et développé leur personnalité en dépit de l'influence déprimante du milieu éducatif.

Quoi qu'il en soit, le royaume des Suèves et des Visigoths se trouvait en fort mauvaise posture quand il fut menacé par l'invasion des Maures au début du VIII[e] siècle. La corruption, le désordre, la révolte, la fiscalité abusive, les privilèges injustifiés, travaillaient ensemble pour désorganiser et ruiner les populations. Cela suffit pour expliquer les succès faciles des Africains qui arrivaient à l'état de bandes militaires fortement disciplinées à la fois par la tradition sociale et par le fanatisme religieux. Socialement, ils étaient des patriarcaux, accoutumés à l'autorité absolue; au point de vue religieux, ils apportaient une foi nouvelle, ardente au prosélytisme; enfin, ils avaient besoin de terres nouvelles, parce que, comprimés en Orient par l'empire byzantin, au midi par le désert, ils ne trouvaient de débouché que vers le nord. C'est ainsi qu'ils faillirent submerger l'Europe occidentale.

III. — LES MAURES.

Les Maures, mélange d'Arabes et de Berbères, ne constituaient pas un type uniforme, en dépit de leur formation analogue. Par cette formation, ils appartenaient tous au type façonné par la communauté des biens et le patriarcat. Mais, tandis que les Berbères étaient essentiellement des cultivateurs, les Arabes étaient plutôt des commerçants urbains. Les premiers s'établi-

rent solidement sur la terre lusitanienne, et y développèrent une agriculture très prospère. Les Arabes reprirent leur vie de caravaniers et de marins. Rivalisant avec les Grecs de Byzance et les Italiens, ils les combattaient au besoin pour écarter leur concurrence. Grâce à leurs relations faciles avec leurs frères du Levant, ils servaient de trait d'union entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Ils accumulèrent les richesses, créèrent des cités populeuses et brillantes, déployèrent une civilisation raffinée.

Mais la formation communautaire présente cette particularité caractérisque, qu'elle ne sait pas résister à la prospérité. Le travail actif, le progrès de la richesse, la modifient d'abord, puis la désorganisent rapidement. Les Maures, dont l'influence avait été d'abord assez forte pour dominer le pays, en rétablir l'exploitation régulière et assimiler les populations chrétiennes [1] heureuses de trouver un régime de travail paisible, ne tardèrent pas à tomber dans la désorganisation. Les gens sortis de la communauté présentent cette grande infériorité, qu'ils manquent à la fois, pour la plupart, d'initiative et de discipline volontaire. Ils se portent de préférence vers l'exploitation d'autrui par le pouvoir politique, et alors les rivalités et les compétitions naissent d'elles-mêmes entre les gouvernants. C'est ainsi que l'empire arabe fut bientôt divisé en États distincts qui, au lieu de se fédérer et de se soutenir mutuellement, ne songèrent qu'à se combattre pour se rançonner les uns les autres. Une fois encore la Lusitanie retombait dans la décomposition et l'anarchie, par le triomphe de la politique et de la centralisation administrative sur le travail productif et libre.

IV. — LA CHEVALERIE.

Cette décadence coïncidait précisément avec des faits nouveaux, survenus dans l'Europe du nord. La féodalité, après

1. Des historiens rapportent que, dans les églises catholiques tolérées par les Maures, le clergé prêchait en arabe.

plusieurs siècles d'évolution silencieuse dans la vie rurale, commençait à se transformer[1]. Elle tendait à se militariser, à négliger la direction du travail agricole pour se porter vers les entreprises guerrières. Les cadets de famille, trouvant le pays approprié autour d'eux, cherchaient à fonder des établissements hors de la chrétienté. Cela explique l'enthousiasme soulevé par les croisades au moins autant que la ferveur religieuse. Tels sont aussi les motifs qui amenèrent dans la péninsule, surtout à partir du XII[e] siècle, tant de chevaliers francs, normands et bourguignons, désireux de combattre l'infidèle tout en gagnant terre. C'est par ces batailleurs affamés que la domination maure fut anéantie en Europe après une résistance désespérée[2].

Voilà donc le Portugal dominé une fois encore par une race nouvelle. Dans quelle situation se trouvait-il alors, et comment les choses furent-elles réorganisées par les conquérants féodaux? Le pays était en grande partie ruiné et dépeuplé. Aussi les princes bourguignons, devenus ducs puis rois de Portugal, eurent-ils soin de retenir, par un traitement favorable, tout ce qui restait de l'ancienne population. Maures, Mozarabes ou indigènes arabisés, juifs transplantés par la rigueur de Rome[3] et tolérés par les musulmans, furent d'abord traités avec faveur: la persécution ne vint que plus tard, sous l'influence de divers sentiments : zèle religieux, craintes politiques, avidité fiscale. Malgré cela, de vastes espaces étaient déserts. On y tailla d'immenses domaines dotés de privilèges et d'exemptions fiscales, donnés soit à des officiers du prince, soit à des ordres religieux[4], dans la pensée que ces latifundia seraient peu à peu colonisés et peuplés.

1. Cf. H. de Tourville, ouvr. cité.

2. La bataille d'Ourique, en 1139, limita cette domination à l'Algarve : celle du Salado, en 1340, acheva de l'anéantir. Elle avait duré en Portugal plus de cinq siècles.

3. Sur les juifs portugais, voir l'ouvrage de M. dos Remedios, professeur à l'Université de Coimbra.

4. Notamment aux ordres chevaleresques, qui ont joué en Portugal le rôle d'une armée permanente en face de l'ennemi héréditaire, le Maure.

Allait-on entrer cette fois dans un régime définitif, stable, où le travail serait conduit par des patrons capables? Cet idéal était bien difficile à réaliser vers la fin du Moyen Age, alors que la féodalité se trouvait en pleine décadence, que la politique et le militarisme l'emportaient sur toute autre préoccupation, engageant les princes, les grands et l'Église elle-même dans des discordes sans fin et des luttes interminables. Le Portugal fut entraîné comme les autres États du continent dans cette ronde infernale. Sans doute, au début, il est certain que des efforts sérieux furent tentés, soit par les rois bourguignons, soit par les ordres religieux, soit par de grands propriétaires ou des communes, pour hâter la repopulation et la mise en culture du pays. Le roi Diniz a mérité le surnom glorieux de Laboureur. On voit encore dans les antiques couvents d'Alcobaça et de Batalha, d'immenses étables, de grands magasins qui servaient autrefois, vraisemblablement, au fonctionnement d'une vaste exploitation agricole. Des colons furent attirés de divers pays par des concessions de terre, des baux perpétuels, des franchises et des exemptions de taxes ou de services. Des communes bourgeoises furent aussi instituées dans l'intérêt du commerce et de la fabrication. Il y eut donc, à l'origine de la jeune monarchie, un effort d'organisation très remarquable, conduit avec beaucoup d'intelligence et un grand sens pratique. De temps en temps, par la suite, des essais analogues furent encore tentés. Mais le résultat demeura toujours assez médiocre, pour diverses raisons.

D'abord, on doit remarquer que, si certains princes ont cru nécessaire, à plusieurs reprises, de légiférer avec abondance pour galvaniser l'agriculture et les arts usuels, cela prouve surtout que les particuliers ne faisaient pas de bien grands efforts pour défricher le sol et pour créer des ateliers[1]. Il était d'ailleurs difficile que les choses allassent autrement. Après la reconquête, la population s'était trouvée divisée en quatre ordres

1. En 1375, environ 250 ans après le début de la reconquête, fut promulguée la *Lei das Sesmarias*, qui ordonnait la mise en culture des terres, sous peine de confiscation; elle ne donna aucun résultat.

bien distincts : la noblesse haute et basse, le clergé supérieur et inférieur, la bourgeoisie urbaine, le peuple. Ce dernier était composé d'éléments assez divers par leurs origines, et aussi par leur état social. C'étaient ou bien des patriarcaux dominés par l'esprit de tradition, ou bien des désorganisés prêts au contraire à suivre toutes les impulsions, mais peu capables d'agir par eux-mêmes. La bourgeoisie, peu nombreuse, composée surtout de juifs et de descendants des familles maures ou mozarabes, se trouvait à peu près dans le même cas. Le clergé inférieur n'avait ni instruction, ni moyens, ni influence; le clergé supérieur se recrutait parmi les fils de la noblesse, qui voyaient là une carrière où chacun pouvait déployer dans l'intérêt de sa propre ambition tous les efforts de l'intrigue; bientôt les couvents furent également peuplés de cadets qui vivaient dans l'oisiveté aux dépens des fondations pieuses, et ne songeaient qu'à en étendre les domaines et le profit. Souvent les ambitions et les appétits du clergé le mirent en lutte ouverte contre le pouvoir royal, pour conserver ses privilèges ou en obtenir de nouveaux. La haute noblesse, propriétaire de la plus grande partie du sol, avait grand intérêt à le mettre en valeur, puisqu'elle en tirait ses principaux revenus. Mais, absorbée bientôt par les luttes d'influence ou les guerres incessantes, elle se désintéressa vite de la conduite du travail, et trouva commode de diviser autant que possible ses domaines en petites exploitations dont elle se bornait à recevoir les fermages; le surplus demeurait à l'état de forêts, de pâtures ou de landes incultes. Enfin, la noblesse inférieure était composée surtout de cadets sans fortune, élevés dans l'oisiveté et préparés uniquement pour l'Église ou pour le métier des armes. Aussi n'avait-elle qu'une préoccupation : trouver le meilleur moyen de vivre aux dépens d'autrui; groupée en clans autour de quelques familles puissantes, elle était continuellement occupée à usurper les biens ou les revenus de l'Église, des communes ou des juifs. En fait, dès les origines de la monarchie portugaise, la nation se trouve, par l'effet des circonstances, dans un état parfaitement hétérogène. Deux formations sociales opposées y sont d'abord en présence : d'un côté, c'est

la communauté maure et juive, avec sa tendance à la stagnation; de l'autre, apparaît le type féodal importé par les princes bourguignons et leurs chevaliers, dont la tendance primitive est au contraire favorable au développement du particulier. Entre ces deux extrêmes s'agite une masse de gens déracinés, désorganisés, déliés de la tradition, sans formation sociale définie. Dans la suite, les guerres civiles et extérieures, les persécutions religieuses, l'abus des privilèges et de la vie militaire ou religieuse, désorganisèrent la famille féodale aussi bien que la famille communautaire. De très bonne heure, la nation entière, ou à peu près, tomba dans cet état social indécis, flottant, incohérent, qui caractérise les peuples désorganisés, et qui se continue indéfiniment par l'insuffisance de l'éducation. Comment celle-ci pourrait-elle, en effet, se transmettre d'une façon régulière et permanente, quand les familles sont troublées et désagrégées par le désordre public ou par les hasards d'une existence fondée sur des éléments artificiels, comme le privilège, la faveur, les aventures guerrières, etc. Seul, le travail stable, régulier, normal, permet au type social de se conserver et de se perfectionner. C'est dans les régions les mieux isolées, comme les îles, les montagnes, les contrées peu accessibles, que les formes sociales se sont conservées avec la plus durable pureté. Ici, au contraire, tout a été de bonne heure mélangé, confondu, dérangé et effacé.

Ces brèves indications jettent une vive lumière sur le passé et le présent de la nation portugaise; elles nous donnent notamment la clef de son étonnante expansion maritime suivie d'un rapide déclin. D'abord, les relations conservées en Orient par les familles juives et maures, leur facilitèrent l'établissement ou le maintien de transactions fructueuses avec les ports de la Syrie et de l'Égypte. Le Portugal en tira avantage pour s'emparer d'une partie au moins du mouvement commercial abandonné peu à peu par les Grecs et les Italiens. Lisbonne et Porto devinrent les échelles maritimes inévitables entre la Méditerranée et l'Europe occidentale. Une classe importante de négociants et de financiers se forma et étendit ses affaires jusqu'au fond de la

Baltique[1]. Le commerce des produits rares tirés de l'Inde développa celui des denrées du pays.

La prospérité croissante de la classe moyenne ne tarda guère à porter ombrage aux hommes de cour et d'Église, qui déjà se disputaient la conduite et les profits du pouvoir. Craignant, non sans raison du reste, d'être évincés par ces grands marchands riches d'expérience et d'argent, ils s'en débarrassèrent dès la fin du XV^e^ siècle par la persécution religieuse et la confiscation. Les uns refluèrent vers l'Afrique, les autres se réfugièrent en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre. Le développement économique se ralentit en Portugal[2], et progressa rapidement, au contraire, dans les autres pays.

V. — L'EXPANSION COLONIALE ET SES RÉSULTATS.

Cependant, le grand courant d'aventures caractérisé par les croisades avait pris fin. Les guerres continentales, encore fréquentes, n'offraient ni le même attrait, ni les mêmes occasions de profit que les expéditions en pays infidèle. La jeunesse noble, écartée du travail par l'orgueil de caste, réduite à la portion congrue par le droit d'aînesse et l'encombrement des offices royaux ou des charges ecclésiastiques, cherchait des débouchés. Déjà un prince devenu légendaire et qui était lui-même un cadet royal, s'était efforcé, dans le premier tiers du XV^e^ siècle, de pousser ses concitoyens vers la mer et les expéditions coloniales. Par l'effet des premiers succès, le mouvement s'accentua sous l'impulsion royale, et les explorations se multiplièrent.

Successivement, les Portugais découvrirent les côtes lointaines de l'Afrique (1434-1447), la route maritime de l'Inde 1486-1496) et les rivages du Brésil (1500). Aussitôt la classe supé-

1. Au XIV^e^ siècle, les armateurs portugais exportaient du blé et du poisson salé à Riga; en 1353, Edouard III leur concédait le droit de pêche sur les côtes anglaises.

2. A la fin du XIV^e^ siècle, les Portugais ne faisaient plus guère que du cabotage; leurs premières expéditions furent dirigées par des Génois.

rieure se porta vers ce nouveau champ d'aventures et de profit. Comment s'y prit-elle pour l'exploiter? Si l'histoire ne le racontait pas, on pourrait aisément le deviner. Des hommes qui méprisaient toute occupation d'un caractère mercantile ne pouvaient tirer parti de leurs découvertes que par un seul moyen : l'exploitation administrative et fiscale. Ils devinrent donc gouverneurs, officiers, fonctionnaires, et comme les meilleurs gains semblaient en voie de passer entre les mains des négociants étrangers, accourus à la suite des conquérants portugais[1], on organisa le monopole du trafic entre les pays soumis et l'Europe.

Cette manière de faire eut deux conséquences également graves. D'abord, le Portugal se créa des ennemis irréconciliables, qui mirent tout en œuvre pour l'évincer ou même pour l'annexer avec toutes ses possessions[2]. Ensuite, presque toute l'activité de la nation se porta vers les colonies, non pour les mettre en valeur par un effort régulier, mais pour les épuiser par tous les moyens possibles : contributions arbitraires, impôts excessifs, pillage même. Dans la métropole, tout fut subordonné à cette préoccupation, et sacrifié au maintien du fructueux monopole, dont on tirait du reste un bien médiocre parti[3]. Les familles influentes, les agents du gouvernement, quelques marchands favorisés, réalisèrent ainsi de grandes fortunes[4]. Mais le peuple, abandonné à lui-même, tomba dans une sorte de dépérissement, et vécut dans une réelle misère à côté du luxe des privilégiés. Dans la suite, la concurrence des autres nations diminua les profits, mais on vit surgir bientôt un nouvel élément de richesse, au moins apparente. Au XVII[e] siècle, le Brésil commença de fournir de l'or en abondance, mais seulement au profit du Trésor

1. Les premières flottes envoyées dans l'Inde portaient des négociants du nord, mais bientôt ils furent rigoureusement exclus, ainsi que leurs navires.

2. Annexion à l'Espagne par Philippe II en 1580; elle dura jusqu'en 1640. En 1595, les Hollandais s'emparent de plusieurs colonies portugaises.

3. Nul ne pouvait trafiquer avec les colonies sans une autorisation royale. Les marchandises devaient être amenées à Lisbonne, où des navires étrangers, surtout hollandais, venaient les prendre pour les porter dans les pays du nord.

4. Selon R. de Oliveira, chroniqueur du XVI[e] siècle, il y avait à Lisbonne en 1551 jusqu'à 430 orfèvres, ce qui indique un grand luxe.

royal et de quelques hauts personnages. Cet or fut gaspillé en prodigalités absurdes dont profitèrent les fabriques étrangères. Mais le pays demeura dans la position d'inertie industrielle, de routine agricole, d'impuissance commerciale où il était tombé par l'effet de la désertion de la classe dirigeante. Les propriétaires avaient abandonné leurs domaines à la petite exploitation paysanne, et détourné leurs fils des carrières utiles. Aussi, dès le XVII[e] siècle, on ne trouve plus guère en Portugal que deux classes absolument distinctes l'une de l'autre, la noblesse oisive, et le peuple, paysans ou artisans, laissé entièrement à lui-même et vivant dans l'ignorance, la stagnation, la pauvreté[1]. Si quelques petits fabricants ou négociants arrivaient à réaliser une certaine fortune, ils formaient des exceptions trop rares pour composer une nouvelle classe dirigeante capable d'entraîner la population et de la guider vers un régime économique plus actif et plus prospère. Toute troupe, tout groupe a besoin de chefs et de guides. Ici, ces organes sociaux indispensables ayant failli à leur tâche, la nation en était arrivée à se traîner misérablement dans la médiocrité au moment même où l'or lui arrivait avec la plus grande abondance. Comment pourrait-on mieux démontrer que la vraie richesse résulte d'un travail bien organisé par une nation régulièrement ordonnée, bien plus que de l'abondance artificielle de la monnaie.

Nous pouvons tirer encore de ces circonstances une autre leçon, non moins utile. Pendant cette période, des princes et des hommes d'État éclairés, comprenant l'erreur colossale de leur temps, s'efforcèrent une fois de plus de ramener la nation dans des voies plus normales, au moyen de mesures législatives et administratives. Le résultat fut à peu près nul, parce que l'organisation du travail est un fait naturel, qui ne peut se réaliser pleinement et de façon durable au moyen de mesures artifi-

1. Sa position était aggravée encore par le développement de l'esclavage. A partir de la fin du XV[e] siècle, un grand nombre de Maures, de nègres, d'indigènes brésiliens, furent importés et employés comme domestiques et ouvriers urbains ou ruraux. Il en résulta une licence des mœurs très préjudiciable à la famille et à l'éducation ainsi qu'un métissage donnant des désorganisés. L'esclavage fut aboli par Pombal au milieu du XVIII[e] siècle.

cielles. Il faut ici les efforts multiples et harmoniques de la nation entière. Les initiatives partielles et incohérentes d'une bureaucratie n'y ont jamais suffi et n'y suffiront jamais, même sous l'impulsion du génie organisateur d'un Pombal.

VI. — LA SITUATION AU MILIEU DU XIX^{e} SIÈCLE.

Au début du XIX^{e} siècle, le Portugal végétait, ne conservant quelque prestige au dehors que grâce aux ressources financières qu'il tirait du Brésil, et qui profitaient si peu au pays, où elles ne faisaient guère que passer pour aller ensuite se répandre chez les peuples industriels. La ville de Lisbonne, qui réunissait tous les gens influents ou riches, présentait seule les apparences de la prospérité. Porto avait aussi quelque activité. Mais le reste du pays demeurait comme abandonné. On ne trouvait alors dans tout le royaume qu'une seule route passable établie sur une distance de quelques lieues, entre la capitale et le château royal situé au-dessus du village de Cintra. C'est dire à quel point les communications étaient difficiles et rares.

Coup sur coup, toute une série d'événements fâcheux intervinrent pour achever l'œuvre de désorganisation des siècles antérieurs. La grande crise militaire de la période napoléonienne, l'invasion, l'occupation anglaise, achevèrent la ruine du commerce. Bientôt après, la séparation du Brésil supprima une importante source de revenus et d'emplois. A l'intérieur, des compétitions dynastiques provoquèrent des crises politiques aiguës et des guerres civiles. Pendant près d'un demi-siècle, le pays fut ainsi presque continuellement en proie aux difficultés les plus graves. La politique avait pris le premier rang dans les préoccupations de la classe supérieure. Tout lui était subordonné, et tout en souffrait. L'agriculture et l'industrie demeuraient dans un état tout à fait primitif et stagnant. Le commerce, également tombé dans une situation des plus médiocres, était passé pour

une grande partie aux mains de maisons étrangères. Des mesures législatives prises hâtivement et sans discernement, opéraient dans le régime de la propriété une véritable révolution; le sol, mobilisé en masse, par la brusque suppression de la main-morte, des majorats et du droit d'ainesse, devenait un objet de spéculation au profit d'un petit nombre de capitalistes. En résumé, tout chez ce malheureux peuple se trouvait déplacé, dérangé, désorganisé. La terre se distribuait au hasard, et la culture était sans direction; l'industrie, abandonnée également aux mains des petites gens, gardait les méthodes anciennes avec le petit atelier; le commerce se limitait à quelques rares produits naturels; on manquait à la fois, pour ranimer l'activité économique, de patrons, de personnel capable et de capitaux. Aussi, le peuple végétait dans une sombre pauvreté, tandis que la classe supérieure, peu cultivée, paralysée par des préjugés ridicules, vivait dans une oisiveté bien souvent corrompue, ou passait son temps à briguer des faveurs ou des places. Divisée en clans politiques, elle s'acharnait aux luttes les plus stériles et laissait le pays marcher à la dérive. Triste époque en vérité, pendant laquelle on vit ce peuple portugais, bon, laborieux, intelligent, demeurer en dehors du progrès général et se mettre ainsi dans un état de fâcheux retard et d'infériorité dangereuse vis-à-vis des autres nations d'Occident.

L'examen des conditions générales naturelles du pays portugais nous a amené à cette conclusion que, pour le mettre complètement en valeur, il eût fallu déployer beaucoup d'initiative, de capacité, d'esprit de suite, et engager de grands capitaux. Or, nous venons de constater que la nation a été prématurément désorganisée, et constamment détournée du régime normal du travail, par une série de circonstances compliquées, qui la poussait à porter tout son effort au dehors sous une forme militaire ou administrative. En même temps, dédaigneuse des métiers usuels, la classe aisée gaspillait également au dehors ses revenus, laissant le pays sans capitaux, comme sans entreprises et sans outillage. Ceci explique assez pourquoi le Portugal, qui un moment avait paru destiné au plus brillant avenir, se trou-

vait au milieu du XIXe siècle placé parmi les États les plus arriérés de l'Occident.

Depuis lors, cette pénible situation s'est modifiée dans une mesure sensible, sans qu'il ait été possible, cependant, de regagner le temps perdu. C'est que le fardeau du passé pèse encore lourdement sur la vie nationale. Il est nécessaire de montrer pourquoi et comment.

III

MŒURS CONTEMPORAINES

Physionomie sociale actuelle de la nation. — Les classes. — L'éducation. — La politique et le travail. — La femme, sa situation sociale et morale. — Le mouvement intellectuel. — Les incertitudes du temps présent.

I. — PHYSIONOMIE SOCIALE ACTUELLE DE LA NATION.

Peu de nations ont été soumises à des actions désorganisatrices aussi profondes et aussi continues que celles dont le peuple portugais a souffert. Nous venons de constater en effet que, depuis l'antiquité jusqu'au milieu du siècle dernier, tout a conspiré pour détruire les anciens cadres sociaux, entraver le travail dans ses diverses branches, dérouter le mouvement économique, et pour créer enfin une situation tout artificielle, basée sur des ressources précaires et sur des procédés corrupteurs. Dès le XVI[e] siècle, la classe supérieure prétendait vivre exclusivement des richesses tirées de l'Inde ; plus tard, elle les remplaça par les trésors du Brésil. Dès lors, elle se considéra tout entière comme un fils de famille opulent et oisif, préoccupé uniquement de ses plaisirs, et qui pour toutes choses a recours au travail d'autrui. La fortune a tourné ; les anciennes familles ont été en grand nombre ruinées par leur propre prodigalité autant que par les révolutions, et comme le peuple était lui-même fort pauvre, la nation est tombée presque subitement dans une situation générale très précaire. Vers 1850, à la fin des grands trou-

bles politiques dont le pays a souffert durant cinquante années, le Portugal se trouvait sans activité économique, sans capitaux, et presque sans hommes capables de conduire un mouvement de reconstitution nationale. L'agriculture était tombée à tel point que le royaume devait importer la plus grande partie du blé et de la viande nécessaires pour la consommation des villes. L'industrie mécanique n'existait pas. On ne trouvait nulle part ni ports outillés, ni routes, ni chemins de fer. L'argent était rare et le crédit nul. L'instruction secondaire et supérieure demeuraient rudimentaires et sans valeur pratique, l'instruction primaire existait à peine. Mais de toutes les circonstances défavorables, la plus grave résidait certainement dans le défaut d'organisation sociale résultant des faits du passé. C'est là un point si capital, que nous devrons y insister, car tant qu'il ne sera pas clairement aperçu et compris par les intéressés, ils ne parviendront pas à surmonter les difficultés au milieu desquelles ils se débattent encore. Pour bien saisir le sens et la portée de cette désorganisation ancienne, ainsi que la physionomie sociale actuelle de cette nation, on doit analyser la condition de chacune des classes qui la composent [1].

La haute aristocratie terrienne ne joue plus guère qu'un rôle honorifique. Très réduite en nombre, elle a laissé péricliter sa fonction sociale en abandonnant la direction de ses domaines et en se désintéressant des choses du travail. Après avoir abusé de l'autorité et du privilège, elle a perdu à la fois l'un et l'autre pour tomber dans une position secondaire, où elle achève de s'éteindre peu à peu. L'aristocratie nouvelle ne la remplace point, car elle est plutôt une haute bourgeoisie dont les titres ne sont certes pas sans prestige. Mais on ne saurait faire revivre des institutions anciennes dans un milieu nouveau.

Autrefois, il n'existait entre la classe aristocratique et le peuple qu'une bourgeoisie peu nombreuse, cantonnée dans le com-

1. Le Portugal comptait en 1900, avec les Açores, à peu près 5.500.000 âmes, dont un peu plus de 40.000 étrangers, pour la plupart Espagnols. Depuis que le pays est relativement tranquille, l'accroissement est rapide (près d'un million d'âmes en trente ans).

merce et les bas offices, sans autorité, sans influence et de petits moyens. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, pour diverses raisons. D'abord, l'ancienne noblesse secondaire a subi une évolution profonde.

Appauvrie, souvent ruinée même par les événements politiques, elle a couru pour ainsi dire au devant de sa déchéance par la liquidation de ses majorats et le partage de ses biens, dégrevés du droit d'aînesse. En peu d'années, beaucoup de familles ont perdu leur ancienne prééminence, avec leur fortune et leurs privilèges, et ont grossi les rangs de la classe moyenne. Les autres ne se distinguent plus que par leur nom et leur fortune territoriale, encore celle-ci est-elle souvent égalée ou dépassée par des fortunes nouvelles, sorties des affaires, et parfois de la spéculation. Ensuite, la bourgeoisie, profitant des circonstances nouvelles, s'est largement recrutée par en bas. Beaucoup de gens, plus ou moins enrichis, notamment par l'émigration temporaire, sont sortis du peuple et ont poussé leurs enfants ou leurs proches parmi la classe aisée. En fait, c'est la bourgeoisie qui conduit actuellement le Portugal, et tient la première place dans le mouvement social. Il est donc très important de bien connaître sa constitution intime.

II. — LA DÉSORGANISATION DU TYPE FAMILIAL.

Pour bien comprendre cette situation, nous devons nous rendre un compte exact du fait social considérable, décisif, qui domine et influence toutes les manifestations de la vie nationale portugaise. Il s'agit de l'expliquer d'une façon complète, démonstrative. Pour cela nous invoquerons avant tout la leçon des faits.

Ce phénomène dont nous avons déjà montré la genèse et dont toutes les conséquences nous apparaîtront bientôt, c'est la désorganisation du type familial. Nous savons comment des circonstances anciennes, agissant durant des siècles, ont à diverses reprises mélangé, bouleversé, parfois détruit et remplacé les

populations d'une manière plus ou moins complète. Des races régulièrement organisées ont occupé certaines régions. Puis il en est survenu d'autres qui étaient déjà en partie au moins sorties de leur moule social primitif. Enfin, la guerre, la misère, l'esclavage, des combinaisons économiques exceptionnelles ont effacé presque partout les anciennes coutumes familiales et créé dès longtemps en Lusitanie ce que nous avons appelé un type social désorganisé. Un exemple assez précis va nous faire apparaître cette évolution sous une forme vivante et en quelque sorte palpable.

Les formes d'organisation sociale ne naissent pas au hasard. Elles se développent sous des influences précises, qui tiennent principalement à la nature du lieu habité et au régime du travail prédominant. Dans certaines régions difficiles à transformer, elles se maintiennent mieux qu'ailleurs sous l'influence d'un régime très simple du travail. La combinaison de ces deux circonstances s'oppose en effet aux complications croissantes qui tendent à rompre les antiques coutumes et les vieilles formes. Or, il existe en Portugal une région qui présente à peu près les conditions propres à conserver le type social simple qui fut primitivement celui de presque tous les habitants du pays, depuis les Ligures et les Ibères jusqu'aux Maures. Cette région, assez réduite, forme l'angle nord-est du pays, l'ancienne province de Tras os Montes, ce qui signifie « au delà des monts ». Il serait plus exact d'ailleurs de dire « sur les monts ». En effet, presque tout le pays entre Minho et Douro est formé par les prolongements des terrasses galiciennes, qui vont en s'abaissant vers le sud et l'ouest. On trouve là des plateaux étagés, bossués par des chaînons, dont l'altitude varie entre 300 et 1.600 mètres, les plus élevés se trouvant sur la frontière. Des cours d'eau torrentiels ont entaillé ces plateaux, creusant des vallées étroites et profondes. Ce massif est formé surtout de roches cristallines, dont la décomposition donne un sol léger et maigre, sauf tout à fait au fond des vallées, où la terre et l'humus sont accumulés par les eaux. Il est même arrivé que les pluies ont totalement lavé les roches des sommets, imprudemment déboisés par les

pâtres et les charbonniers, en sorte que des surfaces assez étendues sont devenues impropres à toute végétation. Ailleurs, les plateaux sont couverts d'une couche si mince et si maigre, qu'il est difficile d'y faire pousser autre chose que du gazon ou des buissons. De plus, les pentes sont ordinairement si raides, que la culture trouve les plus grandes difficultés à s'y établir, d'autant plus que le climat est peu favorable. En effet, les montagnes étant en général orientées du nord au sud, les premières chaînes, rangées près de l'Océan, condensent la plus grande partie des vapeurs, si bien que l'arrière-pays ne reçoit que des pluies insuffisantes. Les plateaux et les pentes de l'intérieur sont donc fort arides, et en même temps très difficiles à irriguer, à cause de l'irrégularité de la surface. Enfin, l'altitude rend les hivers assez rigoureux, tandis que les étés sont brûlants, toutes choses encore défavorables à la culture.

Il est résulté de tout cela deux conséquences capitales. En premier lieu, les habitants de Tras os Montes ont dû en général pratiquer de façon permanente une agriculture simple et à peu près immuable. Labourant le fond des vallées, ils utilisent les pentes soit par le boisement soit par la pâture. Dans ces conditions, l'appropriation particulière de la totalité du sol se révélait comme nuisible. En effet, une expérience répétée en bien des pays a montré que, dans de telles circonstances, l'exploitation en commun des bois et des patis est bien plus avantageuse pour tout le monde, qu'un partage obligeant chacun à organiser, avec ses seules forces, une exploitation difficile, parce qu'elle porte sur des terres éloignées les unes des autres, d'accès difficile, et de faible rendement[1]. Cela explique pourquoi, dans les régions montagneuses, les communautés d'habitants se sont maintenues à travers les siècles, tandis qu'elles se désagrégeaient dans la plaine, où le sol permet une exploitation variée et intense.

Souvent cette communauté de groupe se complète par la communauté de famille, laquelle s'applique alors à des biens plus

1. Cf. les monographies du Jura bernois et de la vallée d'Ossau (Pyrénées), publiées dans la revue *la Science sociale* par MM. R. Pinot et F. Butel.

restreints, comme l'habitation et les champs labourables situés dans les fonds[1]. Dans le Tras os Montes, la communauté de famille paraît avoir disparu depuis assez longtemps; du moins le code civil la prohibe et a dû en désagréger les dernières traces. Mais la propriété communale a subsisté sur une grande échelle, et elle donne à cette région une physionomie très spéciale, essentiellement différente de celle du reste du pays. C'est pourquoi il est nécessaire de la connaître, pour mieux comprendre, par comparaison, ce qui suivra. Nous pourrons ainsi faire la différence entre un type encore organisé, au moins en partie, et celui qui ne l'est plus, sinon par des combinaisons artificielles, qui tiennent lieu des traditions naturelles, mais ne les remplacent pas.

III. — LES GROUPEMENTS COMMUNAUTAIRES DES MONTAGNARDS DU NORD.

Les communes du Tras os Montes, mais plus spécialement celles du plateau de Barroso, et du massif de Miranda, sur le cours supérieur du Douro, sont restées propriétaires de vastes espaces : landes, forêts, taillis, pâtures et terrains vagues. Les parties basses, au contraire, aisément cultivables, sont réparties entre des propriétaires particuliers. Il paraît certain que, autrefois, la population étant encore restreinte, la culture des champs inférieurs, combinés avec l'exploitation en commun des terres vagues, suffisait aux besoins. Plus tard, l'accroissement de la population a compliqué un peu les choses. Il a fallu mettre en culture des parcelles du sol commun, en dépit de sa pauvreté. Pour tout cela, il fallait établir un régime susceptible de satisfaire à tous les besoins, en écartant les causes d'abus, de conflit, de trouble, qui ne pouvaient manquer de se produire

1. Nous ne pouvons insister ici sur la constitution et les effets de la communauté de famille, qui a été décrite à bien des reprises. V. notamment la monographie du Baschkir de l'Oural, dans les *Ouvriers européens*, et notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XX^e^ *siècle*, t. I^er^.

avec d'autant plus d'intensité que les intérêts devenaient plus nombreux. Et, en effet, tout un ensemble de coutumes, admirables dans leur précision ingénieuse, en dépit de leurs formes simples, élémentaires, s'est établi entre ces petits paysans pour leur assurer la paisible jouissance de leur sol ingrat[1]. D'où leur est venue cette prévoyante et pratique sagesse? Un législateur de génie leur a-t-il apporté des règlements élaborés par un effort de pensée et de méditation? Non pas. Pourvus d'une organisation familiale très forte, qui donnait aux chefs de famille une grande autorité, ils ont modelé peu à peu sur leurs besoins constatés, sur les nécessités pratiques, les coutumes les plus propres à leur assurer des moyens réguliers d'existence. L'habitude de gouverner chacun une famille nombreuse fit que les chefs de maison surent s'entendre, de temps immémorial, pour chercher et trouver la solution simple et logique du problème vital que la nature leur posait; ils adaptèrent le mécanisme de la communauté de famille à la gestion des intérêts de tout un voisinage, et constituèrent de fortes communautés locales, réglant à l'amiable toutes les questions d'intérêt général, d'ordre privé comme d'ordre public. Voici quelques exemples, propres à bien fixer les idées.

La grande affaire d'une communauté d'habitants, c'est évidemment de déterminer avec précision le régime du travail qui la fait vivre. Il s'agissait d'abord d'exploiter certaines ressources, par exemple l'herbe spontanée des hauteurs. Pour cela, il fallait délimiter les zones d'après leur productivité, l'époque où il convenait de les employer, la quantité de bétail qu'on y pouvait envoyer, enfin la garde des animaux. Tout cela fut déterminé minutieusement par les chefs de maison, réunis en assemblées délibérantes, le plus souvent en plein air. Des prescriptions détaillées furent ainsi établies, les droits réciproques strictement précisés, ainsi que les devoirs mutuels, et même les sanctions

1. V. une brochure publiée par M. le Dr. Monteiro, de Braga, sous ce titre : *Survivances du régime communautaire en Portugal*, abrégé d'une monographie inédite par A. da Rocha Peixoto, jeune savant enlevé par une mort prématurée. Ce travail a été inséré en portugais dans les *Notas sobre Portugal*, 2 volumes publiés par l'Imprimerie nationale en 1907.

en cas de violation des décisions prises et acceptées. Ces mêmes assemblées intervinrent encore, dans la suite, pour désigner les parcelles de bois, de bruyères, de landes, à exploiter ou à mettre provisoirement en culture, ainsi que les travaux à exécuter dans l'intérêt de tous : barrages et fossés d'irrigation, distribution des eaux, construction de moulins, ou de fours, ou de granges, d'usage banal, etc.

Les montagnards du Tras os Montes ne se sont pas bornés à organiser ainsi en commun le régime du travail, ils ont témoigné de la même entente, de la même discipline, de la même ingéniosité dans la vie publique, et aussi de la même énergie. A bien des reprises on a vu des communautés paysannes procéder avec une remarquable méthode à des entreprises d'intérêt général. Ainsi, certaines paroisses ont rebâti leurs églises, d'autres en ont établi de nouvelles, afin d'avoir la messe à leur portée. Dans ce but, une assemblée était réunie pour discuter le projet, choisir l'emplacement, distribuer les tâches. Les uns devaient creuser les fondations, apporter les pierres et le sable, ou les bois de charpente. D'autres étaient imposés afin de réunir les fonds nécessaires pour payer les maçons et les charpentiers. Le service du culte est assuré par le concours de tous. En effet, des terres sont assignées et cultivées en commun pour l'entretien du prêtre et les frais du culte. On a agi de même pour d'autres bâtiments communaux. Enfin, ces petites gens ont su faire reculer l'État lui-même, le jour où il a prétendu empiéter sur leurs droits séculaires. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, l'administration s'avisa de soumettre les bois du Barroso au régime forestier, ce qui eût privé les habitants des subventions qu'ils en tiraient en herbes, fougères, bruyères, combustible. Des chemins furent tracés en vue de l'exploitation et de la surveillance par les agents du gouvernement. Mais tout le peuple se leva comme un seul homme, on coupa les chemins, on détruisit les ponceaux jetés sur les torrents, on chassa les employés, et la victoire resta aux paysans. Peut-être eût-il été bon, en fait, de contrôler l'usage des terrains forestiers pour éviter des déboisements dangereux, mais il eût fallu prendre ces mesures avec

précaution, sans menacer les intérêts des communautés d'usagers.

Beaucoup de communes, dans le reste du Portugal, ont aussi des biens fonciers, parfois très vastes. Mais nulle part on ne retrouve cette organisation communautaire si souple et si bien adaptée aux besoins spéciaux de la population du nord. C'est que, aussi, les conditions géographiques n'étant pas les mêmes, le travail a pu s'organiser autrement. Hors du Tras os Montes, les propriétés de la commune sont régies comme les autres intérêts communaux, c'est-à-dire administrativement et souvent avec une négligence plus ou moins grande, ce qui en diminue de beaucoup le rendement et l'utilité. On nous a cité un cas qui mérite d'être rapporté à titre de contraste. Dans un *concelho* (commune) de l'Alemtejo, il fut décidé un beau jour que les communaux seraient distribués entre tous les habitants, afin que chacun devînt propriétaire. Le lotissement eut lieu, mais quelques mois plus tard, un certain nombre de bénéficiaires avaient déjà vendu leurs parts, quelquefois pour un prix dérisoire, ou même pour quelques bouteilles de vin. Rien ne saurait mieux montrer la différence des deux types. Le premier, établi solidement dans le cadre d'une organisation naturelle, se maintient avec vigueur dans une situation modeste sans doute, mais suffisante pour lui assurer une existence paisible et régulière, sinon aisée. Le second, sorti des antiques traditions, guidé seulement par un régime administratif artificiel, désorganisé en un mot, se montre incapable d'exploiter, d'une façon avantageuse, la propriété collective et même de conserver la propriété particulière.

Ceci nous démontre d'une façon claire et précise la supériorité d'un organisme naturel, quel qu'il soit, sur un régime où des institutions artificielles remplacent la coutume disparue. Est-ce à dire que le type social du nord à base communautaire constitue un modèle dont on peut recommander l'imitation? C'est ce que nous allons examiner.

L'organisation sociale des gens du Tras os Montes, quoique déjà très ébranlée, présente un grand avantage : elle leur

permet d'assurer leur existence d'une façon plus régulière, plus sûre, plus indépendante, que cela n'est possible aux populations désorganisées. Et cependant la communauté présente de graves inconvénients. Elle accoutume les gens à compter trop sur la collectivité. En donnant aux chefs de famille une autorité absolue, elle atténue les énergies et les initiatives individuelles chez les autres. En faisant régner despotiquement la coutume, elle produit fatalement la routine et la stagnation. C'est là précisément ce qu'on reproche aux simples et rudes montagnards du Tras os Montes. Donc, si leur organisation sociale répond bien aux exigences de leur contrée, si elle leur est somme toute profitable, cela ne veut pas dire qu'elle aurait les mêmes avantages dans le reste du pays.

D'ailleurs, peu importe. La communauté de famille ou de groupe local, comme celle que nous venons d'esquisser, ne se reconstitue pas spontanément, parce qu'elle résulte d'une éducation très spéciale, à peu près impossible à faire revivre quand elle a disparu. Ce n'est donc pas vers le type communautaire que les hommes du XX^e^ siècle doivent tourner leurs regards. Il leur faut d'abord se rendre bien compte de leur état de désorganisation sociale, et ensuite constater les fatales conséquences de ce fait. Ils doivent enfin chercher les moyens efficaces d'y pourvoir en créant des cadres nouveaux. Quels sont ces cadres, et comment pourrait-on les établir et les conserver. C'est ce que nous essaierons de déterminer plus tard. Auparavant, nous devons indiquer clairement les symptômes et les traits caractéristiques de la désorganisation sociale que nous signalons, puis en montrer en détail les effets dans toutes les branches de l'activité nationale. On sentira alors la nécessité d'une reconstitution de la famille et par là de la nation entière.

IV. — LES INCERTITUDES DU TEMPS PRÉSENT.

Nous avons dit tout à l'heure que le régime de la communauté, encore vivant dans le nord, quoique atténué, était le

résultat naturel d'une certaine éducation. Cela est évident. Les pères ayant appris de leurs ancêtres certaines coutumes, certaines règles de vie, certains procédés d'administration commune, les enseignent à leurs enfants par la parole et par l'exemple. Les idées et les manières d'agir se transmettent ainsi de génération en génération et de siècle en siècle. Les caractères se modèlent par là sur un certain type, qui constitue la physionomie sociale du groupe. Ici, l'éducation est forte et régulière dans ses défauts comme dans ses qualités. Chez les désorganisés, au contraire, l'éducation est pour ainsi dire arbitraire. En dehors de quelques principes de morale nouvelle, de quelques coutumes banales, comme les formes de politesse, de certaines idées courantes, qui bien souvent ne sont que des préjugés, chacun laisse aller plus ou moins les choses. Aussi, d'une façon générale, les caractères se forment au hasard; trop souvent même ils sont dirigés à faux par l'effet de la faiblesse, de la tendresse aveugle des parents. Ce sont la négligence des uns et la faiblesse des autres qui créent les dévoyés et les déclassés de toutes les catégories. Ce défaut de tradition et de méthode fait l'incohérence du type social, et l'absence d'esprit national. Le désorganisé ne connaît guère l'initiative, car son caractère n'y est point formé; ni la discipline volontaire, car on ne lui a jamais parlé que d'autorité, à moins qu'il n'ait été laissé libre jusqu'à l'abus; ni la responsabilité personnelle, car celle-ci ne peut résulter que d'une liberté contrôlée et sanctionnée. Il en résulte que, chez les nations désorganisées, l'esprit d'initiative, d'entreprise, est assez rare, parce qu'il provient alors, non d'un courant général, mais seulement de cas sporadiques, dus à des personnalités exceptionnellement douées. De là le retard économique de ces nations. Ensuite, on les voit toujours soumises à un gouvernement autoritaire, et en même temps agité, parce que les gens, incapables d'organiser leurs affaires eux-mêmes, supportent impatiemment la pression de l'autorité, sans savoir ni la remplacer, ni la contenir. Au fond, les désorganisés sont toujours dans une situation irrégulière ou même anarchique, précisément

parce que leur éducation est elle-même conduite sans méthode.

En visitant le Portugal, nous avons interrogé bien des personnes éclairées sur l'état actuel de l'éducation dans ce pays. Leur réponse fut unanime. Toutes reconnurent que cette éducation est généralement faible et sans unité. Dans la classe aisée, les pères sont excellents et prêts à tous les sacrifices d'argent, les mères sont dévouées, aimantes, parfois jusqu'à l'adoration. Mais si on est attentif à l'observation des formes extérieures de courtoisie, parfaites chez ce peuple aimable, la formation du caractère est négligée. On n'en comprend pas l'importance, on ignore les procédés d'éducation propres à le fortifier peu à peu, dès les premières années de l'enfance. Dans bien des cas, la direction des jeunes esprits est abandonnée à des servantes quelconques qui les modèlent à leur image. Le type de l'enfant gâté est très fréquent. Aussi le caprice et l'irrégularité président trop souvent à la conduite de la vie ; le préjugé ou la fantaisie l'emportent sur la raison, l'indiscipline devient une habitude. Cela est absolument opposé au développement normal de la fermeté dans la décision, de la rectitude dans les vues, de la domination de soi-même, du sentiment de la responsabilité personnelle, qui font la principale valeur sociale d'un individu. Nous l'affirmons sans hésiter, — et cette affirmation se vérifiera dans la suite par toute une série de faits, — c'est ce laisser-aller, cette insuffisance de l'éducation qui retient en quelque sorte la classe dirigeante portugaise dans une situation troublée, difficile, et l'empêche de donner sa mesure en dépit de sa vive intelligence et de sa bonne volonté évidente. Sans doute, les personnalités capables se sont multipliées depuis un quart de siècle, et leur activité a déjà porté ses fruits. Mais elles sont trop peu nombreuses et, en outre, il arrive presque toujours que leur supériorité, née du simple hasard et non pas d'une formation régulière, ne se transmet pas à leurs descendants, parce qu'elles n'ont ni l'idée ni la méthode d'une forte éducation. Ces personnalités forment une élite brillante, mais qui reste trop restreinte, pour

encadrer, diriger et entraîner la masse flottante du peuple.

Cette éducation incomplète et irrationnelle entretient ou crée chez les gens de la classe supérieure des préjugés, des habitudes, des manières d'agir qui ne répondent pas aux tendances et aux besoins de la société moderne. Celle-ci est basée sur trois principes absolument différents de ceux qui régissaient le monde autrefois. D'abord, *c'est la capacité, qui fait le rang,* à l'exclusion presque totale des faits accidentels ou artificiels, comme la naissance, la fortune ou le titre. Il faut donc être avant tout capable, non seulement par le savoir, mais surtout par la force du caractère et la puissance de l'initiative. En second lieu, *c'est le travail qui mène le monde*, et non pas la politique. Il faut donc avant tout aussi s'attacher à diriger le travail, d'où sortent à la fois l'influence sociale effective et les fortunes les plus solides. Enfin, les vues et les activités ne peuvent plus se borner au cercle étroit d'une frontière. *La vie est devenue essentiellement internationale dans toutes ses manifestations.* Il faut donc être toujours prêt à sortir de son milieu, de sa spécialité, de son pays, et pour cela, on doit voyager, savoir les langues, connaître et comprendre l'étranger. Aujourd'hui, un peuple qui prétendrait se replier sur soi-même ne le pourrait plus. Il serait entraîné de force dans le tourbillon rapide des relations communes inévitables. Qu'on le veuille ou non, que l'on regrette le calme du bon vieux temps ou que l'on admire l'activité fiévreuse des jours présents, peu importe, il faut marcher, ou bien tomber dans le marasme et la pauvreté, en attendant l'infiltration et la domination des activités étrangères, c'est-à-dire la conquête, l'assimilation, la disparition de la race.

Or, l'éducation portugaise actuelle ne répond pas à cette situation nouvelle du monde. Ainsi, beaucoup de gens reçoivent encore et conservent des préjugés qui les paralysent dans une grande mesure, en les amenant à mépriser le travail et les professions lucratives. On considère comme plus digne, plus anoblissante en quelque sorte, une situation qui se rapproche le plus possible des apparences de l'oisiveté. C'est ce qui fait

préférer les carrières libérales ou administratives, avec lesquelles on en prend facilement à son aise, tandis que l'industrie ou le commerce sont astreignants et nécessitent des soins, des démarches, des occupations, des relations qui ne sont pas toujours agréables. Autrefois, cette affectation d'oisiveté était poussée jusqu'au ridicule. Un chroniqueur qui vivait et écrivait à Lisbonne vers le milieu du XVI^e^ siècle disait : « Ici, nous sommes tous nobles, et nous ne portons rien en nos mains par les rues... Le travail est fait par les artisans ou les esclaves. » Ainsi, tout homme obligé au travail se trouvait relégué dans une situation subordonnée ou même servile. Cette vanité puérile et funeste a fait le malheur du Portugal, et lui nuit encore, car, bien que les idées aient déjà évolué sensiblement depuis vingt ou trente ans, trop de personnes encore mettent leur orgueil à éviter, au moins en public, tout ce qui ressemble à une occupation mercantile, à un métier usuel. C'est probablement une tradition du même genre qui conduit les Portugais aisés à prolonger leurs soirées outre mesure, et à se lever fort tard, tandis que les gens du peuple, au contraire, sont très matineux. Cette manière de faire présente de graves inconvénients. Sans parler de son caractère peu conforme aux indications de la nature et à la saine hygiène, elle amène ce résultat, que le chef d'établissement arrive à son bureau longtemps après que le travail a commencé dans les ateliers ou les comptoirs. Pendant ce temps, sa direction et son contrôle ont fait défaut ; en outre, comme les affaires sont suspendues le soir à peu près à la même heure que dans les autres pays, il en résulte un déficit sensible dans l'action du patron, et aussi du reste dans celle du fonctionnaire, de l'homme de loi, etc... Enfin, et pour toutes les causes que nous venons d'énumérer, le Portugais est trop souvent attiré par les vaines agitations de la politique, où il trouve un semblant d'activité, une occasion de briller par la parole ou par l'intrigue, moyens faciles de se dépenser en théories creuses ou en combinaisons habiles, mais sans profit réel, pour le pays. Une éducation normale détournerait sans aucun doute un grand nombre de jeunes

hommes des professions libérales surchargées, car, en général, elles ne procurent qu'une apparence d'occupation et peu de profit, ce qui oblige bien des gens à cumuler les métiers les plus hétérogènes. Elle les éloignerait également de la politique, dont ils apprécieraient peu les grands mots et les petites besognes. Elle les pousserait, au contraire, vers les entreprises personnelles actives et productives, elle les ferait marcher avec leur siècle, pour leur propre avantage et au profit de la nation entière. Elle distrairait leur attention des affaires purement intérieures et pour ainsi dire parasites, et la dirigerait vers les affaires internationales, selon la pente de l'esprit contemporain.

Parmi la classe ouvrière des campagnes et des villes, la situation est la même à beaucoup d'égards. Dans les campagnes écartées, l'enfance reçoit une éducation familiale qui n'est pas à dédaigner, mais elle vit de traditions autoritaires et très peu progressives. Dans la plus grande partie du pays, l'enfance est trop négligée, trop abandonnée à la rue, surtout dans les villes, où la mendicité enfantine est une sorte de fléau attristant. Il va sans dire que cette négligence n'est pas pour dresser les caractères et former les âmes. Si le Portugal était un pays de grandes villes, le mal deviendrait promptement terrible. Ce qui maintient encore dans la masse de la population des mœurs douces, une honnêteté remarquable, un esprit paisible et laborieux, c'est la prépondérance considérable de la vie rurale et du travail agricole. La vie urbaine et la grande industrie prédominante feraient promptement d'un peuple aussi désorganisé une masse turbulente, envieuse, démoralisée, toujours prête à la révolte.

C'est même là un risque dont ceux qui dirigent la nation, soit par situation sociale, soit par fonction officielle, doivent tenir le plus grand compte, car une évolution industrielle trop précipitée, sans un mouvement éducatif parallèle, amènerait certainement les plus graves complications. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur cette idée importante.

Pour le moment, la désorganisation des familles ouvrières a

déjà des conséquences qui ne sont pas sans gravité. Elles fournissent une main-d'œuvre assez laborieuse, peu exigeante, remarquablement intelligente en moyenne, mais ignorante, peu progressive, peu développée, et cependant volontiers raisonneuse et facilement portée à l'indiscipline. Mieux formée, mieux guidée, elle pourrait être excellente. Cet état général de l'éducation a aussi de graves conséquences intellectuelles et morales. Éloignés de l'esprit de travail et d'entreprise, les Portugais de la classe supérieure ont vu faiblir chez eux le sentiment du pratique et de l'utile. Portés vers les carrières purement intellectuelles, ou même vers la complète oisiveté, ils n'ont guère senti le besoin de l'observation rigoureuse, exacte, patiente et terre à terre. Ils avaient une tendance naturelle et une préférence innée pour les exposés théoriques facilement appris dans les livres, et propres à fournir des sujets de discussion subtile ou de dissertations ingénieuses et éloquentes. Aussi leur régime d'instruction secondaire et supérieure est-il fort en retard, en dépit des efforts tentés récemment pour l'élever au niveau des résultats obtenus par les méthodes nouvelles. Quant à la moralité, elle semble plutôt en voie de diminuer. Autrefois, l'esprit religieux et l'enseignement moral de l'Église obviaient jusqu'à un certain point à la faiblesse de l'éducation, pour la conservation des mœurs. Mais, depuis longtemps, la croyance s'est réduite de beaucoup chez les familles aisées. La richesse facilement acquise, l'oisiveté, l'esclavage, ont développé chez les hommes une précocité et une légèreté de mœurs qui ont contribué aussi à la désorganisation sociale. Actuellement, ces habitudes corruptrices ne sont plus aussi générales, mais elles agissent encore avec une intensité trop grande. Les femmes sont, du reste, bien supérieures aux hommes à ce point de vue, c'est l'avis unanime de toutes les personnes d'expérience que nous avons consultées. Aussi jouissent-elles d'un respect profond et d'une remarquable considération. Elles ne sont en général — toute règle comporte des exceptions, cela va de soi, — ni des esprits pourvus d'une culture très forte, ni des éducatrices méthodiques et énergiques, mais elles ont des qualités d'in-

telligence, de cœur et de conduite qui leur donnent beaucoup de charme et de valeur morale. Elles pourront agir puissamment, si elles prennent la peine de s'éclairer, pour le relèvement social de leur nation. Quant aux femmes du peuple, elles sont la plupart du temps ménagères laborieuses et tendres mères, mais fort arriérées; leur moralité moyenne est assez bonne, surtout à la campagne. Ici encore l'étoffe est excellente, il ne s'agit que d'en faire le meilleur usage. Pour cela, le premier résultat à chercher, c'est, nous le répétons, la constitution de cadres sociaux propres à réorganiser peu à peu cette masse flottante et mouvante comme les dunes de son littoral. Comment devrait-on s'y prendre pour le réaliser? C'est ce que nous essaierons de dire en concluant. Pour le moment, nous devons exposer en détail les phénomènes produits par ce régime social dans les diverses manifestations de la vie nationale. Nos premières observations porteront sur l'organisation du travail, et tout d'abord sur sa branche la plus importante en Portugal, la culture.

DEUXIÈME PARTIE

L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

I

CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA CULTURE EN PORTUGAL

L'agriculture, industrie nationale par excellence. — La population agricole. — Les terrains et les climats. — Répartition de la propriété. — Les types d'exploitations. — Éléments actuels de la production. — Petite culture, petits moyens, petits profits. — Ce que le Portugal vend au dehors, et ce qu'il pourrait vendre.

1. — LA POPULATION AGRICOLE.

C'est l'agriculture qui fait vivre actuellement l'immense majorité de la population portugaise. On peut dire que les quatre cinquièmes de la nation, ou à peu près, doivent leurs moyens d'existence au travail agricole. Celui-ci a donc en Portugal une importance relative bien supérieure à celle de toutes les autres industries réunies. En effet, non seulement il assure la subsistance d'un grand nombre de familles, mais encore il fournit au commerce extérieur ses principaux éléments : vin, liège, fruits, bois et huile. Une première conséquence résulte de ce fait : si la culture n'est pas organisée d'une façon suffisante, le pays se trouvera nécessairement dans une position difficile et gênée par l'effet de l'insuffisance et de la pauvreté de la branche princi-

pale de sa production. En même temps, un autre fait capital s'impose immédiatement à l'esprit : puisque la prospérité d'un pays dépend tout naturellement de sa production, l'agriculture doit être en Portugal l'objet des efforts les plus énergiques et des soins les plus attentifs, afin de porter au maximum ses facultés productives, ses rendements et ses bénéfices. Autrefois, rien n'était fait en ce sens. La grande propriété absorbait presque complètement le sol, dont les parties les plus fertiles étaient seules cultivées par les moyens les plus primitifs. Le surplus restait livré au bétail, principalement au mouton. Les propriétaires faisaient rarement valoir eux-mêmes; ils avaient des métayers et des fermiers emphytéotes payant leurs loyers en nature; les patrons n'avaient ainsi d'autre souci que la vente des denrées et du produit des troupeaux. Les uns étaient de joyeux vivants, grands chasseurs, aimant le vin, la bonne chère et le reste. Les autres, gens d'Église, ne s'intéressaient pas davantage à l'exploitation rurale. Aussi la culture était-elle arriérée et misérable. Aujourd'hui, la situation est changée à certains égards. Le propriétaire est le plus souvent un citadin à peu près inconnu de ses fermiers. Celui qui, par exception, réside à la campagne, mène une vie plus respectable et plus occupée que celle de ses ancêtres. La révolution agraire du XIX^e^ siècle a multiplié dans une assez grande mesure le type du paysan-propriétaire. La population rurale s'est considérablement accrue; elle a défriché une partie des terres incultes; sa condition est certainement plus douce, meilleure que celle des campagnards qui vivaient au début du siècle passé. Néanmoins, l'état actuel de la classe agricole n'est ni normal ni prospère. Dans un métier normalement organisé, les ouvriers qui le pratiquent sont encadrés par une élite de gens capables, ayant assez de connaissances, de capitaux, de liberté d'action, pour diriger le travail dans un sens progresssif. Sinon, les méthodes restent élémentaires, aussi bien que le matériel. La direction et les moyens manquent à la fois pour améliorer le sol, perfectionner et varier les cultures, enfin pour créer les débouchés sans lesquels la production devient inutile. Or, cette élite directrice

manque précisément dans la plupart des provinces portugaises. La petite exploitation est, presque partout, maîtresse absolue de la terre. Ainsi le sol est généralement cultivé par de petites gens avec de faibles moyens et de pauvres méthodes. Si, dans ces conditions, l'agriculture était avancée et riche, ce serait une merveille. Mais le surnaturel n'est plus de notre temps, et nous verrons bientôt par des exemples précis que, si les choses vont sensiblement mieux en Portugal qu'il y a cent ans, la situation est bien loin, cependant, d'atteindre la perfection.

Cela ne veut pas dire que la petite exploitation doit être condamnée en bloc et sans appel. Lorsqu'elle se trouve placée dans des conditions favorables, elle peut donner de bons résultats et former une classe de paysans solides et prospères. Mais, pour cela, il est nécessaire d'abord que les fermes ne soient pas réduites à des proportions par trop minimes. C'est la pulvérisation du sol en tenures microscopiques qui fait la misère de l'Irlande et la pauvreté du Portugal. Ensuite, il est indispensable que le cultivateur reçoive au moins les éléments d'instruction scolaire et technique, à défaut de l'exemple et de la direction du grand propriétaire. En Portugal, l'instruction primaire est très insuffisante, et l'enseignement agricole élémentaire est à peu près nul. Dans ce pays, où la grande culture est rare, on a fait passablement pour instruire la jeunesse riche, qui, du reste, en profite peu ; mais le petit cultivateur, qui occupe la plus grande partie du sol, a été laissé à lui-même. L'institut agronomique de Lisbonne avec ses laboratoires et ses chaires théoriques, et l'Ecole d'agriculture de Coïmbra avec son splendide domaine, ses collections et son matériel, ne lui apprennent rien. Il lui fallait des fermes-écoles avec un enseignement bien simple, bien pratique, aussi court que possible, et placées dans les diverses régions. Les jeunes gens formés dans ces établissements deviendraient pour leur entourage de véritables moniteurs, qui répandraient au moins quelques notions utiles. Certaines personnes ont parfaitement compris la nécessité urgente d'éclairer les petites gens. C'est ainsi que M. le comte Sucena a conçu la généreuse pensée d'envoyer à ses frais quelques professeurs faire

des conférences dans les villages de la Beira. Mais cela ne suffit point pour instruire sérieusement des paysans qui connaissent seulement la routine la plus élémentaire de leur métier. Rien ne saurait remplacer en cette matière un enseignement régulier, mis vraiment à la portée de l'intelligence et de la bourse de la classe rurale à laquelle il est destiné.

C'est donc le paysan ignorant et pauvre qui, en règle générale, cultive la terre portugaise. Il faut savoir maintenant ce que vaut cette terre au point de vue agricole.

II. — LES TERRAINS ET LES CLIMATS.

Trois grandes formations géologiques prédominent dans cette bande de territoire de 500 kilomètres de longueur sur 200 de largeur. La plupart des massifs montagneux sont constitués par des roches éruptives : granits et porphyres, qui ont soulevé ou refoulé des schistes disposés en bancs épais. Les plateaux du centre sont recouverts de dépôts arénacés, également très épais, où sont intercalées çà et là des couches d'argile. Enfin l'extrême sud appartient à la formation jurassique, avec de rares filons granitiques. Les terrains constitués par ces diverses formations sont bien différents. Le granit donne des terres légères et maigres, que la roche dure perce souvent; des schistes sortent des argiles calcaires, assez maniables, d'une bonne fertilité quand on leur fournit des engrais. Les sables du centre sont maigres et arides, les argiles dures et sèches; ici encore, il faut entretenir largement la fertilité par l'amendement et l'engrais, sinon la terre ne produit presque rien et doit rester en jachère durant de longues périodes. En Algarve, le calcaire jurassique a formé une couche arable de fertilité moyenne, assez facile à travailler et à entretenir. Partout, les eaux ont déposé dans les fonds des couches alluvionnaires plus ou moins profondes, d'une productivité supérieure. Ce sont les terres à maïs du nord, les vergers et les prairies du centre, les jardins du midi. Dans l'ensemble, le sol lusitanien n'offre pas ces

grandes étendues de terrains revêtus d'un humus épais, comme les plaines de la Russie méridionale, ou celles de la Chine. Si les bonnes terres y sont assez fréquentes, les médiocres et les mauvaises ne manquent point, et partout, pour obtenir de forts rendements, un travail intense et des engrais abondants sont nécessaires. Nous verrons par la suite que, si le travail ne fait pas défaut, il est du moins fort mal outillé; en outre, les amendements et les engrais sont plutôt rares, ce qui contribue à donner à l'agriculture portugaise un caractère primitif et pauvre.

Le relief si accentué de la terre lusitanienne, avec ses crêtes dénudées et ses pentes abruptes, opposent souvent à la culture de grandes difficultés, qui parfois deviennent insurmontables. Le sol des parties hautes a été emporté ou aminci. Les labours sont difficiles ou impossibles dans bien des cas, ainsi que l'irrigation. Parfois, pour tirer bon parti d'un terroir, il faut déployer de l'ingéniosité, fournir beaucoup de travail et faire de grands sacrifices d'argent. Tout cela décourage ou ruine le petit cultivateur, ou tout au moins le maintient dans une condition voisine de la misère. C'est ce qui explique la lenteur des conquêtes de la culture sur les terres vagues, ainsi que la persistance des jachères. Le défrichement et la culture intensive sont choses extrêmement difficiles à réaliser dans un tel pays pour de petites gens. Il faudrait que le terrain leur fût livré tout préparé par le propriétaire, ce qui est malheureusement trop rare. Au contraire, le possesseur du sol compte généralement sur le petit colon pour empiéter peu à peu sur la lande ou le maquis par un labeur d'autant plus dur et plus ingrat, qu'il est conduit par les méthodes les plus sommaires et exécuté avec des instruments grossiers faiblement attelés.

On estime la surface du Portugal à près de 8.900.000 hectares dont plus de 3.800.000 sont encore incultes[1]. Ainsi, plus du tiers du pays se trouve à l'état de roches ou de sables dénudés, de landes couvertes de genêts ou de bruyères, de pâtis

1. Cf. Anselmo de Andrade, *O Portugal Economico*, Lisbonne, 1902, 1 vol. Cet auteur estime à 11 % la superficie qui échappe à la culture proprement dite.

que l'été transforme en déserts arides, de croupes revêtues de broussailles. La culture proprement dite n'occupe guère que 2.700.000 hectares, un peu plus du quart de la superficie totale. Les bois couvrent à eux seuls 2.400.000 hectares, dont une grande partie constitue, il est vrai, de véritables cultures, destinées à produire du liège, des châtaignes, des glands pour l'engraissement des porcs, du bois et du charbon. Des faits récents ont démontré que, parmi les terres incultes, beaucoup pourraient être mises en valeur au moyen de travaux appropriés. Mais comme les difficultés sont grandes, le paysan n'est pas en état de les surmonter par ses seules forces.

On trouve nécessairement dans un pays aussi accidenté un grand nombre de climats locaux assez différents, déterminés par l'altitude, l'exposition, la situation. Cela permet de varier les cultures presque à l'infini. L'extrême nord et les hautes montagnes connaissent l'hiver avec ses neiges et ses glaces, mais presque partout cet hiver est court et d'une rigueur très modérée. Ailleurs, la neige est inconnue, la gelée rare ; l'hiver n'est guère qu'une saison pluvieuse où le thermomètre varie entre 0 et 10 degrés, plus ou moins, avec de fréquents beaux jours qui le font monter à 18 ou 20. A cette époque, les vents d'ouest sont prédominants. Ils apportent d'épaisses vapeurs formées sur l'Atlantique, et le pays, avec ses chaînes parallèles, constitue comme un immense condenseur sur lequel les averses se succèdent avec d'autant plus de fréquence et d'intensité, que la région est plus élevée. Dans les montagnes, certains versants reçoivent en un seul hiver plus de 1 m. 50 d'eau, tandis que les plaines littorales ne recueillent que 30 à 40 centimètres. En été, les pluies sont rares, surtout dans le bas pays, la chaleur, sans être excessive en général, devient assez forte ; elle se fait sentir principalement dans le bassin sablonneux du centre, où la chaleur dépasse couramment 40 degrés en juillet-août. Il en résulte une évaporation active, et le pays, si verdoyant en hiver, prend alors un aspect aride et poussiéreux, atténué cependant par la verdure des arbres à fruits ou forestiers, nombreux presque partout. Ces conditions climatériques présentent de graves incon-

vénients pour la culture, mais aussi le pays est admirablement disposé pour corriger la nature au moyen d'un régime artificiel d'irrigation. Les montagnes disposées en demi-cercle forment un réservoir d'eaux pluviales. On devrait les aménager pour retenir ces eaux et les distribuer pendant l'été. Le Portugal pourrait devenir par là, dans presque toutes ses parties, un éternel bouquet de verdure, un jardin splendide et productif. Les paysans utilisent déjà les ruisseaux et les sources, ou même l'eau des puits pour l'arrosage de leurs champs. Mais leurs travaux d'irrigation sont étroitement limités par la faiblesse de leurs moyens, si bien que les installations restent primitives et le résultat médiocre. Nulle part on ne voit jusqu'à présent ces travaux d'art qui, au moyen de barrages, de digues, de canaux et de rigoles bien étudiés et exécutés avec soin, distribuent dans une contrée entière les eaux d'un réservoir ou d'une rivière. Tout reste à faire à cet égard, et rien ne se fait, non pas parce que le paysan est paresseux ou négligent — il se montre au contraire intelligent et laborieux — mais parce que de telles entreprises sont bien au-dessus de ses aptitudes et de ses moyens. Seule, une classe de patrons expérimentés et riches serait en état de procéder à de pareils travaux. Cette élite directrice ne devrait pas manquer en Portugal, étant donné le régime de la propriété, régime que nous allons exposer brièvement.

III. — RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ.

La propriété est une institution sociale dont les répercussions sont nombreuses et d'importance capitale. Les réformateurs malencontreux qui y touchent d'une main hasardeuse mettent en jeu des forces qu'ils ne connaissent ni ne comprennent, et font surgir des phénomènes dont la prévision leur échappe et dont ensuite les effets les épouvantent eux-mêmes. En ce qui concerne spécialement la propriété foncière, on ne devrait jamais oublier les principes que voici :

1° La propriété influe puissamment sur l'exploitation, c'est-à-dire sur le travail; or, celui-ci agit d'une façon non moins active sur l'ensemble de la vie sociale;

2° La forme de la propriété détermine dans une grande mesure l'organisation familiale, qui elle-même pèse énergiquement sur l'éducation, agent essentiel de l'évolution des sociétés;

3° Le mode de transmission de la propriété la rend stable ou instable, la conserve ou la divise; ce qui crée des conditions à la fois sociales et agricoles bien différentes;

4° Enfin, le mode d'exploitation, direct ou par location, en grande entreprise ou en petite tenure paysanne, exerce sur l'ensemble de la situation agricole une influence prépondérante.

Avant de toucher le moins du monde à la propriété, il faut envisager tous ces points de vue et se demander quel effet les nouvelles mesures pourront produire dans chaque catégorie de circonstances. Ainsi, l'absorption du sol portugais par une classe de propriétaires dont l'attention était détournée de la terre, a produit sous l'ancien régime le déclin de la culture, l'extension des friches, des pâtis et des landes. La propriété collective de l'extrême nord y a conservé plus longtemps qu'ailleurs les anciennes coutumes, tandis que le partage égal prescrit par le code civil a hâté dans les autres provinces la transformation des anciennes mœurs en même temps que le morcellement du sol[1]. Enfin, les circonstances historiques, qui ont éloigné la classe riche du travail agricole, ont produit l'exploitation indirecte par le fermage, et comme on ne trouvait pour fermiers, en règle générale, que de petites gens, c'est le petit fermage qui occupe presque partout la place. La grande liquidation foncière du XIX^e^ siècle a ajouté au petit fermage un certain nombre de petites propriétés qui ont aussi leurs effets particuliers; elles tendent à élever le niveau de leurs possesseurs, mais ce mouvement progressif est contrarié soit par le partage égal, soit par

1. Andrade, dans son ouvrage déjà cité, constate les progrès rapides du morcellement et réclame une réforme législative pour les arrêter. Cette mesure ne suffirait pas.

a médiocrité de l'exploitation. On voit par ces brèves indications à quel point le problème agraire est compliqué. Il l'est même plus encore qu'on ne le croit généralement, car trop souvent on n'envisage que ses côtés économiques, sans bien voir sa portée sociale.

On rencontre actuellement en Portugal les types de propriété les plus divers. La communauté y est représentée par des biens de grande étendue appartenant soit à l'État soit aux *concelhos*, soit même à de simples paroisses. La grande propriété, variant entre 200 et 50.000 hectares, joue toujours le rôle principal. Autrefois, elle était exclusivement noble ou ecclésiastique. Aujourd'hui, si les anciennes familles ont conservé de beaux domaines, des acquéreurs nouveaux en ont constitué aussi de très vastes. Le plus étendu probablement appartient à une société par actions, qui est en train de transformer une partie de la vallée du bas Tage. Les grands propriétaires fonciers se subdivisent en deux classes très inégales. Ceux qui ne résident point sur leurs terres et ne s'en occupent pas ou très peu; c'est l'immense majorité. Ceux qui résident et dirigent la culture : on en rencontre un certain nombre dans les provinces du centre, où ils font des choses fort remarquables, ailleurs ils sont extrêmement rares. La grande propriété n'est donc la plupart du temps qu'un capital exploité d'une manière indirecte, sans aucune action personnelle du propriétaire, qui est alors un capitaliste quelconque, non pas un patron du travail. Il ne connaît pas la culture, ne s'y intéresse pas professionnellement, ne cherche pas à augmenter son revenu par une exploitation meilleure. Cela ne veut pas dire qu'il dédaigne de grossir ses revenus fonciers, mais il ne voit qu'un moyen d'y arriver, c'est de se ménager des faveurs ou des privilèges par le fait de l'influence politique. Mais une situation établie sur le privilège et la faveur ne peut durer. Elle suscite bientôt des injustices, des plaintes, des réclamations, et finalement un malaise qui peut amener les troubles les plus graves. Quant à l'émiettement infini de la grande propriété en petites exploitations paysannes, nous avons déjà montré qu'elle a des répercussions plus fâcheuses encore,

en maintenant la culture dans un état de retard, de médiocrité, de pauvreté dont souffre le pays tout entier, puisque l'industrie agricole y occupe la place prépondérante. Tout cela ressortira d'ailleurs avec une évidence saisissante des observations monographiques reproduites plus loin.

La moyenne propriété, de 30 à 200 hectares, est aujourd'hui dans les mains de la petite bourgeoisie commerciale, qui a acheté depuis soixante ans un nombre toujours croissant de propriétés de ce type, débris des anciens latifundia héréditaires ou des biens d'Église. Actuellement le partage égal va multipliant d'années en années ces domaines déjà d'une certaine valeur, que le simple paysan ne peut atteindre. Ils sont traités comme les grandes propriétés, c'est-à-dire que leurs possesseurs, absorbés par le comptoir, la fabrique, la carrière libérale ou administrative, n'ont aucune ou presque aucune expérience agricole et ne se soucient nullement de conduire, de patronner le travail des champs. Eux aussi subdivisent leurs propriétés en petites fermes, ou même en parcelles de quelques ares, louées à des petits fermiers ou propriétaires-paysans du voisinage. La condition de la moyenne propriété est donc fort analogue à celle des grands domaines. Les conséquences sont aussi les mêmes.

La petite propriété commence à jouer en Portugal un rôle notable. Bien qu'elle ne couvre pas encore une aire totale bien considérable, elle a constitué déjà cependant une classe assez nombreuse de familles paysannes fortement attachées au sol, laborieuses, économes, d'une extrême sobriété, faisant souvent preuve d'intelligence, mais réduites aux connaissances les plus rudimentaires et aux moyens les plus étroits. En réalité, c'est la très petite propriété qui se rencontre le plus souvent, celle qui, ne suffisant pas à nourrir une famille, l'oblige à compléter ses moyens d'existence par le fermage ou le travail salarié. Il n'est pas difficile de comprendre qu'une industrie entièrement livrée à une classe aussi dépourvue ne saurait ni progresser ni même prospérer. On croit trop souvent que la culture est un métier d'une simplicité rudimentaire, que le premier venu peut pratiquer même presque sans apprentissage. Il en est ainsi peut-

être pour la culture routinière et pauvre. Mais si l'on veut profiter des progrès de la science et de la technique pour obtenir de la terre tout ce qu'elle peut donner, on ne tarde pas à voir que la profession d'agriculteur demande, en réalité, une préparation et des moyens d'action qui dépassent le savoir et l'avoir du simple paysan.

La formation de la petite propriété a été favorisée par la pratique ancienne et répandue de l'emphytéose, employée pour retenir les colons et en attirer de nouveaux. Le propriétaire recevait un loyer annuel, et en outre, en cas de mutation, une redevance appelée *laudemio*, qui a été supprimée par la loi pour les contrats nouveaux. Un certain nombre de ces fermiers ont racheté leur rente et sont devenus pleins propriétaires. Ce procédé d'amodiation tend du reste à se restreindre.

En résumé, la terre lusitanienne appartient principalement à la grande et à la moyenne propriété, mais c'est surtout la petite culture qui la fait valoir. Quels sont les résultats de cet état de choses au point de vue de la production?

IV. — LES EFFETS DE LA PETITE CULTURE.

Cette prédominance de la petite, et même de la très petite exploitation donne à la production agricole un caractère particulier. Tous ces minces cultivateurs : fermiers minuscules ou propriétaires indigents, ont avant tout la préoccupation d'assurer leur subsistance, puis d'acquitter leur fermage. Comme celui-ci se paie très souvent en nature, et surtout en denrées les plus usuelles, ils consacrent tous leurs efforts à la production vivrière. Le maïs, le seigle, les légumes, l'huile d'olives, le vin et les fruits, auxquels s'ajoutent dans certaines régions la châtaigne et le mil, sont les bases de la production, et la plus forte partie en est consommée sur place par les récoltants eux-mêmes. Nous verrons comment certaines provinces ont été amenées à développer des cultures commerciales et même exportatrices. Mais en fait, on peut dire que l'agriculture lusitanienne, indus-

trie principale du pays, cherche avant tout à s'alimenter directement et à suffire aux besoins de son étroit marché intérieur, sans parvenir à travailler largement pour l'exportation. Elle vit comme repliée sur elle-même, avec des débouchés extérieurs très spécialisés et très restreints. Ce fait considérable a des répercussions nombreuses et graves. Une culture qui vend peu reste fatalement pauvre. Une industrie pauvre ne peut guère progresser. Des familles rurales sans ressources en numéraire n'achètent presque rien au commerce, et par suite les industries manufacturières ne se développent guère. Un peuple dont la classe la plus nombreuse est indigente ne saurait payer des impôts très élevés sans en souffrir, et si le Trésor n'a pas d'argent, il ne lui est pas possible de procéder aux grands travaux publics qui lui incombent. Il en est de même pour le district et la commune. Enfin, un pays principalement agricole, mais qui vend peu au dehors, manque de numéraire ou de crédit pour payer ses achats à l'étranger, et subit par là un agio plus ou moins onéreux. Nous n'insistons pas ici sur cet enchaînement forcé de conséquences dommageables; leurs effets apparaîtront bientôt de façon claire et indubitable.

Un des traits les plus frappants de la culture portugaise, c'est l'insuffisance de son cheptel. La sécheresse de l'été, et le défaut d'irrigations abondantes amènent chaque année la disette des fourrages, au point que, même dans le nord, bien des paysans vendent leurs bœufs de travail à la fin du printemps pour n'avoir point à les nourrir pendant la saison sèche. En conséquence, la viande, le lait et le beurre sont rares, ainsi que les engrais. Le mouton et la chèvre, dont l'élevage est assez développé, donnent une certaine quantité de viande, de fromage et de fumier, mais cela ne saurait remplacer le déficit en gros bétail. La conséquence est encore au détriment de la culture qui, faute d'attelages, et aussi de matériel, ainsi que de fumures, voit ses rendements tomber fréquemment à un taux des plus médiocres. Cela n'est pas fait non plus pour enrichir le cultivateur, et avec lui le pays.

Si les rendements sont généralement faibles, ils pèchent sou-

vent aussi par la qualité, parce que le paysan n'est pas préparé, outillé et approvisionné de façon à obtenir le meilleur résultat. Ainsi, un pays pauvre en fourrages ne saurait être en situation de fournir en quantité, à la boucherie, des animaux gras; si ses méthodes de préparation des produits sont primitives, et son outillage médiocre, les produits seront à l'avenant. La conséquence immédiate est que des denrées mal préparées se vendent à bas prix, ce qui diminue encore les profits de la culture. Nous aurons à faire à ce sujet des constatations, qui contribueront à nous expliquer les difficultés de la situation présente.

En résumé, la plupart des cultivateurs portugais s'attachent avant tout à vivre de leurs fonds, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup d'argent comptant. Mais ils livrent peu au commerce, et seulement des denrées communes, de faible valeur, et même parfois mal préparées. Quelques-uns produisent davantage et vendent la plus grande partie de leur récolte, mais ils sont soumis à un régime artificiel qui fait de leur métier une spéculation aléatoire; cela ressortira de nos études sur l'Alemtejo. Du reste, les agriculteurs du centre sont, eux aussi, tenus par les circonstances dans un cercle assez étroit et ne peuvent varier beaucoup leurs produits. On les a poussés à faire avant tout du blé pour arrêter l'importation de cette céréale, mais celle-ci reste dans le pays, où elle ne suffit même pas à la consommation et ne fournit aucun appoint au commerce extérieur. Le Portugal se consacre donc presque entièrement à la production des denrées de première nécessité, de petite valeur, alors que son climat lui permettrait de donner des produits rares et chers, propres aux échanges internationaux, et capables par conséquent de faire affluer dans le pays l'argent étranger. Telle est, selon nous, la grande erreur de l'agriculture lusitanienne, erreur causée du reste par les défauts de l'organisation sociale. On s'attache à faire du pain de maïs ou de seigle et du fromage de brebis pour nourrir la population, mais on néglige de véritables trésors que le travail, avec le soleil, pourrait faire surgir de la terre si elle était suffisamment arrosée. En effet, avec des fourrages, on aurait de la viande et du beurre: avec une orga-

nisation convenable, on pourrait porter sur les grands marchés du nord de l'Europe, et cela en quantités considérables, des primeurs, des fleurs, des plantes d'ornement, des fruits frais, des conserves de légumes, du tabac, du miel, des huiles fines, du houblon, de la soie. Avec de tels produits, on ferait de l'argent. L'agio s'atténuerait. Des industries accessoires apparaîtraient, comme est apparue celle du bouchon après le liège. La richesse nationale serait accrue dans une proportion considérable, et si alors on avait besoin d'acheter des denrées de consommation courante, on les importerait à bas prix et le cultivateur garderait encore un joli bénéfice. En un mot, le Portugal devrait être le jardin de l'Europe. Mais n'oublions pas que, pour cela, il faudrait au préalable former le jardinier, car en effet la situation actuelle résulte avant tout de l'état social de la race. Ainsi, il devient évident que la réforme du type national par l'éducation est la chose qui s'impose avant tout, la cheville ouvrière de l'évolution nécessaire pour rendre au peuple lusitanien la solidité et la prospérité qui répondent logiquement à ses qualités propres et à celles de son pays.

Il nous reste maintenant à établir par des faits précis la raison d'être des observations générales qui précèdent. Pour cela, nous allons étudier les diverses régions du royaume, au moyen de types dont le mode d'existence est dépeint avec précision par la monographie. Ce sont autant de tableaux pris sur le vif, qui donnent à l'esprit une claire vision de la vie réelle, bien plus exacte et plus animée que les données douteuses et générales des statistiques.

II

LA PETITE CULTURE DANS LE NORD

La petite culture et l'élevage dans le Tras os Montes. — Fermiers, paysans et vignerons des vallées du nord. — Le maïs, l'huile et le vin. — Petits fermiers et petits propriétaires des Beïras. — Deux fléaux agricoles et leurs conséquences. — Effets généraux de la petite culture. — L'émigration temporaire à l'intérieur et à l'extérieur; ses causes et ses effets.

I. — LA PETITE CULTURE DANS LE TRAS OS MONTES.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la situation particulière de la propriété sur les hauts plateaux du nord, spécialement dans la région du Barroso[1]. Nous n'avons donc à exposer ici que certains détails complémentaires, indispensables pour bien comprendre l'état de la culture dans cette contrée, la plus isolée de tout le royaume et l'une des moins peuplées, grâce aux chaînons escarpés qui la couvrent tout entière. Elle ne compte guère en effet que 210.000 âmes pour 12.200 kilomètres carrés, à peine 25 habitants par kilomètre.

Nous y retrouvons côte à côte la grande et la petite propriété, mais on se souvient qu'ici la première appartient aux collectivités paysannes qui l'exploitent principalement par le pâturage en communauté. Sur les pentes et les sommets gazonnés, qui fournissent aux animaux des pacages suffisants pour l'été, les montagnards de l'extrême nord élèvent une race bovine petite

1. V. plus haut, p. 35.

et osseuse, mais robuste et sobre. Elle est employée pour les travaux agricoles et les transports, mais ce n'est pas une bonne race de boucherie, et du reste la production est loin de répondre à la demande, en sorte que l'on importe une grande quantité de bétail espagnol pour les besoins des autres provinces. Il serait au surplus difficile de développer cet élevage, parce que les terrains susceptibles de donner les plantes fourragères nécessaires pour l'alimentation du bétail en hiver sont peu étendus et d'une fertilité médiocre. Les cultures vivrières les absorbent presque en entier. En outre, le nombre des bêtes à cornes est limité par la capacité inextensible des pâtures naturelles. Peut-être pourrait-on cependant améliorer sensiblement la situation, en pratiquant davantage la production du lait et la fabrication du beurre ou du fromage. Ces denrées n'arrivent pas sur les marchés en quantité suffisante, surtout la première. Mais, pour obtenir ce résultat, il faudrait d'abord mettre toutes les agglomérations à même de communiquer facilement avec le reste du pays. Or, il existe dans le Tras os Montes bien des villages reliés avec le dehors par une simple piste muletière. Le défaut de routes réduit les transports au strict minimum et enlève toute raison d'être à une production plus intense.

Les terres arables sont pour la plupart subdivisées entre un grand nombre de petits propriétaires. Ils y cultivent du seigle, des pommes de terre et quelques autres légumes, un peu de lin, des fruits; des prairies naturelles peu étendues procurent le foin strictement nécessaire pour l'hiver qui chasse les animaux des hauts pâturages. Cette culture, limitée en étendue et primitive dans ses procédés, suffit avec peine à l'alimentation des habitants, et ne fournit presque rien au commerce. Depuis quelques années, les plantations d'oliviers ont escaladé les plateaux, au lieu de rester confinées dans les vallées profondes. Elles ont ajouté un élément de plus à la production. Il nous paraît probable que, si les voies de communication étaient meilleures, il deviendrait possible de développer également la culture des arbres fruitiers septentrionaux : pommiers, poiriers, noyers, etc. La récolte trouverait facilement un débouché à l'étranger, si

on était à même de la transporter à bon compte jusqu'à la côte. La même observation s'applique en ce qui touche l'utilisation des forêts qui, bien que réduites par des défrichements ou des incendies regrettables, forment encore de beaux massifs. On y fabrique un peu de charbon, mais il est souvent impossible d'exporter le bois d'œuvre, faute de chemins.

La conséquence immédiate de ces faits est le maintien de la population dans un état d'extrême médiocrité. Les transactions sont minimes, l'argent est rare, l'instruction peu répandue. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens doivent quitter leur village pour aller chercher du travail au loin. Ils se dirigent de préférence vers les grandes villes où nous les retrouverons dans les métiers les plus infimes, vivant de peu pour économiser autant que possible. Beaucoup désirent revenir ensuite dans leur famille, rivalisant ainsi avec leurs voisins de la Galice, qui du reste sont guidés par des motifs analogues. Ceux qui rentrent au pays avec un petit pécule l'emploient soit à augmenter un peu le bien paternel, soit à acquérir une parcelle de terre labourable, base nécessaire pour participer pleinement aux avantages procurés par les biens communaux. Ils se replacent ainsi dans le cadre social étroit et à peu près fixe du régime communautaire, et restent dans leur petite condition de paysans pauvres. Quant à ceux qui deviennent définitivement citadins, certains réussissent à atteindre la fortune par le commerce, grâce à un labeur acharné et à un esprit d'âpre économie qui leur fait négliger tout souci du confort et même de l'hygiène. Cela les fait considérer par leurs compatriotes comme des gens d'un type inférieur, frustes, avares, inélégants. Soit, mais ces rudes travailleurs n'en ont pas moins un rôle fort utile dans la vie nationale. Si le régime social dans lequel ils ont été élevés n'en fait pas des hommes de grande initiative, des esprits de très large envergure, il leur donne au moins, par l'éducation familiale, une certaine organisation qui vaut mieux que rien. Leur formation communautaire et quasi patriarcale ne représente certainement pas un idéal. Cependant, ses résultats sont plutôt meilleurs que ceux fournis en moyenne par le type désorganisé.

On peut même regretter que la formation des montagnards de Tras os Montes ne se soit pas maintenue dans toutes les parties élevées du pays. Elle aurait fourni un utile contrepoids à l'influence des populations désorganisées de la zone maritime, et recruté d'une façon plus large les cadres du commerce et de l'industrie. Mais les groupes organisés du nord sont aujourd'hui à la fois trop restreints et trop ébranlés pour exercer une action très sensible sur l'avenir du pays.

Dans les vallées profondes qui sillonnent les flancs des terrasses septentrionales, et qui donnent issue aux affluents du Douro, on trouve des populations rurales qui, pouvant vivre exclusivement de la culture, ont abandonné depuis longtemps le système de la communauté et vivent sous le régime de la famille désorganisée. Nous allons voir les effets de cette évolution en étudiant un *Paysan-propriétaire de Mirandella*, localité située dans la vallée du Tua, au pied des hautes chaînes du Tras os Montes.

II. — PAYSAN DE MIRANDELLA.

Le pays qui s'étend sur la rive droite du Douro entre le fleuve et les terrasses de l'extrême nord, est tout aussi accidenté que celles-ci. Il est cependant moins élevé et va même en s'abaissant graduellement vers le sud, en sorte que la température est moins rude, avec des extrêmes moins accentués. Toutefois le climat est très variable, selon l'exposition et l'altitude; certains versants reçoivent des pluies abondantes, pendant que d'autres sont relativement peu arrosés, parce que des crêtes interceptent et condensent les vapeurs venues de la mer. Les coteaux orientés au sud ont un aspect tout autre que celui des pentes qui regardent le nord. Enfin, le sol lui-même présente des différences fondamentales, depuis les alluvions profondes et riches jusqu'aux sables quartzeux, en passant par les argiles ferrugineuses compactes. Aussi serait-il difficile de rencontrer

une région à la fois plus pittoresque, plus riante et plus variée dans ses productions comme dans ses aspects. Ces observations s'appliquent également à la province du Minho qui s'étage vers l'ouest comme celle du Douro vers le midi.

Le régime de la propriété est aussi sensiblement le même dans les deux provinces. Les grands domaines n'y ont jamais été fréquents, par l'effet même du caractère si accidenté de ce pays, subdivisé en une foule de compartiments très distincts. En revanche, la moyenne propriété y occupe la première place. Autrefois, les domaines étaient constitués en biens de familles maintenus par le droit d'ainesse. Les cadets recevaient une dot, qui leur permettait soit d'entrer au couvent, soit d'aller chercher ailleurs un établissement. Le pays formait ainsi une véritable pépinière d'aventuriers, qui se portaient avec empressement vers toutes les entreprises présentant une chance d'avancement ou de profit. Mais, dressés avant tout aux exercices guerriers, ce sont principalement les expéditions militaires et conquérantes qu'ils recherchaient. Ces cadets de famille ont largement contribué à l'expansion coloniale du Portugal; mais, s'ils n'ont manqué ni de hardiesse ni de bravoure pour explorer et conquérir, la véritable aptitude colonisatrice leur a fait défaut, parce qu'ils étaient avant tout des soldats et des fonctionnaires, non pas des patrons capables d'organiser et de diriger le travail. Toute l'histoire coloniale du Portugal s'explique par ce fait qui, comprenons-le bien, est un phénomène d'éducation.

A côté des biens nobles, les terres d'Église tenaient une grande place, car, par des dons et des achats accumulés depuis des siècles, les couvents et les paroisses avaient absorbé un bon quart de la surface du territoire. Mais cette situation a été modifiée par trois événements considérables dont les effets se sont cumulés. Ce sont : la confiscation des biens des couvents, en 1834; la suppression des majorats et du droit d'ainesse par la loi du 30 juillet 1860; enfin l'obligation du partage égal instituée par le code civil en 1868. Les vastes propriétés des congrégations furent dépecées et vendues dans des conditions fort

médiocres et souvent à vil prix [1]. Comme les paysans d'alors étaient moins aisés encore que ceux d'aujourd'hui, ils ne purent profiter beaucoup de la mobilisation violente, révolutionnaire, qui se produisit ainsi dans la propriété. Beaucoup de terres passèrent entre les mains des bourgeois, soit de souche ancienne, soit nouvellement enrichis par le commerce, l'industrie ou l'émigration. Un certain nombre de paysans réussirent pourtant à acquérir çà et là des lopins de terre, et à constituer la petite propriété, qui depuis a fait péniblement quelques progrès. D'ailleurs, on peut dire qu'elle existait déjà depuis longtemps sous la forme imparfaite du *foro* ou bail perpétuel [2]. Beaucoup de ces *foros* subsistent encore, après avoir été transmis de génération en génération. D'autres ont été transformés par rachat en propriétés définitives; dans les deux cas, il en résulte une exploitation paysanne. Aujourd'hui, le propriétaire n'a plus grand intérêt à créer des *foros*. Il s'en tient donc au simple fermage, généralement réglé en nature. On ne vend d'ailleurs la propriété qu'à la dernière extrémité. La tradition encore vivace des liens anciens qui unissaient la noblesse à la terre, fait que le propriétaire foncier jouit toujours d'une considération flatteuse; on tient à la conserver ou à l'acquérir. Cependant, par l'effet du code civil, le partage égal tend à une division excessive du sol, qui commence à devenir sensible. Elle le serait déjà plus encore sans un certain développement de la classe moyenne par le fait d'un progrès réel de l'industrie et du commerce, et surtout par suite de l'enrichissement assez rapide d'un certain nombre d'émigrants qui, revenus au pays, consacrent leurs économies à acheter des biens au soleil. Nous constaterons plus d'une fois, dans la suite, les effets de ce mouvement.

Au nord du Douro, propriétaires d'ancienne ou de nouvelle origine agissent de même en ce qui touche l'exploitation de leurs terres. Bien peu la dirigent eux-mêmes et résident à la

1. V. plus haut, p. 57, ce que nous avons déjà dit à ce sujet.

2. L'historien Herculano estime à 220 millions de francs environ la valeur des biens saisis, et il affirme que l'État en a tiré 44 millions tout au plus. D'autres élèvent ce dernier chiffre jusqu'à 80 millions.

campagne. La culture est donc abandonnée, dans ces provinces, aux gens de petite instruction et de faibles moyens, qui par conséquent ne peuvent ni prendre de grandes fermes ni améliorer le sol, les procédés et les rendements. Les bourgeois urbains qui possèdent ou achètent des terres ne songent que rarement à envoyer leurs fils vivre à la campagne en agriculteurs, ce que d'ailleurs ceux-ci considéreraient comme un dur exil ; les jeunes gens préfèrent s'entasser dans les carrières libérales et dans la bureaucratie, où la concurrence fait que très peu parviennent à gagner leur vie. Pendant ce temps, la culture reste misérable dans une des plus belles régions agricoles de l'Europe. On voit pourtant çà et là quelques jeunes gens qui, même après les études universitaires, reviennent à la terre, poussés soit par les circonstances, soit par un goût personnel, soit par une juste appréciation des avantages et de la libre aisance de la vie rurale. Il est grandement à désirer, dans l'intérêt économique et social des provinces du nord, que cet exemple soit suivi.

Après ces observations générales, nous concentrerons notre attention sur la contrée où réside la famille étudiée.

Le Douro pénètre en Portugal à travers une région couverte de montagnes souvent élevées. Elles condensent une grande quantité d'humidité, et envoient à l'artère principale de nombreux affluents dont le cours est généralement rapide et assez irrégulier, parce que la saison d'été, qui dure de juin à octobre, ne fournit qu'un contingent de pluie très minime. L'un de ces affluents, le Tua, qui a ses sources dans le Tras os Montes et coule directement du nord au sud, traverse la région très accidentée où est située la petite ville, ou plutôt le bourg de Mirandella, chef-lieu du *concelho* du même nom[1]. Le pays est couvert de longues chaînes d'une hauteur variable, qui atteignent 1.200 mètres (Serra de Bornes) et dépasse même 1.300 mètres (Serra de Nogueira). Tout ce massif qui forme l'angle nord-est du Portugal, est constitué par des schistes cristallins au travers

1. Le *concelho* est une sorte de grande commune ou plutôt de canton, divisé en paroisses. V. plus loin la partie consacrée à la vie publique.

desquels apparaissent çà et là des granits et des porphyres. Les terrains qui dérivent de cette formation sont d'une fertilité assez médiocre. En outre, la dénudation des sommets par les eaux pluviales, la déclivité extrême de beaucoup de pentes, la sécheresse des mois d'été, rendent la culture assez difficile dans cette pittoresque contrée. Les terrains pierreux ou couverts de broussailles y abondent, ainsi que les forêts. Seuls, les vallons et les étroites vallées des rivières présentent un sol assez profond et fertile, où l'on cultive le maïs, le lin, la pomme de terre et quelques légumes; plus haut se trouvent des pâtures où l'on prend de temps en temps une récolte de seigle après une longue jachère ; les oliviers se montrent jusqu'à l'altitude de 400 à 500 mètres ; la vigne apparaît sur les pentes, à peu près jusqu'à la même hauteur, et parfois au delà. Le gros bétail n'est pas nombreux : il se limite presque exclusivement aux bœufs de labour, auprès desquels on voit parfois figurer des chevaux de petite taille, mais vifs, sobres et sûrs. Outre cela, les paysans élèvent des moutons, des chèvres et des porcs. Les habitations sont souvent groupées en villages, mais on trouve ici beaucoup plus de fermes éparses que dans le midi. La population est laborieuse, sobre et paisible, mais peu développée, parce qu'elle est en moyenne pauvre de ressources et privée de direction. Les communes ou les paroisses possèdent parfois des biens assez étendus, mais généralement de peu de valeur; les habitants y trouvent une petite ressource sous forme de bois de chauffage, de genêts et de bruyères dont on fait des litières ; ils servent aussi de pâtis pour les animaux.

Les trois productions principales de cette contrée montagneuse sont le maïs, le vin et l'huile d'olives. Le premier est employé, avec un mélange de seigle, à la fabrication du pain. Le second est exporté, au moins dans les qualités les meilleures et les mieux préparées. Quant à l'huile, son importance est telle dans toutes les parties du pays, qu'il est nécessaire d'en parler avec quelque détail. En effet, le Portugal est un immense verger d'oliviers, où cet arbre croît depuis le rivage de la mer jusqu'à des hauteurs imprévues.

On trouve plusieurs variétés d'oliviers, et chacune convient plus particulièrement à une région déterminée. Quand les arbres sont bien choisis et bien soignés, ils peuvent prendre de grandes proportions : on nous a cité des sujets qui ont donné jusqu'à 1.000 kilos d'olives en une seule récolte. Les oliviers sont disséminés à distances régulières dans les pâturages et autour des champs. On a soin de les tailler de façon à les empêcher de pousser en hauteur et à leur faire étendre largement un branchage horizontal, pour faciliter la cueillette. Celle-ci exige beaucoup de main-d'œuvre, ce qui la rend coûteuse. Aussi, afin de dépenser moins, les paysans ont l'habitude d'abattre les fruits à coups de gaule, plutôt que de les cueillir à la main. Le procédé est plus expéditif, mais il a le grave inconvénient d'arracher un grand nombre de bourgeons, et cela diminue d'autant la récolte suivante. L'olive peut être consommée telle quelle, conservée dans la saumure, et en effet de grandes quantités sont ainsi utilisées pour l'alimentation. Mais surtout elle est pressée pour en extraire l'huile, et cette opération soulève des problèmes fort importants. D'abord, pour obtenir un bon rendement, il faut cueillir le fruit au moment de sa complète maturation, c'est-à-dire en décembre. Ensuite, il doit être moulu et pressé aussitôt après, afin d'éviter l'oxydation des corps gras et la moisissure, qui donnent à l'huile de l'acidité et un mauvais goût. Malheureusement, les paysans manquent le plus souvent des moyens nécessaires pour faire ces opérations au bon moment. Leur récolte est parfois tardive et mélangée de fruits plus ou moins altérés ; ensuite, comme le matériel d'extraction est assez compliqué et coûteux, le petit paysan ne le possède pas. Il faut porter les olives chez un propriétaire ou entrepreneur possédant un *lagar* (moulin à huile) ; pour cela, on doit attendre son tour, et jusque-là les fruits sont laissés en tas, ou placés dans des récipients et saupoudrés de sel. L'huile qui en est extraite perd alors en qualité et en goût, devenant ainsi impropre à l'exportation[1] et même à l'emploi pour la conserva-

1. On aura une idée de la délicatesse de cette fabrication en songeant que l'huile

tion du poisson; l'industrie de la sardine et du thon, si importante en Portugal, rejette presque absolument les huiles locales à cause de leur acidité, et importe des huiles de Bari, dont la fabrication est plus parfaite[1]. Il est certain que si les grandes exploitations, ou tout au moins les grandes associations agricoles étaient plus nombreuses, les *lagars* se multiplieraient également et l'huile étant fabriquée plus normalement gagnerait en qualité[2].

Le paysan-propriétaire qui a été pris comme type de cette région, se nomme Francisco dos Reis Fernandes[3]. Sorti d'une famille de paysans qui comptait sept enfants, il est âgé de cinquante ans et habite le village de Goide, qui a 300 habitants et fait partie du concelho de Mirandella. Sa femme, Magdalena de Jésus, a quarante-huit ans. Originaire aussi de la localité, elle avait seulement un frère et une sœur. Ils ont cinq enfants : Julio, vingt-cinq ans, Francisco, vingt-deux, actuellement au régiment, Anibal, vingt et un, José, treize, et enfin Maria, dix-huit. Un frère du père, nommé Antonio, et âgé de quarante ans, vit avec la famille.

Goide est situé dans une vallée au confluent de deux rivières. Le village est relié par une route au chef-lieu de la commune où passe la voie ferrée qui unit Bragança à la vallée du Douro. Le sol est de fertilité moyenne : il se prête bien à la culture des céréales et de la vigne. Il y a aussi d'assez bons pâturages. Mais la production principale est celle de l'huile d'olive, qui, avec le vin, fournit au commerce son élément le plus important.

Fernandes possède une maison et un petit domaine, le tout

est affectée immédiatement par toute mauvaise odeur répandue dans le local où on l'extrait.

1. A ce premier motif s'en ajoute un autre : les fabricants de conserves reçoivent de la douane, en cas d'exportation, à titre de *drawback* ou restitution des droits perçus sur l'huile importée, des sommes supérieures à ce qu'ils ont réellement payé et qui constituent à leur profit une véritable prime de sortie.

2. L'école d'agriculture de Coïmbra a réussi à fabriquer des huiles ne contenant que 0.02 d'acide p. 100, alors que, dans la consommation courante, la proportion atteint jusqu'à 5 p. 100.

3. Les notes nécessaires pour établir ce précis monographique ont été recueillies par M. le Dr Morgado.

estimé à la somme approximative d'un millier de milreis (5.550 fr.)[1]. Il y ajoute quelques parcelles de terre louées dont le fermage est payé en nature, principalement en maïs. La maison a deux étages : un rez-de-chaussée très bas, qui sert d'étable, de grange et de cellier, un étage habité par la famille. Elle est construite en pierre du pays, maçonnée avec de l'argile. Toute la famille est occupée exclusivement soit par la culture des terres, soit par les soins du ménage. Ces propriétés proviennent en grande partie des parents des deux époux, et le surplus a été acquis au moyen de leurs économies. Les successions sont réglées ici par le code civil, lequel prescrit en principe le partage égal et en nature. Ainsi, à la mort du père, le petit domaine sera morcelé et les enfants retomberont dans la condition du propriétaire indigent, auquel son bien ne suffit pas pour vivre et qui doit compléter ses ressources au moyen du travail salarié. Le cheptel et le matériel de ferme sont réduits à leur plus simple expression. Une paire de bœufs, quelques moutons, un porc, qui sera tué pour l'usage de la famille, une dizaine de poules, voilà pour les animaux. Un char à bœufs, un araire ou charrue sans roues, une herse et quelques outils, forment tout le matériel. Le mobilier est également d'une extrême simplicité : des coffres, tables et bancs de sapin, des lits de camp sur lesquels deux personnes couchent ensemble, quelques ustensiles de cuisine, quelques tonneaux et cuves, et c'est tout. Les vêtements sont faits de cotonnade ou d'un drap grossier, et chacun n'a que le nécessaire en habits et en linge. L'ensemble est estimé en bloc à 300 milreis, un peu plus de 1.650 francs.

Les recettes en argent réalisées par cette famille sont fort limitées. Elle vend chaque année une petite quantité de maïs, de pommes de terre et de vin pour une somme totale de 80 milreis environ, soit un peu moins de 450 francs. En outre, la cueillette des olives leur procure quelques journées, maigrement payées, quoique ce travail, fait en plein hiver, soit assez rude. Le salaire

1. Bien peu de paysans, et même de propriétaires plus riches, connaissent la superficie de leurs terres. C'est toujours par la valeur en argent qu'ils en apprécient l'importance.

des cueilleurs d'olives varie entre 300 et 400 reis (1 fr. 65 à 2 fr. 20). Il a été impossible de préciser le gain ainsi obtenu, car il change avec les années, mais nous ne croyons pas qu'il puisse dépasser 200 francs en moyenne. Le total des recettes annuelles se tiendrait ainsi entre 600 et 700 francs.

Les dépenses sont également très restreintes. La principale est nécessitée par l'entretien, qui exige environ 200 francs. Pour la nourriture, on n'achète guère qu'un peu d'épiceries et de poisson salé, pour une somme annuelle de 80 à 100 francs. Les aliments consommés aux trois repas de la journée sont : le pain de maïs, la soupe aux légumes, la morue salée et les pommes de terre, de temps en temps un peu de viande de porc et de vin. Ajoutons à cela quelques menus frais pour l'entretien du matériel, soit à peu près 50 francs par an. Les impôts directs prennent également 50 francs. Le chiffre des sorties atteindrait donc environ 400 francs. Les grosses dépenses accidentelles, comme le renouvellement des bœufs d'attelage, sont ordinairement compensées par la vente des animaux que l'on remplace, sinon c'est une perte qui retombe lourdement sur le budget.

Si nous comparons maintenant les chiffres indiqués plus haut, nous voyons qu'à force de travail et de frugalité, ces braves gens réussissent à constituer une petite épargne, qui leur a permis d'augmenter leur modeste domaine de quelques arpents.

Les paysans de cette catégorie ont à craindre avant tout deux calamités : la mauvaise récolte et la maladie. Elles sont heureusement rares. Bien que ces gens ignorent l'hygiène, leur santé est bonne et régulière, d'abord grâce à la salubrité du climat, ensuite parce que les enfants nés débiles disparaissent vite, faute de soins éclairés. Cette famille ne connaît guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les rares solennités amenées par les mariages et les baptêmes; les hommes fréquentent très peu le cabaret. L'instruction est nulle et rudimentaire; deux des enfants, José et Maria, savent seuls lire; les autres sont illettrés. Il y a cependant dans la paroisse une école gratuite, mais elle est peu fréquentée, la loi sur l'instruction obligatoire étant fort mal observée. Nous verrons d'ailleurs dans

la suite que, dans bien des cas, les écoles sont insuffisantes. Les Fernandes sont catholiques et pratiquent assidûment leur religion, fait encore assez général dans les campagnes du nord.

Les charges publiques supportées par cette famille sont les suivantes : impôts directs payés à la commune, 1 milreis (5 fr. 55); à l'État, 8 milreis (44 fr. 40); les impôts indirects peuvent être évalués à 20 francs environ. Fernandes a été soldat, et son fils Francisco accomplit en ce moment son service militaire.

En sa qualité de contribuable payant l'impôt direct, le père est électeur municipal et politique.

Le type que nous venons de décrire sommairement est assez répandu dans toutes les vallées basses et moyennes du nord du pays. Les gens plus aisés sont rares; beaucoup de familles ont une situation plus précaire encore, parce que l'étendue de leur propriété est plus restreinte. Ce sont donc le petit fermier et le paysan petit propriétaire, souvent même propriétaire indigent, qui mènent la culture dans toute la région. C'est dire qu'elle ne peut être ni éclairée, ni progressive, ni très productive. En fait, elle demeure stagnante, faute de direction et de capitaux.

III. — VIGNERON DE LA RÉGION DU DOURO.

Le fleuve Douro, l'un des principaux cours d'eau de la péninsule ibérique, prend sa source sur les plateaux castillans, forme pendant quelque temps la frontière entre l'Espagne et le Portugal, puis traverse ce dernier pays en suivant presque exactement la direction est-ouest. Il a creusé dans le massif de granits et de schistes qui forme l'ossature de la région, un sillon profond, très étroit dans la partie supérieure de la vallée, plus large et moins abrupte dans la partie inférieure. Cette dernière présente en outre des caractères bien particuliers. Les brises de l'océan la parcourent presque sans obstacles et lui apportent une assez grande humidité. Elle est abritée des vents froids du nord par les montagnes du Tras os Montes, ce qui lui procure un climat d'une

douceur exceptionnelle. Aussi, on y rencontre, spécialement sur la rive droite, une végétation magnifique, rappelant souvent celle des Algarves [1]. L'amandier, par exemple, ne se rencontre guère, sauf exception, que dans cette dernière province, et sur la rive droite du Douro. Aussi a-t-on coutume d'appeler cette région le jardin du Portugal ; à la vérité, le Portugal entier pourrait être un splendide jardin, si la population savait ou pouvait en tirer le meilleur parti.

La région du Douro donne en abondance le maïs, les céréales, les légumes, les fruits et l'huile. Mais son produit le plus réputé et le plus important est le vin. On récolte plusieurs qualités, presque toutes estimées, mais la plus célèbre est celle que l'on connaît partout sous le nom de vin de Porto, ville qui est le centre principal de groupement et d'expédition. Le porto est un produit très spécial qui, comme le champagne et d'autres vins, n'est pas livré tel quel au consommateur. Pour acquérir les qualités qui ont fait sa renommée, il doit être conservé quelque temps, mélangé, enfin additionné d'eau-de-vie. Depuis longtemps, des maisons anglaises ont acquis un bon nombre de vignobles qui donnent le vin propre à faire du porto, et organisé des installations considérables pour la fabrication, la conservation, le traitement et l'expédition de la précieuse liqueur, qui est vendue et consommée principalement en Angleterre. A côté des comptoirs anglais, il existe des maisons portugaises, parfois fort importantes, qui font des affaires principalement avec l'Amérique du Sud et l'Afrique. Quelques établissements allemands, français et autres travaillent aussi à Porto dans la spécialité des vins. On estime à 70 ou 80 millions de francs la valeur des vins exportés chaque année par le Portugal, dont 45 à 50 millions pour la seule ville de Porto. Sur ce dernier chiffre, les vins fins représentent au moins 30 millions de francs. On voit qu'il s'agit ici d'intérêts considérables, on peut dire même de la source la plus importante de l'exportation portugaise.

Cependant la production vinicole est loin de recevoir partout

1. V. plus loin les monographies du *journalier de Conceiçao* et du *paysan-propriétaire de Monchique*.

en Portugal les soins minutieux qu'elle exige pour donner les meilleurs résultats. Sans doute, les propriétaires de grands crus, souvent étrangers, ont organisé leurs installations en tenant compte des progrès modernes. Mais l'immense majorité des viticulteurs est formée de petits paysans dépourvus des connaissances et du matériel nécessaires pour bien fabriquer leur vin. Il va sans dire que la qualité, le goût et la conservation du produit souffrent notablement de cet état de choses. En Portugal, il en est du vin comme de l'huile d'olives, la matière première est bonne, souvent excellente, mais le travail d'élaboration est souvent médiocre, faute d'une direction éclairée et d'un bon outillage. C'est ce dont nous allons nous rendre mieux compte en étudiant la situation particulière d'un *vigneron-propriétaire de la région du Douro*[1].

Mais d'abord, il faut résumer ici une situation d'autant plus intéressante que nous retrouverons ailleurs des conditions analogues appliquées à d'autres denrées. Voici ce dont il s'agit. La surproduction générale du vin depuis la reconstitution des vignobles, jointe à la cause toute locale dont nous venons de parler, a produit, sur le marché portugais, comme partout un avilissement considérable des prix et la réduction des exportations. La chose était d'autant plus grave que le vin est le principal article d'exportation du Portugal. Pour remédier à cet état de choses, on a cru devoir établir des mesures législatives qui se résument ainsi.

Toute une série de décrets, de règlements et de lois, promulgués en 1905, 1907 et 1908 se complétant et se modifiant les uns les autres ont établi le régime suivant. D'abord, la culture de la vigne est interdite dans tous les terrains d'une altitude inférieure à 50 mètres, et même dans tous ceux qui sont désignés par une commission nommée à cet effet par le gouvernement : on peut seulement remplacer les ceps qui ont péri dans les anciennes plantations ; en cas de contravention, les plants nouveaux sont arrachés et une amende de 100 reis (55 centimes) par pied est appliquée.

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Victor Macedo Pinto, médecin à Taboaço.

Cette suspension de la culture est établie pour les années 1908, 1909 et 1910, et sera prorogée. On a voulu par là empêcher l'invasion des terres à maïs par la vigne.

Pour développer l'exportation, des privilèges importants sont assurés aux compagnies vinicoles qui prennent à tâche d'améliorer la culture, la fabrication et le commerce des vins nationaux. On leur assure des exemptions d'impôts, des détaxes à l'entrée du matériel vinaire, et on leur réserve le marché des colonies en frappant à l'entrée les vins et autres boissons d'origine étrangère de droits prohibitifs. En outre, pour soutenir la réputation des vins fins portugais, il est interdit d'exporter par le Douro ou le port de Leixoes les vins de liqueur autres que le porto, le madère, le carcavellos et le moscatel de Setubal; car, de même, il est interdit de donner le nom de porto à un vin ne provenant pas de la région délimitée sous ce nom.

On voit que les hommes d'État portugais ne reculent pas devant les grands moyens. Dans ce cas, ils ont imposé à la propriété une véritable servitude temporaire, en excluant la vigne de la culture en dehors des terres déjà plantées. Malheureusement, ce coup d'autorité ne pouvait suffire et n'a pas suffi, pour enrayer une crise qui a des causes très variées, souvent extérieures au Portugal. Elle a seulement établi des privilèges en faveur d'un certain nombre de personnes possédant des vignobles. Le principal tort venait des grands propriétaires terriens, qui se sont laissé entraîner à spéculer assez étourdiment sur la production du vin. Le jeu naturel des faits ne pouvait manquer de les amener à limiter d'eux-mêmes des plantations devenues onéreuses. On a préféré essayer de maintenir la position acquise au moyen de dispositions arbitraires prises au détriment du public consommateur et du Trésor. Cela n'a jamais donné de résultats durables, pas plus dans ce cas et en Portugal, qu'ailleurs dans d'autres circonstances. Tout le mal vient ici de la médiocre organisation de la propriété et de la culture; ce ne sont pas les réglementations bureaucratiques qui remettront les choses en ordre. Cependant, propriétaires et gouvernants semblent vouloir persister dans leur erreur. Les premiers réclament à l'État des avances de capitaux

pour soutenir leurs compagnies vinicoles, mettant ainsi tous les risques à la charge du contribuable. Les seconds iront-ils plus loin encore sur cette pente dangereuse, telle est la question qui se pose actuellement.

Revenons maintenant à notre vigneron.

Camillo Alves Teixeira, âgé de soixante et un ans, habite Taboaço, village de 1.200 âmes, bâti à 450 mètres d'altitude, dans la vallée du Tavora, à quelques kilomètres de son confluent avec le Douro, sur la rive gauche de ce fleuve. Sa femme Maria a quarante-cinq ans. Tous deux sont originaires du pays. Ils ont quatre enfants : João vingt-deux ans, Maria vingt, José dix-huit, Augusto dix-sept. Comme l'indique l'altitude du lieu, nous sommes ici déjà en pleine région montagneuse. De tous côtés s'élèvent des collines dont les pentes sont souvent abruptes, et les cultures s'étagent régulièrement dans un ordre commandé par la disposition et la nature des terrains. Le maïs occupe le fond des vallées; les vignes couvrent les pentes bien exposées; les terrains mal orientés ou trop maigres sont ensemencés en seigle, plantés en taillis ou abandonnés à la lande, que l'on cultive de temps en temps après de longues jachères. La plupart des champs sont plantés d'oliviers, et de magnifiques vergers entourent le village. Le pays est charmant avec ses verdures, ses eaux courantes, ses échappées de vue, ses lointains horizons de montagnes et son ciel transparent. Toutefois, le sol formé de débris granitiques çà et là mêlés de schiste est en général léger, sec, peu profond et d'une fertilité médiocre; le climat est sain, mais relativement froid, car le thermomètre s'abaisse en hiver un peu au-dessous de zéro, et la neige tombe quelquefois; les pluies sont fréquentes d'octobre en avril, rares en été, saison où la température peut atteindre et dépasse parfois 35°. Les productions principales sont le vin et l'huile; la contrée fournit aussi une assez grande quantité de pommes de terre. Le gros bétail est rare, faute de prairies; on élève une race de chevaux assez estimée, mais cet élevage décline rapidement, comme dans le reste du pays, si bien qu'il devient impossible de remonter la cavalerie de l'armée avec les ressources locales, et le gouverne-

ment doit importer à grands frais des chevaux étrangers qui, du reste, s'acclimatent assez mal. Les paysans nourrissent encore des porcs et quelques poules pour leur consommation. On trouve un peu de gibier : lapins et perdrix. La production minérale est nulle, bien que le sol renferme du minerai de plomb; quelques carrières de granit sont ouvertes çà et là. En fait, c'est le travail agricole qui prédomine de beaucoup dans la contrée.

La famille Teixeira possède un domaine composé d'une maison et de plusieurs pièces de terre sises dans les différents terroirs de la commune. La maison, construite en granit, est placée dans le village, au milieu des autres habitations, selon la coutume locale. Au rez-de-chaussée se trouvent l'étable, la grange, le cellier et le pressoir. Le logement occupe le premier étage et comprend une cuisine, une salle à manger et 10 ou 12 chambres meublées avec une extrême simplicité. En fait d'animaux, Teixeira ne possède qu'une jument qu'il emploie au labourage et aux transports, et dont la valeur est de 80 milreis (près de 450 francs). Le matériel de culture est aussi très réduit : une charrette, une petite charrue, une herse, quelques outils, un pressoir pour le raisin, des cuves et des tonneaux en font les frais. Le tout ne vaut pas plus de 100 milreis (555 francs).

Le domaine comprend principalement : un verger, des vignes, quelques parcelles propres à la culture de la pomme de terre et du seigle : une partie de ces terres est plantée d'oliviers, et d'autres sont boisées en taillis qui fournissent du bois de chauffage. Selon l'habitude très répandue, notre vigneron ne connaît pas l'étendue de sa propriété, qui lui vient pour une grande partie de ses parents. Mais il l'estime à 10.000 milreis, à peu près 55.000 francs. Ce petit domaine absorbe les efforts de toute la famille — sauf la mère qui se consacre aux soins du ménage — et nécessite en outre une certaine quantité de travail salarié. Ajoutons que le régime du code civil, c'est-à-dire le partage égal, prévaut aujourd'hui complètement dans cette région.

La famille tire de son bien la plus grande partie de sa subsistance, et en outre elle met sur le marché les produits suivants : 50 hectolitres de vin pour 150 milreis 830 francs), soit

3 milreis ou 16 fr. 65 l'hectolitre ; 8 hectolitres d'huile d'olives pour 160 milreis (885 francs ; 1.500 kilos de pommes de terre pour 20 milreis 111 francs ; 30 hectolitres de seigle pour 100 milreis (555 francs). Cela représente un chiffre total de près de 2.400 francs, année moyenne.

Quant aux dépenses, on peut les calculer approximativement de la manière suivante. D'abord, Teixeira emploie des journaliers qui, à raison de 200 reis (1 fr. 10) par jour, lui coûtent pour l'année entière 120 milreis 666 francs). Pour l'entretien de la famille, qui porte des vêtements et du linge très ordinaires, on doit compter à peu près 250 francs. Les frais exigés par le matériel peuvent être évalués à une centaine de francs par an. La nourriture, très frugale, a pour éléments à peu près exclusifs : le pain fait avec la farine de seigle ; les légumes : choux et pommes de terre ; le riz ; le poisson salé ; par exception la viande de porc ou de bœuf ; on boit du vin en quantité modérée. La famille fait trois repas par jour. L'approvisionnement en épicerie, riz, poisson et viande, le tout payé comptant, coûte en moyenne un peu plus de 1 milreis par semaine, ou environ 60 milreis par an, soit 320 à 330 francs, y compris tous les menus achats indispensables. L'impôt absorbe 255 francs. En comptant encore 50 francs pour l'imprévu, nous arrivons au total de 1.700 francs à peu près, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. C'est ce qui a permis à Teixeira d'arrondir son domaine au cours des années, et de traverser la terrible épreuve de la reconstitution du vignoble, qui a ruiné bien des gens, au point que certaines vignes n'ont pas été replantées et restent en friche. Et bien qu'il assure n'avoir dans son coffre aucune économie en argent comptant, ou du moins presque rien, l'opinion courante est que le vieux vigneron a mis de côté un petit magot.

Par ce que nous venons de dire, on voit immédiatement que le mode d'existence de ces paysans est d'une très grande simplicité. Leur vie est ordinairement laborieuse et calme. Les solennités religieuses ou familiales constituent leurs principales récréations. Ils ne vont au cabaret que par exception. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs rares dans cette région.

Bien que l'hygiène soit entièrement négligée, la santé de tous les membres de la famille est bonne et régulière.

Teixeira et ses enfants savent lire et écrire, mais sa femme est illettrée. Il existe dans la commune deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Beaucoup d'enfants ne les fréquentent point. Cette famille pratique avec zèle la religion catholique, mais il serait difficile d'affirmer que ce fait influe sur la conduite de ses membres.

Les charges publiques supportées par Teixeira se subdivisent ainsi : impôt communal, basé sur la taxe foncière due à l'État sans pouvoir dépasser 60 % de celle-ci, 12.400 reis (66 fr. 60) ; taxe foncière, 30.230 reis (167 fr. 70) ; taxe sur les chevaux, 3.270 reis (18 francs); taxe paroissiale, pour l'entretien du culte (*congrua*), 500 reis (2 fr. 75). Les impôts indirects atteignent dans les campagnes à peu près 5 à 6 p. 100 des achats de produits manufacturés ou de denrées, soit pour cette famille un chiffre de 25 à 30 francs. Le père a fait son service militaire.

Teixeira possède le droit de vote à un double titre : il est censitaire et muni des éléments de l'instruction. Aussi est-il inscrit sur la liste municipale et sur la liste politique ; le vigneron exerce régulièrement ses droits et paraît y tenir, chose plutôt rare parmi les petites gens. Il faut dire, du reste, que nous sommes là en présence de ce qu'on pourrait appeler un gros paysan, étant donnée l'étroitesse générale des exploitations.

Les relations entre familles du pays sont paisibles et cordiales. On rencontre de loin en loin quelques immigrés venus de la Galice espagnole et établis dans la contrée, surtout comme petits commerçants. Certains se sont enrichis, généralement en pratiquant l'usure, nous dit-on. En sens contraire, une partie de la population a été chassée soit par la destruction des vignes, soit par une pauvreté chronique trop lourde à supporter, et elle a émigré principalement vers le Brésil.

Le type que nous venons d'analyser jouit d'une aisance relative exceptionnelle dans le pays. La plupart des autres

familles sont moins bien pourvues. Les unes ne possèdent que de très petites propriétés, qui les font vivre péniblement; d'autres, placées tout à fait dans une position d'indigence, doivent chercher du travail salarié. Il en résulte que le niveau général de la population est plutôt celui d'une pauvreté permanente, qui tient à la faible fertilité du sol, et surtout à l'insuffisance des ressources tirées du travail, ainsi que des débouchés ouverts aux produits agricoles, le village se trouvant assez loin de la voie ferrée, et par conséquent des grands centres consommateurs. On pourrait cependant faire beaucoup mieux s'il y avait là des gens capables d'organiser la préparation, l'expédition et la vente des denrées, spécialement des fruits, qui sont abondants et de bonne qualité. Mais ce qui manque le plus ici, comme presque partout dans le pays, c'est l'initiative éclairée.

IV. — PETIT FERMIER DE SAO PEDRO DO SUL.

La province du Douro confine au sud aux deux Beïras, qui s'étendent de l'est à l'ouest sur toute la largeur du royaume. La province orientale est couverte de montagnes, qui l'ont fait appeler la Beïra haute. La partie occidentale, ou Beïra basse, est en réalité une succession de plateaux très accidentés, qui s'étagent en descendant vers la mer par une pente assez rapide. De nombreux cours d'eau, dont plusieurs sont importants, serpentent entre les collines; leur régime est presque torrentiel à cause de la pente, et très irrégulier par l'effet des saisons. En effet, la Serra d'Estrella, d'où sort le Mondego, reçoit en quatre mois, de novembre à février, plus de 1^{m},20 de pluie, tandis que pendant les huit autres mois, il en tombe à peine 0^{m},80, dont 15 pour le seul mois de mai, toujours très orageux. En hiver, les rivières roulent un énorme volume d'eau; en été, elles sont presque à sec. Cette configuration, jointe à l'irrégularité des pluies, impose à la culture des céréales et des plantes sarclées des risques graves, dont les plantations arborescentes souffrent beaucoup moins. Aussi les deux

Beïras sont-elles couvertes d'arbres fruitiers, jusqu'à l'altitude de 400 à 700 mètres. Pour améliorer cette situation, il faudrait corriger les irrégularités du climat par un arrosage abondant. Mais, pour irriguer convenablement une contrée aussi montueuse, des travaux très considérables et très coûteux seraient nécessaires. Or, ici encore le régime social se prête mal aux grandes entreprises d'utilité publique. Comme dans les provinces de l'extrême nord, ce sont la moyenne propriété et la petite exploitation qui prédominent. Le capitaliste se porte assez volontiers vers la terre, mais quand il l'a acquise, c'est pour l'affermer aussitôt par petites portions. Absorbé par la vie urbaine, le propriétaire foncier connaît peu les besoins de la culture et ne sait pas faire les sacrifices nécessaires pour mettre le sol en pleine valeur. L'effort devrait être, il est vrai, très considérable. Il faudrait le combiner avec d'autres entreprises hydrauliques, destinées à procurer à l'industrie de la lumière et de la force. Le régime de l'exploitation agricole aurait aussi besoin d'être modifié pour donner à la culture plus de capacités et de ressources. La monographie d'un *petit fermier de São Pedro do Sul*[1] nous permettra de préciser les idées sur ce point.

São Pedro do Sul est un bourg de 3.600 habitants, situé à 400 mètres d'altitude, dans la haute vallée du Vouga, au confluent du Sol et du Tronce, rivières qui se jettent ici dans le fleuve. L'aspect du pays est fort pittoresque, avec ses collines vertes, plantées de vignes, d'arbres fruitiers, et souvent couronnées de pins. Le fond des vallées est couvert de champs de maïs, alternant avec les céréales, le lin et les légumineuses. A peu de distance se trouve un établissement thermal, alimenté par une source sulfureuse qui jaillit à la température de 70°, et qui était célèbre déjà parmi les colons romains de Lusitanie. D'assez nombreux baigneurs viennent en été se faire traiter dans ce riant pays. Cependant, les communications ne sont pas très faciles. Les chemins de fer sont rares dans la pro-

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Silverio Lobo, avocat à São Pedro do Sul.

vince de Beïra Alta, et pour arriver à São Pedro do Sul, il faut se rendre par une ligne d'intérêt local à Vizeu, puis franchir en voiture les 22 kilomètres qui séparent cette ville des bains. Ce défaut de bons moyens de transport ne nuit pas seulement à l'établissement en question, mais surtout à la production agricole de toute la région, car elle ne peut en sortir que par les petits charrois exécutés avec des véhicules à bœufs. Les routes sont d'ailleurs bonnes, mais très accidentées, ce qui rend le voiturage onéreux. Il va sans dire que cette situation contrarie également l'introduction des denrées et des articles fabriqués provenant des autres provinces ou de l'étranger.

Dans la région de São Pedro do Sul, c'est la moyenne propriété qui domine, tout en laissant une certaine place à la propriété fragmentaire, c'est-à-dire très petite. La première est subdivisée en fermes, presque toujours de faible étendue. Généralement, le très petit propriétaire complète son exploitation en louant quelques parcelles détachées d'un domaine voisin. Il est à peine besoin de dire que ces fermes minuscules ne peuvent pas envoyer grand'chose au marché; la famille consomme presque tous les produits et ne vend que juste ce qui est nécessaire pour réaliser le montant du loyer dû au propriétaire des champs affermés. La famille que nous allons étudier appartient à ce type.

Agostinho Ignacio habite une maisonnette isolée, bâtie sur le penchant d'un coteau, dans la quinta de Ribeira, à quelques centaines de mètres du bourg, près d'une belle et bonne route qui conduit à Lamego. Il est âgé de 39 ans, et sa femme, Maria de Jésus, en a 38. Le mari ne connaît pas sa famille, il a été abandonné dès ses premiers jours et élevé par la charité publique. La femme est du pays: elle a six frères et sœurs établis dans les environs. Le ménage a eu sept enfants dont six encore vivants : Émilia, 16 ans; Antonio, 12; Maria, 9; Manuel, 7; Delmira, 3; Maria Conceiçao, 8 mois. Tout ce monde, sauf les plus petits, travaille à la culture et au ménage, chacun dans la mesure de ses forces.

Ignacio possède une petite maison entourée d'un verger, le

tout d'une valeur de 500 milreis (2.775 francs); la terre est excessivement chère ici, nous verrons bientôt pourquoi. D'ailleurs, ce sol granitique abondamment arrosé sur beaucoup de points par des sources nombreuses, est généralement fertile. Notre paysan n'habite pas sa maison, qui lui sert seulement de magasin et de grange. Il a préféré s'installer dans les bâtiments que lui loue le propriétaire de la *quinta*[1]. Cette habitation, assez primitive, se compose d'un rez-de-chaussée qui sert d'étable, de grange et de cellier, et au-dessus une cuisine, une salle qui mesure 4 mètres sur 5, et deux chambres de 3 mètres sur 2 m. 50. Ce modeste logis est tenu avec une certaine propreté. En outre de la maison, Ignacio loue diverses pièces de terre, d'une contenance totale de 3 1/2 hectares, dont la valeur est estimée à la somme considérable de 4 *contos* de reis (plus de 22.000 francs), ce qui représente environ 6.000 francs l'hectare. Le loyer annuel de cette ferme est de 45 milreis (249 fr.75 en argent, ce à quoi il faut ajouter 24 hectolitres de maïs et 4 poules, valant ensemble 32 milreis (177 francs), soit au total environ 426 francs; cela représente à peu près 2 % du capital foncier. Pour exploiter sa ferme, Ignacio dispose de deux bœufs de travail, qu'il achète à l'automne à une des nombreuses foires tenues sur la frontière espagnole; celle-ci est librement ouverte au trafic du bétail, et un mouvement d'échange très actif se fait entre les deux pays, à leur grand profit réciproque. Le fermier fait travailler ses bœufs jusqu'au printemps suivant, les engraisse quelque peu, puis les revend pour la boucherie au mois d'août, avec un petit profit, afin de n'avoir pas à les nourrir tout l'été. Il en estime la valeur à 15 livres sterling[2] (environ 375 francs). Ajoutons : un char qui vaut 12 milreis (66 francs); quelques instruments aratoires, 7 milreis (38 à 40 francs); deux porcs destinés à l'alimentation de la fa-

1. Propriété rurale en culture.

2. Le commerce anglais a si complètement dominé à une certaine époque le marché portugais, que la livre sterling est restée pour beaucoup de gens, au moins dans le Nord, l'unité usuelle pour énoncer les sommes un peu fortes. Du reste, jusqu'en 1890, on ne trouvait en circulation dans le pays que des pièces d'or anglaises.

mille. Il faut joindre à l'actif un mobilier tout à fait primitif, un peu de linge et les vêtements indispensables.

Les ressources qu'Ignacio tire de sa petite exploitation sont les suivantes : d'abord, elle nourrit presque complètement la famille, à laquelle elle fournit le pain de maïs, les pommes de terre, les légumes et les fruits, un peu d'huile et de vin, la viande et la graisse de porc. Autrefois, on récoltait aussi dans le pays des châtaignes, qui entraient dans l'alimentation; une maladie dont la cause n'est pas encore parfaitement déterminée, a fait sécher sur pied presque tous les châtaigniers, perte vivement ressentie et qui a été plus cruelle encore en d'autres régions, ainsi que nous le verrons bientôt. Voici comment le fermier évalue sa récolte : maïs, 54 hectol.; orge, 12 hectol.; haricots, 2 1/2 hectol.; pommes de terre, 8 hectol.; vin, 20 hectol. Sur ces quantités de produits récoltés, il vend 12 à 16 hectol. de vin, à 1.750 reis (9 fr. 65) l'hectolitre, un peu de maïs et des fruits; ces denrées sont portées aux marchés qui se tiennent à São Pedro do Sul deux fois par mois.

En outre, Ignacio gagne encore un peu d'argent en faisant des journées pour des fermiers ou propriétaires voisins. Chaque année, il travaille ainsi au dehors vingt à trente jours qui, à raison de 300 reis (1 fr. 65), lui procure une ressource supplémentaire de 33 à 50 francs. Si nous cherchons maintenant à établir le total de ses recettes en argent, nous arrivons au chiffre approximatif de 480 à 500 francs. Quant aux dépenses, voici comment on peut les évaluer. Pour l'alimentation, qui est extrêmement frugale, on n'achète pas grand'chose : seulement un peu d'épicerie, du poisson salé et du riz. Au premier repas, on mange une soupe maigre et un peu de poisson salé avec du pain de maïs, à midi une soupe aux légumes, un plat de morue ou de viande de porc, avec du riz ou des pommes de terre ou des haricots; le souper est généralement composé des restes du dîner. De temps en temps, on boit un verre de vin. Les achats annuels relatifs à la nourriture ne dépassent pas 90 francs par an. L'entretien se réduit également à peu de chose. Le mobilier, le linge et les vêtements sont limités au strict minimum : la dépense indispensable

ne va pas au delà de 80 francs. Il faut ajouter à cela : quelques frais nécessités par la réparation et le remplacement de l'outillage et des harnais, soit à peu près 50 francs ; le loyer en argent des terres, 250 francs ; l'impôt 800 reis ou 4 fr. 40, soit un total de 474 fr. 40. Ce chiffre représente les besoins indispensables ou à peu près ; tout accident qui survient le grossit immédiatement et apporte avec lui la gêne, sinon la misère. Pour le moment, la famille Ignacio réussit à joindre les deux bouts parce que, en dépit d'une hygiène très superficielle, la santé de tous est bonne ; en outre, les plus âgés des enfants commencent à travailler. Mais, en cas de difficulté grave : disette ou maladie, ces gens ne pourraient guère compter que sur la charité publique. On s'entr'aide bien un peu entre voisins, mais cela ne peut aller loin, à cause de la pauvreté presque générale. Les relations de voisinage sont d'ailleurs souvent troublées dans cette région par des contestations relatives à la distribution des eaux d'irrigation. Ignacio est à l'abri de ces ennuis, grâce à la position favorable des terres qu'il cultive.

Dans ces conditions, le paysan éprouve une grande difficulté à constituer une réserve pour ses vieux jours. Aussi, les parents tombent généralement à la charge des enfants, et dans ce cas, c'est l'aîné qui les prend avec lui, cela moyennant un avantage d'un tiers sur leur succession, s'il y a lieu, ou une prestation à payer par chacun des autres enfants. Ajoutons pour compléter le tableau que, en ce qui concerne l'instruction, elle est ici à peu près nulle. Les parents ne savent ni lire ni écrire, et ils ne se sont pas souciés d'envoyer leurs aînés à l'école, parce qu'ils n'avaient pas le temps de s'en occuper à ce point de vue. Maintenant que la fille aînée est en état de prendre soin des plus jeunes, on en profite pour envoyer aux écoles du bourg ceux qui sont en âge. Deux vont ainsi en classe, faisant pour cela près de 2 kilomètres de chemin. Il existe à São Pedro do Sul quatre écoles, dont une est due à la générosité du comte Ferreira, un riche philanthrope qui a fondé dans le pays un grand nombre d'établissements utiles : hôpitaux, hospices, asiles, écoles, etc. Les faits de ce genre ne sont pas rares en Portugal.

où l'esprit de solidarité est fort développé. Beaucoup de personnes enrichies par l'émigration, notamment, se font un honneur de contribuer au bien public par des libéralités de toute espèce.

La famille Ignacio est catholique et pratique régulièrement sa religion.

Au point de vue des charges publiques, ce fermier paie seulement 800 reis (4 fr. 40) à la commune à titre de taxe directe. Il supporte peu d'impôts indirects parce que sa consommation est infime. Il a été dispensé du service militaire.

Ignacio est électeur municipal et politique, mais il s'intéresse fort peu aux affaires publiques et n'use guère de son droit. A ce propos, on nous a affirmé à diverses reprises, et dans des circonstances différentes, que beaucoup de propriétaires croient pouvoir imposer à leurs fermiers la condition de voter pour le candidat qui leur sera désigné. Cette exigence a généralement pour résultat de mécontenter l'électeur et de l'éloigner du scrutin. Elle paraît d'ailleurs toute naturelle à des gens qui, fort peu conscients de leur devoir social, s'imaginent qu'il suffit, pour bien servir son pays, de faire de la politique de clan.

Les environs de São Pedro do Sul fournissent à l'émigration un assez fort contingent, ce qui s'explique par la pauvreté de la plupart des familles paysannes. Dans toute la contrée, on remarque au premier coup d'œil un assez grand nombre de maisons d'aspect confortable, parfois même élégant. Ce sont les demeures des « brésiliens », c'est-à-dire des émigrants revenus au pays avec une fortune plus ou moins importante. Parfois ils n'ont rapporté que 10, 15 ou 20.000 francs, mais on sait que certains ont réalisé des millions, et cela enflamme les imaginations. Pendant que nous faisons notre enquête, on nous montre une jolie maisonnette toute neuve, bâtie au bord de la route, où l'on entend par les fenêtres ouvertes un phonographe qui moud une romance de café-concert. On nous apprend qu'elle a été construite par un brésilien, lequel y vit maintenant en petit rentier, faisant l'envie du voisinage. C'est là ce que tout le monde voit. Mais, en même temps, un brave paysan nous ra-

conte qu'un de ses frères, parti pour le Brésil il y a déjà longtemps, en laissant sa femme au pays, lui a envoyé d'abord assez d'argent pour la faire vivre. Mais, depuis quelques années, il ne donne plus de ses nouvelles ; on suppose qu'il est mort, terrassé par la misère ou par la fièvre. Cela, personne ne veut y penser, et pourtant les exemples de ce genre ne manquent pas, puisque l'on estime à 12 pour 100 seulement le nombre de ceux qui reviennent.

Les émigrants portugais envoient ou apportent ainsi chaque année dans leur pays des capitaux importants, qu'ils emploient principalement en achats de rentes et surtout de terres, ce qui fait monter la valeur du sol, dans certaines régions du nord, à des prix exorbitants, ainsi que nous l'avons constaté plus haut. Le petit paysan est exclu de la propriété foncière par cette concurrence insoutenable ; cela l'empêche de s'élever, même quand il réussit à épargner. De plus, beaucoup de brésiliens, profitant de la rareté des capitaux, prêtent leur argent à gros intérêts, ce qui amène souvent la ruine de l'emprunteur.

Le type que nous venons de décrire est très répandu dans la vallée du Vouga et de ses affluents. La fertilité du sol, permettant en général à une famille de vivre sur un petit espace, ce fait a amené les propriétaires à morceler leurs domaines en exploitations minuscules, qui trouvent facilement preneurs parmi ces paysans dépourvus de matériel et d'argent. Mais aussi, la culture reste routinière et arriérée, ne tirant qu'un médiocre parti d'un pays particulièrement favorable. Le paysan de cette contrée manque, en effet, de moyens, d'instruction et d'exemples à suivre, aussi bien que de ressources. Il vit patiemment dans la pauvreté, à moins qu'une série de mauvaises récoltes, ou quelque fléau, ou tout simplement l'appel d'un parent ou d'un ami le décide à aller tenter la fortune outre-mer. Nous aurons souvent à revenir sur ce phénomène de l'émigration, si intense en Portugal, et nous verrons sa portée se préciser de plus en plus par la leçon des faits.

V. — FERMIER DE VIZEU.

Si, en partant de São Pedro do Sul, on se dirige vers le sud-ouest, la route s'élève en serpentant entre de hautes collines pour atteindre bientôt une contrée qui diffère sensiblement de la précédente. Elle est occupée par une population assez dense, dont la monographie d'un *fermier des environs de Vizeu*[1] va nous indiquer d'une façon suffisante la physionomie sociale et la situation économique.

Le district qui a pour chef-lieu la petite et antique cité de Vizeu, est formé pour la plus grande partie de plateaux dont l'altitude dépasse souvent 700 mètres. Ils sont hérissés de hautes collines, qui deviennent vers l'est de véritables montagnes, et profondément ravinés par le cours d'innombrables rivières. A l'horizon, on aperçoit les sommets, souvent neigeux, de l'Estrella, la plus haute chaîne du pays. Le sol est formé principalement de granit, et sa fertilité est fort inégale ; souvent grande dans les vallées d'alluvion, elle diminue graduellement au fur et à mesure que l'on s'élève vers les hauteurs, où les cultures font place aux sapinières et aux bruyères. Le climat est doux, sauf dans les montagnes ; la moyenne annuelle de la température se maintient entre 13° et 14°, avec quelques gelées en hiver et quelques journées de fortes chaleurs en été ; les pluies sont assez abondantes d'octobre à mars, mais elles deviennent ensuite irrégulières et rares ; la chute totale de pluie dépasse un peu un mètre, dont un dixième seulement pour l'été. Comme la saison sèche est assez longue, le pays, très verdoyant en hiver et au printemps, prend en été un aspect aride, atténué cependant par la verdure des vignes, des oliviers et des sapinières. Il faudrait beaucoup d'eau pour permettre au sol de développer toute sa productivité. Mais elle manque en beaucoup d'endroits, ce qui limite étroitement la production agricole.

1. Monographie faite avec le concours de M. le chanoine Fructuoso, à Vizeu.

C'est la moyenne propriété qui prédomine, et de beaucoup, dans toute la Beïra Alta. Les domaines d'une valeur supérieure à 500.000 francs sont rares; on en trouve beaucoup dont l'évaluation varie entre 50.000 et 100.000 francs; il n'en existe qu'un assez petit nombre d'un prix inférieur à 50.000 francs. En très grande majorité, ces domaines sont subdivisés en fermes de médiocre étendue, parfois louées à prix d'argent, souvent aussi moyennant une prestation en nature et en corvées[1]. La grande propriété se trouve ainsi combinée avec la petite culture. Il est extrêmement rare que les propriétaires résident sur leurs terres; ce sont des capitalistes qui habitent des villes plus ou moins éloignées, spécialement Lisbonne et Porto. A côté des anciennes familles aristocratiques ou bourgeoises, on voit maintenant figurer un certain nombre de nouveaux propriétaires enrichis dans les affaires, ou revenus du Brésil après fortune faite. Sans couvrir au total une grande surface, la très petite propriété est assez fréquente, donnant naissance au type du propriétaire indigent. Elle se combine le plus souvent avec le fermage, c'est-à-dire que le petit paysan complète son exploitation en louant des terres à quelque grand propriétaire du voisinage. Bien que le morcellement du sol fasse des progrès évidents, il ne marche cependant pas très vite, précisément par l'effet de la tendance que montrent les capitalistes, et surtout les émigrants revenus au pays, à acheter de la terre et à la payer un prix souvent exagéré. Le simple paysan ne peut rivaliser avec eux, et n'accède à la propriété que par hasard.

Les cultures principales de la région étaient autrefois le maïs, qui demande une terre profonde et fraîche, les céréales et la vigne. Il y a un certain nombre d'années, lorsque, dans les autres pays, les ravages du phylloxera eurent amené une hausse considérable du prix des vins, les propriétaires crurent faire une bonne spéculation en reprenant une partie de leurs terres pour les planter en vignes; cet arbuste envahit ainsi non seulement les coteaux, mais encore les sols propres au maïs et aux prairies.

1. Principalement des transports.

Pour procéder à ces plantations et pour les entretenir, on y employait les corvées dues par les fermiers, et des ouvriers à la journée, sous la direction d'un régisseur. Le fléau ayant ravagé le Portugal à son tour, on s'empressa de replanter en dépassant même les limites précédentes. Mais, comme toutes les spéculations, celle-ci présentait un grave aléa; par sa généralité, elle a amené la surproduction et l'avilissement définitif des prix. Aujourd'hui, la plupart des terres plantées en vignes ne donnent, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, qu'un revenu à peine suffisant pour couvrir les frais de culture. Aussi, on tend à les remplacer par des oliviers sous lesquels on sème des céréales : blé, seigle, orge, des pois ou des fèves.

Les bourgs et les villages de cette région sont tous construits sous une forme très compacte, et l'on rencontre peu de maisons isolées dans la campagne. Cependant les paysans propriétaires ont une propension de plus en plus marquée à se construire une demeure sur le champ qui leur appartient, parfois loin du village. Le mode d'existence de ces petites gens est on ne peut plus simple. Les salaires des ouvriers ruraux sont d'ailleurs fort bas : on paie les hommes de 200 à 250 reis 1 fr. 10 à 1 fr. 35 par jour, et les femmes 150 reis 0 fr. 82). Dans ces conditions, la misère est souvent grande, surtout quand la récolte a été mauvaise. Pour secourir les pauvres, il existe des institutions très anciennes, connues sous le nom de Miséricordes. Ce sont des confréries qui ont pour mission de réunir des aumônes en argent ou en nature, d'en faire la distribution, de fonder des hôpitaux ou des asiles[1]. Il existe une de ces associations dans le *concelho* de Penalva do Castello, dont dépend la famille étudiée plus loin.

L'étroitesse des exploitations, qui exigent peu de bras, et la pauvreté de la population rurale, la pousse à émigrer dans différentes directions. Les uns vont chercher du travail dans les grandes villes. D'autres se dirigent par bandes vers l'Alem-

1. Voir les détails donnés plus loin à propos de la Misericorde de Lisbonne dans la partie relative à la population industrielle. Dans le district de Vizeu il y a beaucoup d'établissements de ce genre : à Vizeu, Santar, Tondella, etc., etc.

tejo, où ils sont employés dans les vastes fermes à blé, ainsi que nous le verrons plus loin. Beaucoup de jeunes filles s'engagent comme servantes à Lisbonne et dans les autres centres urbains; souvent elles reviennent au villages après avoir subi la mauvaise influence de la ville, dont elles propagent ainsi la corruption. Enfin, de nombreux ouvriers et paysans vont chercher fortune à l'étranger ou aux colonies, surtout au Brésil. Ils y débutent comme ouvriers ruraux, artisans ou petits commerçants, vivent avec beaucoup d'économie et réussissent souvent à faire en dix ou quinze ans une petite fortune; quelques-uns même parviennent à la véritable richesse. Somme toute, leurs ambitions sont très courtes, et comme ils emportent un grand amour pour leur terre natale, où toute leur famille est restée, leur espoir est d'y revenir le plus tôt possible pour y vivre en paysans aisés ou en petits bourgeois. Pendant leur absence, et quand ils le peuvent, ils envoient généralement un peu d'argent à leurs parents. Aussi arrive-t-il souvent que l'on pousse un jeune homme à émigrer dans le but d'en tirer des subventions en argent comptant, chose toujours rare dans ce milieu pauvre. Après leur retour, les plus aisés prennent fréquemment à leur charge l'instruction d'un jeune frère, neveu ou cousin, auquel ils procurent ainsi l'occasion de s'élever à une condition supérieure.

Les indications générales que nous venons de résumer vont maintenant se préciser dans la monographie qui suit.

José Ferreira Morgado habite le village de Corga, situé à 12 kilomètres de Vizeu. Il est âgé de 73 ans. Sa femme, Bernadina d'Almeida, en a 65. Six enfants vivent et travaillent avec les parents : Antonio, 35 ans; Manuel, 30; Constança, 26; Zoao, 24; José, 22; Carlos, 21. Le fermier emploie en outre un jeune berger de 14 ans.

Le village est bâti sur un petit plateau accidenté, traversé par un ruisseau. La couche arable, peu épaisse, en général, laisse souvent apparaître le granit qui la supporte. Partout où le sol est suffisamment profond, sa fertilité est moyenne. Ailleurs, il se dessèche vite et produit peu. Le climat est tem-

péré, le thermomètre descend rarement au-dessous de 3°, et ne dépasse guère 32°. La région est essentiellement agricole : elle ne produit en outre qu'une petite quantité de pierres à polir et les articles communs fabriqués par les artisans.

Morgado est propriétaire de sa maison et de l'enclos qui en dépend. C'est un petit bâtiment qui contient une étable, un cellier, et au-dessus deux chambres et une cuisine, où toute la famille s'entasse. Le mobilier est extrêmement sommaire. Il se compose : de couchettes en planches garnies d'une simple paillasse, de coffres à linge, de tables et de bancs en bois de sapin et de quelques ustensiles. Le linge et les vêtements se réduisent à peu près à ce qui est indispensable ; chacun possède un costume de travail et un autre pour le dimanche ; la ménagère garde quelques draps en réserve. Habitation, mobilier et hardes valent au plus, tout compris, 300 milreis (1.550 fr.).

Notre paysan afferme les terrains qu'il cultive à l'un des plus gros propriétaires de la province. Ces terres font en effet partie d'un domaine dont la valeur est estimée à environ 500.000 francs. Le propriétaire habite Lisbonne et il a pour régisseur, ou plutôt pour agent, l'instituteur de Corga, qui s'occupe de faire rentrer les fermages et les redevances, et exécuter les travaux nécessaires dans les vignes exploitées en régie ; il ne cultive rien par lui-même. La ferme de Morgado, une des plus grandes du pays, comprend quelques hectares de terres ensemencées en blé, seigle et orge, ou plantées en vignes, 3 hectares de terre à maïs, enfin 25 hectares de sapinière. Le tout est estimé 3.000 milreis (16.650 fr.) en chiffre rond.

L'assolement des terres arables est fort simple : après avoir été emblavée pendant une courte période, qui varie de deux à cinq ans, chaque parcelle est laissée en jachère pendant un temps variable durant lequel on y fait pacager le bétail. Comme celui-ci est peu nombreux, la fumure est faible et le rendement médiocre : il ne dépasse guère 12 hectolitres à l'hectare pour les céréales et 14 pour le maïs. En moyenne, la ferme produit : 35 hectolitres de maïs, 8 de seigle, 6 d'orge, 4 de

blé, 160 kilos de lin, 39 hectolitres de vin, et en outre les pommes de terre et les légumes pour la nourriture de la famille. La sapinière fournit le bois pour le chauffage et les réparations.

Pour sa culture le fermier dispose d'un outillage extrêmement primitif : un char à bœufs avec son harnais, un araire ou petite charrue, une herse et quelques outils à main, rien de plus. Le cheptel comprend deux bœufs de trait, de la race petite mais vigoureuse appelée arouquêsa, valant ensemble 140 milreis (775 fr.), treize brebis pour 27 milreis (150 fr.), deux porcs 15 milreis (83 fr.), six poules 1.800 reis (10 fr.). Le tout, attirail et bétail, peut être estimé au total 1.200 francs à peu près. En y ajoutant la valeur de la maison et du mobilier, nous arrivons à une somme qui peut varier entre 2.700 et 3.000 francs et qui représente l'actif de cette famille.

En dépit de son âge avancé, le fermier dirige encore son exploitation, à laquelle tous ses fils sont employés, pendant que la mère, aidée par Constança, prend soin de la maison ; la jeune fille participe en outre aux travaux des champs. Morgado entreprend chaque année, avec son char et ses bœufs, quelques transports — environ 10 jours — qui lui rapportent à peu près 12 milreis (66 fr.). L'un des fils gagne en Alemtejo et rapporte à la maison 28 milreis (155 fr.). Il faut ajouter à cela les produits vendus au marché ; le principal a été cette année le vin : 5 hectolitres pour 14 milreis (77 fr. 50), le reste est insignifiant.

L'alimentation a pour base le pain de maïs, accompagné le matin de quelques sardines salées, à midi de pommes de terre ou de haricots, et parfois de morue ou de viande de porc, le soir de légumes et des restes du dîner. On estime à 22 milreis (122 fr.) par an la dépense nécessaire en denrées d'épicerie, vêtements, etc., pour la nourriture et l'entretien de la famille. Le fermier paie son loyer en nature et livre dans ce but au propriétaire 22 hectolitres de maïs ; de plus, il lui doit quatre jours de corvée avec son char et ses bœufs.

Nous constatons ainsi que la famille remet au propriétaire ou

consomme directement la presque totalité de ses récoltes. Si elle fait un peu d'argent, c'est surtout grâce au travail salarié qu'elle fournit au dehors. Voici, d'après les indications qui précèdent, le tableau approximatif de ses recettes et de ses dépenses, abstraction faite des produits consommés ou délivrés en nature :

Recettes.

Charrois, 10 journées	66 fr.
Salaire d'un fils	155
Ventes : 5 hectol. de vin	77 fr. 50
Divers	60
Total	358 fr. 50

Dépenses.

Denrées d'alimentation, épiceries	55 fr. 50
Linge et vêtements	66 fr. 50
Outils, harnais, etc	50 »
Impôts	100
Divers	72
Total	344 fr.

On voit par ces deux totaux que le peu d'argent comptant réalisé par cette famille est absorbé par ses besoins urgents. Le moindre accident suffit pour rompre l'équilibre de ce pauvre budget, et pour appeler les privations.

Les récréations dont profite la famille ne sont ni très nombreuses ni très variées. En dehors des cérémonies familiales, comme les mariages et les baptêmes, la plus grande réjouissance est celle que ramène chaque année la fête patronale du village. On la célèbre par un repas substantiel, après lequel la jeunesse organise des danses tandis que les vieux se rendent au cabaret. Le dimanche et les jours de fête, les hommes vont aussi de temps en temps à l'auberge, où ils boivent surtout du vin, vendu très bon marché. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs des faits rares.

Ces gens vivent ainsi dans un état de médiocrité paisible qui touche la pauvreté. Son principal inconvénient est de leur

rendre tout progrès bien difficile. Deux causes de trouble les guettent continuellement : la mauvaise récolte et la maladie. Les années sèches leur sont très dures. Quant à la santé, en dépit d'un défaut à peu près complet d'hygiène, elle est assez bonne en général. Cela tient d'abord au climat, qui est plutôt sain ; en outre, les soins donnés à la première enfance étant fort peu éclairés, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, tous les enfants d'un tempérament faible disparaissent de bonne heure. Il en résulte une sélection au profit des plus forts. Toutefois, le père, déjà âgé, fut atteint récemment d'une maladie assez grave ; il a été soigné à l'hôpital de la Miséricorde, où il payait une pension de 300 reis (1 fr. 65) par jour.

Cette famille ne reçoit aucun appui extérieur, hormis celui que l'on se donne entre voisins. Au moment des grands travaux, ces paysans s'aident entre eux, travaillent les uns pour les autres, se prêtent des animaux, des outils ou des semences. Quand un ménage vient à manquer de quelque provision, un autre lui en fait l'avance, et le remboursement s'opère en nature après la récolte. Ces pauvres gens se patronnent ainsi les uns les autres dans la mesure de leurs forces, suppléant par là de leur mieux à l'absence du véritable patron, le propriétaire. En visitant cette région, nous avons eu l'occasion de constater d'une façon frappante l'importance de l'initiative et des exemples donnés par les patrons agricoles lorsqu'ils remplissent effectivement leur rôle. Non loin de Corga, à Povolide, nous avons rencontré un ancien officier, M. J. Cabral, propriétaire d'un domaine assez étendu. Comprenant que le rendement serait meilleur sous son contrôle direct, il a quitté l'armée pour aller s'installer sur ses terres. M. Cabral eut alors l'idée d'organiser une laiterie pour la production du beurre. Et pour se procurer la crème nécessaire, il sut persuader aux paysans du voisinage qu'ils auraient avantage à remplacer leurs bœufs de travail par des vaches laitières. Il leur avança même souvent une partie de l'argent nécessaire pour les acheter, retenant par fractions l'intérêt et le capital sur le prix du lait qui lui était livré. Le rendement de ces animaux est assez faible, d'autant plus qu'on

les fait travailler; cependant la production de la beurrerie de Povolide a pu se développer peu à peu; elle atteint maintenant 70 kilos par jour, procurant aux fermiers une ressource supplémentaire qui n'est pas à dédaigner. De son côté, M. Pedro dos Santos, qui réside temporairement à Vizeu, tout près de ses propriétés de Villa Mean dans la vallée du Dao, a organisé un syndicat agricole et viticole et une association mutuelle d'assurance contre la mortalité du bétail, qui rendent d'importants services. Il s'efforce actuellement d'adapter aux besoins du crédit agricole régional une institution déjà ancienne : le *Banco agricola e industrial Vizense*, qui fonctionne depuis plus de 40 ans à côté de la Miséricorde de Vizeu. Il est évident que, si les propriétaires de ce type étaient plus nombreux, l'agriculture portugaise serait aussi plus prospère.

L'instruction primaire est loin d'avoir réalisé en Portugal tous les progrès désirables. Cela tient à diverses causes que nous aurons l'occasion d'analyser plus tard. Dans la famille Morgado, qui comprend huit personnes, trois seulement, le père et deux fils, savent lire, les autres sont illettrés. Au point de vue religieux, on trouve encore dans ces campagnes un certain nombre de personnes pieuses, mais il en est d'autres qui, tout en observant les pratiques élémentaires du culte, ne montrent pas une bien grande ferveur, et c'est ici le cas.

Les charges publiques supportées par la famille se résument ainsi : elle paie, en premier lieu, à titre d'impôt foncier, 18 milreis (100 fr.) qui se partagent entre la commune et l'État : c'est là une bien lourde charge pour une si petite exploitation. Ensuite, elle supporte les impôts indirects qui frappent les articles de consommation ; comme elle achète peu de chose, le fardeau de ces taxes ne lui est pas très sensible : on peut l'évaluer à environ 8 ou 10 francs par an. Quant au service militaire, il n'a été fourni par aucun des Morgado, tous ayant été exemptés pour cause d'insuffisance physique[1].

En ce qui concerne les relations avec l'extérieur, nous cons-

1. Nous aurons plus tard l'occasion de constater que l'incapacité physique est souvent un prétexte qui couvre des interventions politiques

tatons d'abord que la densité de la population dans les Beïras ne laisse guère de place à l'immigration. Au contraire, les gens du pays se répandent chaque année au dehors pour trouver dans l'émigration temporaire un supplément de ressources. Un des fils de Morgado part ainsi en septembre pour l'Alemtejo, où il travaille dans une ferme jusqu'en avril, époque à laquelle il revient avec un petit pécule, évalué à 28 milreis (155 fr.) en moyenne, somme qui entre dans le budget du ménage, ainsi que nous l'avons constaté.

Le père et les deux fils qui savent lire sont électeurs municipaux et politiques.

Le type représenté par cette famille est le plus répandu parmi la population agricole de cette région. On ne rencontre là que bien peu de fermiers d'un degré supérieur; en revanche, on en trouve un certain nombre dont les exploitations sont sensiblement moins étendues, et qui tombent par conséquent dans une condition presque misérable. Plus bas encore, on peut observer des familles d'ouvriers ruraux, dont les plus heureuses sont celles qui possèdent au moins une maisonnette. Le taux très minime des salaires ne leur permet guère que par rare exception de sortir de leur très humble et souvent très difficile position. Toutefois, malgré l'exiguïté de leurs ressources, la condition des familles rurales reste tolérable. Tant que le prix du maïs ne s'élève pas au-dessus de 17 francs l'hectolitre, — et ce fait ne se produit que dans les années d'extrême sécheresse, — l'ouvrier agricole ne souffre pas de la faim. Nous verrons bientôt qu'on ne pourrait pas en dire autant des travailleurs de la ville.

A quelques kilomètres de Vizeu commence la région montagneuse, où une population clairsemée cultive une partie des terres accessibles. Un type intéressant va nous permettre d'étudier au moins partiellement la région agricole de l'Estrella.

VI. — PAYSAN DE L'ESTRELLA.

La Serra de Estrella, la plus haute chaîne du Portugal, — son point culminant approche de 2.000 mètres — est sillonnée de profondes vallées, où coulent de nombreuses rivières, affluents du Mondego ou du Tage. Les pluies fréquentes de l'hiver, les neiges qui couvrent les hauts sommets de la Serra pendant quatre mois, en font durant une partie de l'année des torrents qui roulent à pleins bords; en été, au contraire, leur lit se dessèche presque complètement. Il en est de même pour les sources qui s'échappent des pentes. En fait, l'eau est abondante dans cette contrée tourmentée, mais son cours est irrégulier. Pour l'utiliser pleinement à l'heure la plus favorable, il faudrait la retenir par des travaux d'art et la distribuer judicieusement jusque dans la plaine, au moyen d'un système bien étudié de canaux dans le genre de ce qui a été fait notamment pour la Lombardie et la Catalogne. Dans l'Estrella, on a laissé jusqu'à présent la nature à elle-même. Ou plutôt l'homme s'est appliqué à détruire ce que la nature avait fait pour défendre le sol contre l'action dévastatrice des eaux. Autrefois, tout ce massif était couvert de forêts qui absorbaient beaucoup d'humidité, réduisant ainsi le volume et l'action des torrents. Mais les bois ont été détruits par le fer et par le feu, afin de laisser place aux pâturages où les moutons se réfugient pendant l'été. Actuellement, le gazon ne suffisant pas pour retenir les eaux, la moindre ondée gonfle les torrents et tout s'écoule en quelques heures. La première opération utile serait donc le reboisement des pentes. Des lois spéciales édictées dans ce but n'ont donné qu'un résultat bien médiocre. Deux massifs forestiers seulement ont été reconstitués jusqu'à présent; le premier, sur 2.000 hectares, se trouve près de Manteigas aux sources du Zezere; le second, sur 400 hectares, a été établi près de Covilha. Il faut dire que l'administration forestière se heurte à des difficultés considérables. Les pâtis appartiennent aux communes montagnardes et

sont ou bien utilisés par les habitants, ou bien loués à des bergers des régions voisines. Quand il est question de reboiser, les intéressés s'insurgent contre des projets qui tendent à restreindre leur jouissance, et les choses restent en l'état. Ceci montre une fois de plus l'impuissance des communautés paysannes à gérer des intérêts étendus, spécialement à bien administrer des forêts. Il faut pour cela des connaissances et une prévoyance que n'ont pas les petites gens.

Mais il n'en est pas moins certain que, si les grands propriétaires fonciers savaient voir et comprendre la situation, ils pourraient dès à présent travailler à l'aménagement et à l'utilisation des eaux, ce qui donnerait des résultats immenses au point de vue industriel comme au point de vue agricole. Mais il faudrait au préalable s'entendre et s'associer. Or, cela n'est ni dans les habitudes, ni surtout dans l'esprit des gens de la classe aisée. Ils n'y sont pas préparés par leur éducation qui leur inspire plutôt un individualisme égoïste, ennemi de la discipline et de la responsabilité. Ce grave défaut de la formation sociale nuit considérablement à la prospérité du pays.

La famille étudiée [1] habite le versant nord de la chaîne, à Lagarinhos, paroisse qui dépend du concelho de Gouveia, district de Guarda. Ce village, situé à 500 mètres d'altitude, compte 860 habitants. Comme São Pedro do Sul, cette localité est loin du chemin de fer; elle est reliée par de bonnes routes à la gare de Mangualde (20 kilom.) et à diverses autres localités. Deux petites rivières s'y réunissent pour aller se jeter ensuite dans le Mondego. La contrée forme un plateau légèrement accidenté et coupé par les lits des rivières et des ruisseaux. Le sol arable, d'origine granitique, est d'épaisseur très variable; tantôt la couche mince et maigre se laisse çà et là percer par le rocher, tantôt elle est profonde et fertile parce que les eaux ont entraîné et accumulé dans les fonds les terres meubles et les débris organiques. Le climat est relativement froid en hiver : le thermomètre descend parfois un peu au-dessous de zéro et la

1. Monographie faite avec le concours de M. Mendes Oliva, propriétaire-agriculteur près de Gouveia.

neige apparaît de temps en temps; les pluies, assez fréquentes d'octobre à avril, deviennent rares en été; celui-ci est donc à la fois sec et chaud, car la température s'élève alors jusqu'à 35 degrés. L'irrigation est indispensable en cette saison pour la plupart des cultures.

Les productions de la haute vallée du Mondego sont assez variées, elles pourraient l'être davantage encore. La culture principale est celle du maïs, qui occupe la plus grande partie des meilleures terres, soit au fond des vallées, soit sur les pentes. Semé en avril, le maïs est sarclé en juin; en même temps, on répand des semences de graminées qui, après la récolte faite en septembre, croissent rapidement sous l'action des premières pluies et donnent de bons herbages temporaires, que l'on défriche de nouveau au printemps. Sur les terres hautes, maigres et sèches, le seigle prédomine, avec intercalation d'une jachère de deux années qui donne des pâturages de printemps. La vigne est cultivée aussi sur une grande échelle; détruite par le phylloxera, elle a été reconstituée sur des plants américains, et la surface actuellement occupée par les vignobles dépasse de beaucoup l'ancienne.

Enfin, les paysans font, surtout pour leur propre consommation, des pommes de terre et des légumes variés, et ils ont d'assez beaux vergers qui, avec les oliviers répandus partout, donnent à ce pays l'aspect d'un immense bosquet. Les plus mauvais terrains sont occupés par des bois de pins; on commence aussi à planter des eucalyptus, essence qui réussit admirablement en Portugal.

La production animale est relativement restreinte. Le gros bétail est peu nombreux; il se compose principalement de bœufs de travail. Il en résulte une grande pénurie d'engrais. Les moutons et les chèvres sont en assez grand nombre; chaque famille élève un ou plusieurs porcs pour sa consommation. La volaille est plutôt rare. Le gibier a presque disparu, faute d'une protection suffisante. Quant aux ressources minérales, elles se bornent aux granits du sous-sol, qui sont exploités sur quelques points pour la construction.

En résumé, cette région verdoyante, encadrée de hautes montagnes, avec son air léger et salubre, ses vallées fertiles, ses eaux abondantes, pourrait être extrêmement productive si les moyens de transport étaient plus efficaces, les débouchés plus larges, les capitaux plus abondants, les patrons capables plus nombreux. En outre, l'Estrella deviendrait facilement un grand réservoir de force hydraulique, dont les eaux mortes canalisées iraient répandre la fertilité au loin. Tout cela est et restera probablement longtemps encore à l'état de projets.

José Pinheiro, âgé de 46 ans, a épousé Rosa Simoes, qui en a 52 : tous les deux sont originaires du pays. Ils ont eu treize enfants, tous allaités par la mère, et dont neuf sont encore vivants : Maria, 24 ans; Manuel, 23; Antonio, 22; José, 18; Zeferino, 17; Maria Rosa, 14; Maria da Conceiçào, 13; Theresa, 8; Francisco, 6.

Le père est propriétaire d'un petit domaine et locataire de quelques champs, dont l'exploitation absorbe à peu près tout son temps. Exceptionnellement, il fait au dehors quelques journées de labourage, — une dizaine environ — avec sa paire de bœufs. Un usage ancien attribue comme rémunération de ce travail la paille produite par le maïs récolté sur les champs ainsi labourés. La mère, qui naguère prenait sa part du travail agricole, est maintenant remplacée par ses enfants, et se consacre aux soins du ménage. Les enfants secondent leur père dans la culture du domaine familial et de la ferme. Certains d'entre eux travaillent en outre dehors, et leurs salaires rentrent dans le budget commun. Ainsi, Manuel est menuisier; son patron l'occupe presque toute l'année et lui donne 320 reis (1 fr. 76) par jour. José s'emploie chez les cultivateurs du voisinage environ cinquante jours par an, moyennant 200 reis (1 fr. 10). Zeferino est domestique chez un de ses oncles, où il ne gagne encore que son entretien.

Cette famille possède une propriété foncière comprenant une maison d'habitation et des terrains de culture. Ce petit bien vient de la femme, qui l'a eu de ses parents par héritage. La maison est construite isolément sur le domaine, et se compose d'une cuisine où les gens mangent, non pas à table, mais assis autour du feu sur des bancs de bois très bas, d'une petite salle et de

trois chambres, où couchent les parents et les jeunes filles; les garçons dorment sur des lits de camp placés dans l'étable, près des animaux. Le domaine contient : deux arpents de terres à maïs, six de terres à seigle, une vigne plantée en ceps américains, au nombre d'un millier de pieds, ce qui représente une surface de 20 ares environ; enfin, un petit bois de pins d'un arpent : les terres labourables sont plantées d'oliviers en bordures. Comme l'arpent équivaut à un tiers d'hectare, la superficie totale de ce petit domaine est à peu près de 3 1/2 à 4 hectares.

Rappelons que, en cas de décès des parents, le code civil portugais prescrit le partage égal en nature[1]. Cette règle prévaut aujourd'hui dans tout le pays ou à peu près, les anciennes coutumes ayant presque totalement disparu. Ce mouvement de dispersion, qui se continue d'année en année, serait certainement beaucoup plus rapide, malgré la pauvreté ordinaire du paysan, si certaines causes n'intervenaient pas pour donner à la terre une valeur artificielle et exagérée. Nous en avons déjà indiqué une[2]. Bientôt nous en verrons surgir une autre en étudiant les cultivateurs de l'Alemtejo.

En outre de son domaine, le paysan exploite, nous l'avons vu, des terres affermées. Ce sont d'abord 6 arpents (2 hectares) de terres à maïs ou à seigle, avec un droit de pâturage dans 10 arpents de bois qui dépendent de la propriété; ensuite, des pâtis dont le loyer est acquitté avec le lait des brebis pendant leur séjour; cette combinaison est usuelle pour les très petites locations, autrement le loyer se règle en argent. Comme loyer des terres labourables, Pinheiro doit fournir en nature 130 *alqueires* de maïs ou de seigle, l'alqueire valant 15 lit. 8; c'est une quantité de 20 hectolitres et demi de grain environ qui est due par le locataire.

Pour son exploitation, le paysan emploie un matériel des plus élémentaires : un lourd char à bœufs à roues pleines; une petite

1. Avec faculté de disposer par testament d'un tiers en faveur d'un seul héritier.

2. V. p. 92 ci-dessus.

charrue en bois, munie d'une pointe de fer qui entame un peu le sol sans le retourner et exige du laboureur un grand effort; une herse, aussi en bois, sur laquelle il faut se tenir debout pour obtenir un travail utile; enfin quelques outils aratoires, le tout d'une valeur totale approximative de 30 milreis (165 francs). Il en est d'ailleurs ainsi chez tous les paysans; on ne trouve dans le village qu'une seule bonne charrue. Disons, tout de suite, que le mobilier de la ferme est très simple : 2 armoires, 4 coffres, 1 table, quelques chaises et des bancs, le tout en bois de sapin, forment le gros du mobilier; on couche sur des lits de camp établis au moyen de quelques planches posées sur deux bancs et garnies d'une paillasse. Quant au cheptel, il se compose : d'une paire de bœufs de travail, achetée chaque année en février au prix moyen de 15 livres sterling (375 francs) et revendue à l'entrée de l'hiver avec un petit bénéfice de 40 à 50 francs; un petit troupeau de 30 têtes : brebis et chèvres; un porc acheté à l'automne et qui est tué l'année suivante à Noël pour l'usage de la famille; enfin, une dizaine de poules. Actuellement, Pinheiro n'a pas de troupeau; il l'a vendu parce que son fils Antonio, qui était le berger, a dû partir pour le service militaire; mais il est revenu dans des circonstances dont nous parlerons plus loin; aussi le père compte racheter bientôt un autre troupeau afin d'utiliser les pâtures dont il dispose.

Le système de culture des paysans de cette région est tout à fait primitif. Comme ils ont peu d'engrais, et aussi peu de débouchés, ils se limitent à la production des denrées les plus courantes, celles dont ils se nourrissent eux-mêmes ou dont la vente est facile dans leur voisinage immédiat, comme le maïs, le seigle, la pomme de terre. L'assolement est inconnu. Les meilleures terres, réservées au maïs, sont fumées avec le peu d'engrais de ferme dont on dispose. Quant aux terres maigres, ce qu'on leur rend par la fumure et le séjour des animaux est si insuffisant, que la jachère s'impose. Avec plus d'engrais, on pourrait certainement obtenir de ces sols des rendements meilleurs et une récolte annuelle. Mais, pour cela, il faudrait avoir du bétail, et des fourrages pour le nourrir. On se borne à semer

des graminées parmi le maïs au moment du sarclage, ce qui donne plus tard une ou deux coupes de foin et quelques semaines de pâture. Les friches produisent aussi un peu d'herbe, mais tout cela est bien insuffisant, et la culture reste extensive, c'est-à-dire nécessairement pauvre.

Dans ces conditions, on s'explique pourquoi la quantité des produits vendus est fort minime. Elle se réduit à : 150 kilos de fromage de brebis, valant 45 milreis (249 fr.) ; 20 agneaux pour 12 milreis (66 fr.); 45 kilos de laine, 13.500 reis (71 fr.). Il faut ajouter à ces recettes, celles qui proviennent des salaires réalisés par quelques-uns des membres de la famille. Manuel fait comme menuisier 250 journées payées 320 reis l'une, soit 80 milreis (444 fr.) ; José gagne pour 50 journées à 200 reis à peu près 10 milreis (55 fr.). Quant aux rentrées en nature, il est inutile de chercher à les évaluer, puisque le produit en est directement consommé par la famille.

Voilà pour les ressources, calculons maintenant les dépenses. Observons tout d'abord que le mode d'existence des montagnards de l'Estrella est d'une extrême simplicité.

Nous savons déjà comment ils sont logés; leur habillement n'est pas plus recherché. Pour travailler, les hommes portent un costume sommaire, composé de vieilles hardes : une chemise de coton, un gilet et un pantalon de gros drap, un chapeau de feutre à larges bords; les femmes ont des jupons de cotonnade, un châle de laine, et se couvrent la tête d'un fichu; tous vont pieds nus, sauf en cas de pluie et les jours chômés. Le dimanche, le père et les jeunes gens mettent un costume en drap du pays (*saragoça*), qui doit durer plusieurs années; pour les femmes, l'habit du dimanche est taillé dans une grosse étoffe de coton mélangé de lin. La mère possède un habillement un peu plus fin, fait d'un tissu de laine; elle a aussi une paire de boucles d'oreilles et une chaîne en or; chacune des jeunes filles a également ses boucles d'oreilles, mais elles sont plus petites. Le linge est réduit au strict nécessaire. Tout compris, habits et linge ne valent pas plus de 130 milreis (720 fr.). Pour l'entretien de tous, vêtements, linge et chaussures, on peut estimer la dépense

annuelle à 100 milreis (555 fr.), en y comprenant tous les menus frais relatifs à la toilette.

L'alimentation est aussi frugale que possible. Le matin de bonne heure, on déjeune d'un morceau de pain de maïs et d'une poignée d'olives, parfois de quelques pommes de terre. Le dîner, qui se prend aux champs pendant la saison des grands travaux, se compose d'une soupe aux choux, d'un plat de légumes, parfois de quelques sardines ou d'un peu de morue salée. En été, on goûte vers quatre heures avec du pain de maïs, des olives et quelquefois des sardines salées. Le soir, la famille mange une soupe aux légumes. De temps en temps, on ajoute à la soupe un morceau de porc salé ou un saucisson; mais comme la provision de lard et de graisse, faite à Noël, doit durer toute l'année, on n'en use qu'avec parcimonie. De loin en loin aussi, on boit un peu de vin, surtout quand la besogne est rude. Tout cela est produit par le domaine: la ménagère n'achète guère qu'un peu d'épiceries, de poisson salé, aussi 3 ou 4 décalitres d'huile, la ferme n'en produisant pas assez pour la consommation de la famille; la dépense faite de ce chef peut être évaluée à 150 francs environ. En cas de mauvaise récolte, il faut se procurer en outre un peu de maïs et de seigle.

Les récréations ne chargent guère le budget familial. Les fêtes religieuses, une cérémonie de famille de temps en temps, baptême ou mariage, parfois la danse ou une partie de boules pour les jeunes gens, ou tout simplement un peu de flânerie le dimanche, quand l'ouvrage ne presse pas, c'est tout et cela coûte peu. L'impôt leur prend certainement davantage : 60 à 70 francs par an.

Si nous essayons maintenant de récapituler les sommes que nous venons d'indiquer, il en résulte le tableau suivant, qui mentionne seulement les entrées et les sorties en argent :

Recettes.			Dépenses.		
Ventes de produits.....	386	fr.	Frais d'entretien.....	555	fr.
Salaire de Manuel.....	444	—	Épiceries, huile, etc.....	150	—
Salaire de José.....	55	—	Impôts directs.....	50	—
Bénéfice sur les bœufs...	40	—	Divers.....	100	—
Total.....	925	fr.	Total.....	855	fr.

On voit que les dépenses indispensables balancent presque les recettes. Aussi, la moindre perturbation ne peut manquer de jeter un trouble profond dans ce pauvre budget. Les Pinheiro en ont fait la cruelle expérience ; ils ont éprouvé des maladies qui ont exigé des soins médicaux et des remèdes ; en outre, il a fallu combler des pertes d'animaux. Ils ont dû emprunter dans ce but une somme de 200 milreis (1.100 fr.) dont il faut payer l'intérêt à raison de 7 % ; Pinheiro couvre cette dépense exceptionnelle au moyen du salaire de quelques journées de charrois faites en hiver avec ses bœufs. Si de pareilles pertes se renouvelaient, ce serait probablement pour eux la ruine complète.

Contre les vicissitudes de cette pénible existence, nos paysans n'ont guère de recours. Quand l'année est par trop mauvaise, le propriétaire leur fait remise d'une partie de la redevance qui lui est due. Mais ils n'ont à compter sur aucun autre appui. Entre voisins, on ne peut faire grand'chose, car tous sont également besogneux. Ils ne connaissent pas les avantages de l'assurance ou de l'association ; les primes et les cotisations leur paraissent trop lourdes à payer. Il existe bien à Gouveia deux sociétés de secours mutuels, assez peu prospères, du reste ; les campagnards ne s'en soucient aucunement. Enfin, la commune et l'État ne peuvent rien pour leur venir en aide. Ils sont donc en fait à peu près abandonnés à eux-mêmes.

Nous avons dit tout à l'heure que la situation de Pinheiro avait été troublée par des cas de maladie. Il faut ajouter que les paysans de cette contrée sont d'une propreté très relative et n'ont aucune notion d'hygiène. Un simple trait donnera une idée de l'état des mœurs à cet égard : Pinheiro paie au barbier du village, en guise d'abonnement annuel pour lui et ses fils, une *alqueire* (15 lit. 8) de maïs ; pour ce prix, on ne peut pas demander à ce Figaro portugais des soins bien fréquents.

Dans cette famille, personne ne sait ni lire, ni écrire ; ce n'est pas que les parents méconnaissent l'utilité de l'instruction. Mais, dans leur indigence, ces paysans utilisent le plus tôt possible le travail de leurs enfants. Il existe dans la paroisse deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Elles sont peu fré-

quentées, en dépit de la loi d'obligation. Au point de vue religieux, sans être dévots, ces gens sont fortement attachés au catholicisme et en pratiquent les règles essentielles : la messe du dimanche, — les femmes y vont parfois en semaine quand le travail le permet, — la communion pascale. Les parents déclarent qu'ils tiennent à ce que leurs enfants soient de bons chrétiens.

En ce qui concerne les charges publiques, Pinheiro paie : 1° une taxe sur les bœufs, montant à 1.100 reis (6 fr. 10), chiffre modéré par faveur, car le taux légal est plus élevé ; l'impôt foncier, 7.500 reis (41 fr. 60), dont 80 % pour la commune ; la taxe cultuelle (*congrua*), 600 reis (3 fr. 30). Pour une famille qui achète si peu au commerce, les taxes indirectes peuvent être évaluées à 15 ou 20 francs. Le total ressort ainsi à 65 ou 70 francs. Le père a été libéré du service militaire à prix d'argent ; Manuel a tiré au sort un bon numéro qui l'a fait dispenser ; Antonio a été incorporé, mais une recommandation efficace étant intervenue, il a été libéré au bout d'un mois pour incapacité physique.

Pinheiro est électeur municipal et politique, à titre de contribuable. Ce point l'intéresse d'ailleurs fort peu en principe ; il donne son vote à son propriétaire sans aucun souci de l'opinion de celui-ci, et uniquement pour se le rendre favorable.

Dans cette région, l'immigration est presque nulle. A l'exception de quelques personnes du dehors mariées dans la paroisse, du curé et des instituteurs, on n'y voit point d'étrangers. Au contraire, l'émigration est assez active et peut nous fournir quelques détails intéressants. Il y a quelque vingt ans, trois frères originaires de la paroisse qui avaient émigré en Afrique dans leur jeunesse, rentrèrent au pays avec une grosse fortune. Ils achetèrent des terres, se firent bâtir un château comme résidence d'été, et eurent à Lisbonne leur résidence d'hiver. Ils entreprirent sur leur nouveau domaine de grandes plantations de vignes, apportant ainsi dans la région des sommes importantes sous forme de salaires. Cela fit naturellement grand bruit et accrédita l'idée qu'il était facile de s'enrichir en s'expatriant. Un courant d'émigration assez accentué s'établit bientôt, soit vers les colo-

nies d'Afrique, soit vers le Brésil. Les uns partaient comme ouvriers ruraux, les autres comme artisans ou petits trafiquants. Beaucoup sont morts obscurément dans la misère, sans revoir leur village. D'autres au contraire ont obtenu plus ou moins de succès. Actuellement, onze individus de la commune sont établis au Brésil : ils ont tout juste remboursé leurs frais de passage ; un seul, parti depuis longtemps déjà, a pu envoyer à sa famille environ 500 milreis (2.775 fr.). Quatre autres sont en Afrique et paraissent avoir réussi, au moins dans une certaine mesure, car ils envoient de l'argent chez eux ; il en est un, même, qui soutient ses vieux parents ; un second a appelé près de lui son frère, qui est mort là-bas peu après ; l'émigrant a alors payé le passage d'un autre frère au Brésil. Ajoutons qu'un autre enfant de la commune, décédé outre-mer, a légué aux pauvres de la paroisse 2 contos de reis (environ 11.000 fr.). On voit que, en fait, les véritables succès sont très rares. Ils suffisent cependant pour enflammer l'imagination populaire et pour inspirer à beaucoup de jeunes gens un vif désir d'aller tenter la chance au dehors. Comme le travail manque dans la contrée, parce que les nouvelles plantations de vignes ont été interdites, quelques journaliers sont allés chercher de l'occupation à Lisbonne ; d'autres se sont dirigés vers l'Alemtejo. Mais, la concurrence des bras étant fort grande, il est très probable que cette circonstance accentuera encore le mouvement d'émigration.

Le type que nous venons de décrire est très nettement celui du propriétaire indigent, qui vit pauvrement de sa terre et de son travail, sans moyens de progrès ni de développement intellectuel et professionnel. Quand il réussit par hasard à augmenter son bien, c'est qu'il a rencontré des occasions exceptionnellement favorables et aussi parce qu'il a vécu de privations. On compte dans la paroisse une douzaine de familles de ce genre ; les autres sont plus modestes encore, parce que leurs propriétés sont plus réduites, si bien qu'elles doivent recourir davantage au travail salarié, quand elles en trouvent. Beaucoup ne possèdent pas même un pouce de terre et sont par conséquent de simples journaliers agricoles, toujours à la recherche d'un travail qui

trop souvent leur manque, et qui est très peu payé. C'est dire que la pauvreté, qui fréquemment devient de la misère, prédomine dans ces vallées, où cependant la nature n'est pas avare. Mais les faiblesses du régime social interviennent pour annuler dans une grande mesure les avantages naturels de la contrée.

VII. — PAYSAN DE LOUZA.

Les trois types que nous avons décrits précédemment appartiennent à la haute Beïra, et ils représentent fidèlement la très grande majorité des cultivateurs de cette province. En multipliant les observations, on rencontrerait certainement quelques variétés secondaires intéressantes. Mais cela ne changerait rien, ou presque, à la physionomie générale de la population.

Dans la basse Beïra, qui s'étend entre la précédente et la mer, la situation est la même, à peu de chose près. Nous y retrouvons la grande et surtout la moyenne propriété, avec un certain nombre de très petits domaines; c'est encore la petite exploitation qui fait valoir la terre, le grand propriétaire étant absent: la production est également peu variée et destinée avant tout à nourrir le paysan. Cependant, les débouchés sont ici plus rapprochés et plus accessibles, les routes et les chemins de fer étant plus nombreux. Malgré cela, l'insuffisance de la petite exploitation à développer la production pour alimenter le commerce, est si caractérisée, que la situation n'est pas sensiblement meilleure ici que dans les hautes terres, malgré les circonstances plus favorables. La pauvreté, l'ignorance et la routine étant pareilles, le résultat est nécessairement le même. Il serait donc inutile d'ajouter de nouvelles monographies aux trois précédentes. Elles ne feraient que répéter les mêmes traits. Mais nous croyons utile de reproduire une étude qui porte sur un type un peu exceptionnel, lequel nous donnera une bonne base de comparaison. Il s'agit du *paysan propriétaire des environs de Louza*. Cette petite ville est bâtie au pied de la serra du même nom, qui se dresse à 30 kilomètres au sud-est

de Coimbra. La serra de Louza est l'un des grands chaînons du massif péninsulaire, une sorte de contrefort placé là comme pour soutenir les terrasses de l'intérieur. Sa maîtresse cime atteint 1.202 mètres, et domine de haut la multitude de collines qui couvrent la basse Beïra en s'abaissant peu à peu jusqu'à la mer. Celles qui avoisinent la serra dépassent souvent l'altitude de 400 mètres, forment des escarpements abrupts et ne laissent entre elles que d'étroits défilés.

De Coimbra on parvient à Louza[1] soit par un petit chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg à la ville universitaire — il doit être prolongé plus tard à travers la montagne — soit par une route assez négligée, mais charmante, qui passe de vallée en vallée, en se ramifiant. Au moment où nous parcourons cette pittoresque contrée, c'est-à-dire vers la fin du printemps, elle est revêtue d'un splendide manteau de verdure richement nuancé. Chaque culture apporte en effet dans cet ensemble sa tonalité particulière, depuis la teinte claire des prairies jusqu'au vert sombre des bois de pins qui couronnent les hauteurs, et couvrent souvent une partie des pentes. Partout les arbres fruitiers, les oliviers, parfois des orangers, ajoutent leur note à cette bigarrure et donnent à tout le pays un aspect très boisé. Le maïs, le blé, le seigle, la pomme de terre, les légumes, sont les cultures principales, mais on pourrait en faire beaucoup d'autres, si les terres étaient convenablement irriguées en été. Le tabac, la betterave, les fourrages réussiraient admirablement avec de l'eau et des engrais suffisants. La production fruitière elle-même aurait encore bien des progrès à réaliser. Partout, la petite exploitation est la règle, subdivisant presque à l'infini la moyenne propriété, qui prédomine. On trouve çà et là quelques domaines de grande étendue, mais ils sont rares. La petite propriété au contraire est fréquente, mais elle est presque toujours si réduite, que le paysan doit chercher du travail salarié ou louer les terres nécessaires pour compléter une exploitation

1. Monographie faite avec le concours de M. le D Adriano Carvalho, professeur au lycée de Coimbra.

susceptible de nourrir une famille[1]. Nous retrouvons donc ici comme types prédominants ceux du propriétaire indigent ou du petit fermier que nous avons rencontrés déjà dans la Beïra Alta. Pour les mêmes raisons, la culture est arriérée, le bétail rare, la production restreinte, peu variée et ne laissant qu'un faible excédent pour la vente[2]. Le prix de la terre est élevé et elle ne donne qu'un revenu modique : 4 p. 100 pour les meilleures, encore les fermages sont-ils généralement acquittés en nature. Quant au paysan, il est lui-même très mal payé de sa peine, parce qu'il ne récolte guère que des denrées de faible valeur et en petite quantité.

Au fur et à mesure que l'on s'élève sur les pentes, après avoir traversé le bourg de Louza, le paysage se modifie. La route court en lacets rapides, traversant des torrents, dominant des vallons plus ou moins profonds, franchissant des escarpements où perce la roche, longeant des pentes vertigineuses, parsemées de troncs découronnés et blanchis, vestiges des magnifiques bois de châtaigniers qui les couvraient naguère. Çà et là, dans quelque repli de terrain, on aperçoit des maisons de paysans, bâties en bois ou en morceaux de schiste et dispersées selon la convenance de chacun. Ici, les cultivateurs sont presque toujours propriétaires et s'établissent sur leur lopin de terre, quand cela leur est possible, au lieu de se grouper en village, selon la pratique ordinaire en Portugal. Il faut dire que la montagne est si abrupte, que les emplacements propres aux agglomérations ne sont pas nombreux. Il serait donc nécessaire, si on habitait un village, de faire de longues et pénibles courses pour aller cultiver les champs et en rapporter les produits. On

1. Ces terrains sablonneux demandent une fumure abondante, qu'on ne peut leur donner faute de fourrages et de bétail. Pour y suppléer, les paysans vont récolter dans les bois communaux des bruyères, des brindilles, des feuilles mortes, etc., dont ils font un médiocre fumier. Ils en tirent aussi du bois de chauffage. L'administration forestière voudrait préserver les forêts, ainsi exploitées sans méthodes. Mais alors la population, privée d'un secours indispensable, préfère abandonner des terres qui ne peuvent plus la nourrir. Il y a là une situation très douloureuse, qui mériterait une étude spéciale.

2. Voir plus loin, dans la monographie du mineur de Braçal, quelques indications intéressantes sur la culture dans le district d'Aveiro, à l'ouest de Coimbra.

préfère vivre isolé, mais à portée de son travail. Pour les mêmes raisons, les communications ne sont pas faciles. Les fermes et les hameaux sont reliés à la route par des sentiers escarpés, rocailleux, ravinés, où souvent les transports ne peuvent se faire qu'à dos d'homme ou d'animal. Le climat général de la région est relativement froid en hiver; la neige apparaît de temps en temps et séjourne quelques semaines sur les sommets. Les pluies sont abondantes en hiver; au printemps, de violents orages amènent de brusques averses qui forment en quelques minutes des torrents dévastateurs, surtout depuis la disparition du châtaignier. La veille de notre visite, trois moulins établis sur un ruisseau avaient été emportés par un flot de ce genre. La roche, très poreuse, qui constitue ce massif, absorbe d'ailleurs beaucoup d'humidité, qu'elle rend en sources innombrables dont on se dispute les eaux pour l'irrigation.

Les deux ressources principales du pays étaient autrefois la vigne et le châtaignier. La première fournissait des vins ordinaires estimés dans la région; le phylloxera en commença la destruction il y a près de cinquante ans. Depuis lors, une partie a été reconstituée parfois sur des ceps américains: ce fut là une première épreuve qui atteignit profondément cette population de petites gens. Pourtant, elle était à peu près surmontée, quand survint une calamité plus grande encore. De temps immémorial, la châtaigne a joué dans l'alimentation de ces montagnards un rôle prépondérant. Elle était fournie par une véritable forêt qui couvrait tous les versants jusqu'à l'altitude de 400 à 600 mètres. En moins de quinze ans, une maladie encore mystérieuse, mais qu'on croit être d'origine cryptogamique, a détruit tous les châtaigniers en quelques années: on les voyait d'abord dépérir, puis sécher sur place sans que rien pût réussir à les sauver. Ce fut un désastre complet, car non seulement cet arbre nourricier donnait des fruits pour l'alimentation et pour la vente, mais encore il soutenait et protégeait généralement les vignes, consolidait par ses racines le terrain des pentes prévenait leur dénudation, retenait les eaux, modérait la force des torrents, et finalement donnait du bois d'œuvre et de feu.

Il n'est donc pas surprenant que la situation économique de la contrée ait été profondément altérée par ce fléau, qui a causé bien des ruines et bien des misères, sans qu'il ait été possible jusqu'ici d'en trouver le remède. On prétend même que les privations infligées à la population de la serra par la disparition de la châtaigne, ont modifié et diminué ses aptitudes physiques. Il a fallu remplacer les châtaigneraies par des cultures plus pénibles, plus exigeantes et moins productives, comme celle du maïs, qui n'ont pas réussi à combler le déficit, en sorte que beaucoup d'habitants ont dû quitter ce sol qui ne les faisait plus vivre.

La famille que nous allons étudier habite un versant très incliné, presque à égale distance entre le bourg de Louza et le village de Goes. La maison — une sorte de petit châlet bâti surtout en bois — est isolée à 200 mètres de la route; pour y parvenir il faut suivre un sentier sinueux de pente assez raide en partie couvert de bruyère coupée, dont on fera un fumier fort médiocre. Avec quelques autres maisons éparses dans le voisinage, celle-ci forme un hameau appelé Codeçaes, qui dépend de la paroisse de Serpius, laquelle est comprise elle-même dans le concelho de Louza. Codeçaes compte 35 habitants et se trouve à 150 mètres d'altitude. Le sol est argilo-siliceux, généralement mince sur les pentes, profond et fertile dans les creux, où l'on trouve de bonnes terres à maïs; ailleurs il faut beaucoup de fumier pour obtenir des récoltes passables de seigle, d'orge ou de pommes de terre. Les arbres fruitiers et les oliviers abondent; le figuier se mêle à la vigne sur les versants les mieux exposés. Autrefois, le bois de construction et de chauffage était abondant; il est beaucoup plus rare aujourd'hui par suite de la disparition du châtaignier. La contrée nourrit des bœufs de travail, et surtout des moutons, des chèvres, de la volaille, le tout en petite quantité; chaque famille élève un ou deux porcs et entretient souvent quelques ruches. Comme ressources minérales, on n'a trouvé jusqu'à présent que la pierre à bâtir.

Antonio Barata est un homme de cinquante-neuf ans, petit, alerte, d'un abord ouvert et cordial, traits d'ailleurs répandus

parmi la classe paysanne portugaise : sa femme, Anna Maria, âgée de cinquante-huit ans, fait, elle aussi, aux visiteurs étrangers un accueil souriant, plein de bonne grâce dans sa simplicité. Tous deux laissent une agréable impression de franchise et d'honnêteté. Nés dans le pays, ils y ont encore, le mari, une sœur, et la femme, cinq frères. Ils ont eu six enfants dont cinq encore vivants, trois garçons : Manuel, vingt-six ans ; Antonio, vingt-quatre ; Auguste, vingt-deux, et deux filles : Maria, trente-quatre ; Julia, trente-deux, toutes les deux mariées dans le voisinage. Une troisième fille est morte à dix ou douze ans, — personne de la famille ne se souvient de son âge exact, — et ses parents la pleurent encore : ce fut, nous assure le père, le seul grand chagrin de sa vie, et pour nous donner une idée de l'intelligence précoce de la pauvre fillette, il nous disait qu'elle « faisait avec ses mains tout ce qu'elle voyait avec ses yeux ».

En outre de ses trois fils, le paysan emploie quatre jeunes domestiques pris dans le pays : deux garçons âgés de quinze et douze ans, Francisco et José, et deux filles de seize et treize ans, Maria da Encarnaçao et Maria da Piedade.

Tout ce monde est absorbé par la culture du domaine familial, sauf la mère et une des servantes, qui s'occupent du ménage. Ce domaine leur est venu en partie de leurs parents, et ils l'ont doublé, ou à peu près, à force de travail et d'économie. Il se compose, en premier lieu, du vieux châlet qui abrite la famille. C'est une petite construction très simple à deux étages. Le rez-de-chaussée est adossé à la pente ; une partie sert d'étable aux animaux, tandis que l'autre est occupée par une cuisine basse et enfumée meublée d'un coffre et de quelques bancs. Le premier est clair, gai et tenu avec propreté. Il se trouve d'un côté de plain-pied avec une étroite terrasse qui sert de cour. On vient d'y construire une petite maison de pierre, un peu plus confortable et spacieuse que l'ancienne, composée d'un rez-de-chaussée destiné aux animaux et d'un premier étage qui servira de logement. Barata compte y installer celui de ses fils qui se mariera le premier, à moins qu'il ne s'y retire lui-même quand l'âge lui interdira le travail. En second lieu viennent les terres labou-

rables; selon l'usage général dans le nord du Portugal, Barata n'en connaît pas l'étendue précise; c'est par leur valeur en argent seulement qu'il en apprécie l'importance; elles sont plantées d'oliviers, et autour de la maison croissent de nombreux arbres fruitiers et d'autres qui servent de support à la vigne. Enfin, notre paysan possède des terrains boisés, taillis ou buissons, et d'anciennes châtaigneraies aujourd'hui dévastées, où il a été impossible de faire croître de jeunes arbres, car la maladie les fait périr rapidement, ce qui semble prouver que sa cause subsiste dans le terrain. L'ensemble de la propriété représente une valeur d'environ 16.000 milreis, soit en chiffre rond 85 à 90.000 francs. En superficie, ce domaine doit dépasser 100 hectares, aussi le propriétaire ne peut tout exploiter et en loue une partie à de petits cultivateurs voisins qui lui donnent en guise de fermage 14 hectolitres de maïs valant 40 milreis (222 francs).

En cas de décès, le partage des biens s'opère communément par portions égales, selon les prescriptions du code civil. Ainsi, les enfants de Barata, s'ils survivent tous, retomberont dans la catégorie des petits propriétaires possédant juste assez de terre pour faire vivre pauvrement une famille.

Comme tous les paysans portugais, celui-ci n'entretient qu'un bétail peu nombreux, étant donné l'étendue de sa propriété. Il a : une paire de bœufs de travail; un âne qui fait à dos les menus transports; dix-huit brebis et soixante chèvres; ces dernières, qui conviennent très bien aux pâturages escarpés de la contrée, fournissent du lait avec lequel on fait un fromage estimé; en outre, il élève quatre porcs pour la consommation de la famille, et quelques poules et des abeilles. Le matériel d'exploitation est réduit à sa plus simple expression, et composé d'instruments dont la forme et la valeur technique n'ont guère changé depuis des siècles. Le mobilier qui garnit le châlet se limite à quelques armoires, coffres, tables et bancs de bois de châtaignier ou de sapin, quelques chaises, et des lits composés d'une plate-forme en bois portant une paillasse ou un matelas rempli avec des étoupes de lin. Chaque membre de la famille

est pourvu d'un vêtement de gros drap pour le dimanche, et d'habits de travail en cotonnade, ainsi que du linge indispensable. La mère nous montre, non sans fierté, ses bijoux d'or : une paire de grandes boucles d'oreilles qui, dit-elle, a coûté, il y a déjà bien des années, quatre livres sterling (100 fr.), une chaîne de cou et quelques bagues. Elle en avait d'autres encore, mais elle les a distribués à ses filles lors de leur mariage. Avoir beaucoup de bijoux, c'est d'abord un signe d'aisance dont on tire vanité : en outre, c'est souvent un procédé d'épargne, considéré à la fois comme plus agréable et plus sûr que tous les autres. La valeur totale des animaux, du matériel, des vêtements, etc., ne dépasse certainement pas 2.500 francs.

Essayons maintenant de déterminer les recettes et les dépenses de cette famille qui, tout en possédant une réelle aisance, vit dans les conditions ordinaires du petit paysan. D'abord, la ferme fournit presque tous les éléments de l'alimentation : maïs et seigle, pommes de terre et légumes, fromage, viande et graisse de porc, huile, fruits et vin, ainsi que le bois de chauffage. En outre, Barata vend sur les marchés voisins : 350 mesures environ 50 hectol. de maïs[1], valant 150 milreis (832 fr. 50 : 50 d'huile (5 hectol.) pour 100 milreis (555 francs) ; 20 de miel (2 hectol.) pour 56 milreis (310 fr. 80). Il faut ajouter à cela une petite quantité de pommes de terre, quelques charretées de bois d'œuvre ou de feu, un peu de fromage, quelques chèvres ou brebis, en tout pour une valeur de 130 milreis (621 fr. 50). Cela fait une recette totale d'à peu près 350 milreis ou environ 1.950 francs. Autrefois, lorsqu'à ces denrées s'ajoutaient les châtaignes et le vin, le rendement en argent était sensiblement supérieur. Il est assez difficile d'estimer, même approximativement, la valeur des produits consommés par la famille : en tenant compte de toutes choses, cette valeur doit être voisine de 1.500 francs, chiffre qui, ajouté au précédent, forme un total de 3.500 francs à peu près. Cette somme représente d'abord la rémunération d'un capital de 90.000 francs au moins, et en outre

1. Ici la *mesure* vaut 14 litres pour les solides et 10 litres pour les liquides.

le salaire ou le bénéfice de neuf personnes. C'est dire à quel taux modique la rente de la terre est descendue dans cette région. Et si telle est la situation d'un paysan aisé, on s'imagine facilement ce que peut être celle des très petits propriétaires : de la médiocrité ils sont tombés dans la misère.

Le mode d'existence de la famille étant très simple, ses dépenses sont peu considérables. Pour la nourriture on n'achète que du poisson salé, sardines et morue, et un peu d'épicerie. Le repas du matin se compose d'une soupe, de poisson salé et de pain de maïs; au dîner, on sert avec la soupe un plat de morue ou de porc, des légumes, du miel ou des fruits, un peu de vin ; le soir, on se contente d'une soupe et de quelques restes. La dépense annuelle en argent ne dépasse probablement pas 250 francs. L'entretien des parents et des trois fils ne coûte pas plus de 200 francs. Barata dépense en outre en salaires, réparations, achats d'hiver à peu près 400 francs ; il paie 140 francs d'impôts. Cela fait un total de dépenses de 1.000 francs à peu près, qui laisse un excédent de recettes presque égal. C'est là déjà une épargne importante et bien rare parmi les gens de la campagne. Grâce au bien qu'il a reçu en héritage, à ses habitudes de travail et d'économie, ce brave homme a pu doubler sa petite fortune et maintenir son aisance en dépit des circonstances défavorables.

Pour compléter le tableau du mode d'existence de ces bonnes gens, disons que leur distraction principale, en dehors des fêtes de famille, est la danse organisée chaque dimanche dans un cabaret, où les vieux vont aussi pour causer en buvant un verre de vin. Bien que l'hygiène soit très négligée, les maladies sont rares dans ce climat très sain. Selon l'usage répandu chez les ruraux, Barata avait contracté un abonnement annuel chez un médecin de la commune, dont les services sont d'ailleurs bien peu demandés. On trouve à Louza un hôpital et une de ces confréries de charité si connues en Portugal sous le nom de Miséricordes.

Sur les neuf personnes qui composent la maisonnée, les trois fils seuls savent un peu lire et écrire; les autres sont totalement

illettrées. Il existe bien une école de garçons et une de filles, que les enfants doivent légalement fréquenter de six à douze ans : mais cette obligation cesse pour ceux dont le domicile est distant de plus de 5 kilomètres. Or, la famille Barata se trouve dans cette situation. D'ailleurs, si tous les enfants de la paroisse fréquentaient les écoles, il est bien probable qu'elles deviendraient insuffisantes, comme cela est le cas dans un grand nombre de localités en Portugal. Ainsi, au chef-lieu du concelho, Louza, petite ville de 5 à 6.000 âmes, assez prospère, il n'y a qu'une école de garçons pour 476 enfants ayant l'âge scolaire : 132 seulement sont inscrits à l'école et encore celle-ci n'est fréquentée régulièrement que par 104 d'entre eux, lesquels n'ont pu trouver place dans l'unique salle de 72 mètres carrés, qui leur est destinée ; il a fallu en mettre un certain nombre dans une petite pièce servant de bibliothèque. Pour les filles il n'existe également qu'une école pour 500 enfants, dont 66 sont inscrites et 58 assidues. En outre, une quarantaine fréquentent deux écoles privées. Cet exemple, qui se répète souvent, explique l'insuffisance persistante de l'instruction primaire parmi la classe populaire.

Au point de vue religieux, la famille est catholique et tous ses membres sont pratiquants. On estime que ces sentiments de piété exercent une influence heureuse sur leur conduite. Du reste, la moralité générale est bonne dans la région.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : à la commune, une taxe de 9 milreis 50 francs ; il n'y a pas ici de taxe paroissiale, parce que la cure est pourvue d'une rente annuelle fournie par une donation ; à l'État, 17 milreis 94 fr. 30 . Le montant des taxes indirectes peut être estimé à une trentaine de francs, ce qui fait un total de 170 à 180 francs. Barata est électeur municipal et politique à titre de censitaire.

Cette région montagneuse fournit depuis longtemps une émigration nombreuse, activée encore dans les dernières années par la destruction des vignobles et des châtaigneraies. Les émigrants se portent en grande majorité vers le Brésil et prin-

cipalement vers Santos. Presque toujours ils partent sans ressources, s'engagent là-bas comme ouvriers ruraux ou comme gens de métiers, ou encore comme petits commerçants; ils apportent une assez grande aptitude au travail, beaucoup de persévérance, une vive âpreté au gain, une extrême sobriété unie à l'esprit d'économie. Dans ces conditions, ils réussissent pour la plupart, envoient de l'argent au pays et réalisent des fortunes quelquefois considérables; on cite un émigré, parti pauvre, dont le revenu actuel est évalué à plus de 1.600.000 francs. Quelle tentation pour ces pauvres gens! L'émigration leur apparaît comme une véritable loterie dont chacun espère bien gagner le gros lot. On compte à Louza un bon nombre de ces « brésiliens » revenus avec des fortunes variant de 10.000 à 200.000 francs et davantage. Presque tous achètent de la terre, ce qui en fait hausser le prix d'une manière exagérée; les uns cultivent eux-mêmes, les autres prennent des fermiers, souvent ils prêtent de l'argent sur billets à 5 ou 6 p. 100 l'an, sinon plus. Leur retour a donné à la petite ville un certain élan de prospérité; elle s'est agrandie d'un tiers et embellie. Mais il n'en est pas moins certain que, dans les campagnes environnantes, les familles un peu aisées, dans le genre de celle que nous venons de décrire, sont fort rares; la masse de la population rurale est composée de petits fermiers, de bordiers et de journaliers généralement pauvres, sinon tout à fait misérables, auxquels la hausse du prix des terres et les fléaux dont nous avons indiqué les effets, rendent toute élévation bien difficile, sinon impossible. Le succès de la famille Barata est une exception due à des circonstances particulièrement favorables, spécialement à l'avantage de posséder dès le début un domaine assez important pour en tirer des bénéfices et réaliser une épargne.

En terminant cette esquisse de la région du nord, nous sommes amené à formuler quatre constatations qui ressortent nettement de l'examen des faits :

1° Les conditions naturelles du sol et du climat, qui rendent la culture assez facile, ont amené la population à se concentrer

dans les provinces septentrionales, où la densité est grande en dépit du caractère accidenté de ces belles contrées;

2° L'accumulation des familles paysannes dans un espace relativement restreint a conduit les propriétaires du sol à le morceler en très petites exploitations parce que la location de ces petites fermes est très facile. La culture reste ainsi sous la direction de la classe ouvrière, à peu près exclusivement.

3° La production agricole est essentiellement vivrière et destinée avant tout à alimenter le cultivateur; par exception, le Nord fournit au commerce d'exportation une assez forte quantité de vin. Cela tient d'abord aux aptitudes spéciales de la vallée du Douro, et ensuite à l'intervention d'entrepreneurs étrangers, qui ont pris en main la préparation et le commerce des vins fins. L'huile est aussi un produit surabondant et exportable, mais comme il est resté aux mains du paysan, il ne répond ni par sa quantité, ni par sa qualité, aux aptitudes propres du pays. En d'autres termes, la population n'est pas organisée pour produire en vue du commerce, et surtout du commerce d'exportation, en sorte que la région reste pauvre malgré ses avantages naturels;

4° La densité de la population dans un milieu pauvre produi la misère et pousse à l'émigration.

Nous nous bornons ici à formuler ces observations générales. Bientôt on verra ressortir toutes les répercussions sociales et économiques qui en découlent. Pour le moment, il faut continuer notre revue des populations agricoles, et nous allons quitter les riantes campagnes du nord pour nous transporter d'un trait dans l'extrême sud.

III

LA PETITE CULTURE DANS LE MIDI

L'Algarve, ses caractères particuliers. — Un morceau d'Afrique rattaché à l'Europe. — Jardins et vergers de la zone maritime. — La montagne. — Colonisation des hautes vallées de l'est. — Fermiers et journaliers des basses terres. — Le métayage à la mode berbère. — Paysans montagnards de Monchique. — Le retard agricole en Algarve, ses causes et ses effets. — Ce que pourrait être le Midi portugais.

I. — L'ALGARVE.

L'Algarve est une étroite bande de terre qui forme l'extrémité méridionale du Portugal ; elle est nettement séparée du reste du pays par un bourrelet montagneux. Celui-ci est constitué : par la Serra de Caldeirao, dont l'altitude n'atteint pas 600 mètres, et dont les dernières ramifications dominent la vallée de Guadiana, puis par la Serra de Monchique qui dépasse un peu 900 mètres. D'un côté, c'est l'Alemtejo avec ses grands plateaux presque uniformes, déserts et arides; de l'autre, c'est un fouillis de vallons ombragés, d'un aspect à la fois pittoresque et gracieux, qui descendent par gradins successifs vers un rivage d'un caractère méditerranéen. Tout entière orientée vers le sud, la province d'Algarve se distingue nettement de sa voisine. Par sa physionomie, son climat, sa végétation, elle donne l'impression d'une terre extra-européenne, d'un morceau d'Afrique rattaché par hasard à notre continent.

Le sol même de cette province diffère profondément par sa constitution géologique de celui des autres parties du pays. Il est formé par des roches jurassiques, dont la décomposition a donné des argiles calcaires d'une bonne fertilité moyenne. Le climat est extrêmement doux ; le thermomètre descend rarement au-dessous de 5 degrés, et ne monte guère au delà de 34 ; il va sans dire que, dans les parties les plus élevées, les hivers sont un peu plus froids. Malheureusement, les pluies ne sont pas aussi abondantes qu'on pourrait le désirer. La Serra de Monchique, qui s'incurve à l'ouest, arrête les nuages de l'Atlantique et raréfie considérablement les précipitations dans l'intérieur de la province. Pendant l'hiver, l'arrosage est suffisant, mais il diminue vite au printemps, si bien que la plupart des rivières de l'Algarve mériteraient le nom du petit fleuve qui enveloppe Faro de ses multiples embouchures : le Rio Secco [1]. En revanche, le massif de Monchique, gigantesque condenseur de vapeurs, est pour ainsi dire saturé d'humidité ; de toutes parts les sources et les ruisseaux sourdent et babillent au milieu d'une splendide verdure, pour aller bientôt se perdre dans la mer. On pourrait constituer là des réservoirs qui permettraient de doubler la production sur des milliers d'hectares. En attendant, les eaux des pentes sont captées en partie au moyen de procédés les plus élémentaires, et dans les bas fonds on creuse de larges puits, munis de norias actionnées par des manèges, où des bœufs de petite race tournent patiemment, les yeux bandés.

Malgré sa sécheresse relative, l'Algarve est une magnifique contrée, où prospèrent les arbres fruitiers les plus divers, depuis le châtaignier jusqu'au palmier-dattier ; les orangers, les amandiers, les figuiers, les oliviers, les caroubiers, unis aux cerisiers, aux pêchers, à la vigne, etc., y forment de délicieux vergers. Quand le sol est soigneusement travaillé, suffisamment arrosé et fumé, il produit toute l'année sans interruption les céréales, le maïs, le millet, les légumes, la pomme de terre, la

1. La précipitation moyenne, qui est de 113 millimètres en janvier à Faro, devient nulle en juillet et août. Pour toute l'année elle ne dépasse guère 40 centimètres.

patate douce. Bien aménagée, cette contrée deviendrait un vaste jardin, produisant une grande quantité de primeurs, qui trouveraient facilement de bons débouchés dans les villes populeuses du nord, surtout avec des transports organisés dans ce but. Les cultivateurs de l'Algarve ont été entraînés dans ce sens depuis une trentaine d'années par les besoins croissants des grands centres industriels de l'étranger. Ils pourraient faire bien davantage et porter leur province à un degré de prospérité comparable à celui de quelques régions privilégiées de la France, de la Hollande et du Danemark. Mais, dans cette partie du pays comme dans toutes les autres, le ressort social manque trop souvent de force et d'élasticité. Nous retrouvons ici, en effet, un régime de la propriété et du travail très analogue à ce que nous avons observé dans le nord. En Algarve, la grande propriété n'existe point, et la grande exploitation pas davantage. Ce sont la moyenne propriété et le petit fermage qui prédominent. Le plus souvent, le propriétaire est absent, et sa *quinta* est subdivisée en une foule de parcelles d'une valeur locative de 15 à 20 milreis (80 à 110 francs), remises à de petits paysans. Ceux-ci sont eux-mêmes fréquemment propriétaires d'un petit bien, insuffisant pour les faire vivre, et qu'ils complètent de cette façon. Dans quelques cas, la *quinta* est louée en bloc à un fermier principal qui sous-loue des parcelles à ses risques et périls ; plus généralement, le propriétaire est représenté par un simple agent chargé de recevoir les fermages; ceux-ci, parfois, sont perçus en nature. Dans la zone basse et fertile qui s'étend entre le petit port de Tavira et le Guadiana, on observe une sorte de métayage : le paysan laboure, sème et récolte sur une parcelle, dont le propriétaire lui abandonne un cinquième de la récolte, système que l'on retrouve tel quel en Algérie et au Maroc. Plus au nord, dans les vallons qui séparent les hauteurs boisées, le sol a été défriché et acquis par des ouvriers ruraux, qui vont en bande travailler dans l'Alemtejo ou en Espagne; ils se privent de tout pour économiser et devenir propriétaires. Ces gens travaillent à la houe leur morceau de terre, n'ayant pour tout

bétail qu'un bourriquet, quelques chèvres, un porc, parfois une vache, et arrivent après trente ans d'un dur labeur à constituer un petit domaine, quand une calamité ne vient pas les chasser vers le Brésil ou l'Afrique.

Ces très petits cultivateurs s'attachent avant tout à produire les denrées communes nécessaires pour assurer leur subsistance, et faciles à vendre sur place pour se procurer l'argent comptant destiné au paiement du loyer et de quelques autres dépenses indispensables. Ne connaissant rien des besoins du dehors, des débouchés qu'on y trouve, des moyens d'y placer leurs produits, ils restent à la merci de quelques commissionnaires qui font les prix à leur guise. Cela explique la routine de la culture et la médiocrité relative de la production dans une région si favorable. Aujourd'hui encore, malgré de réels progrès, on se contente en Algarve de vivoter comme on le ferait dans un pays quelconque, au lieu de profiter des qualités exceptionnelles de la province pour en tirer de plus grands bénéfices. Un exemple entre cent fera bien saisir notre pensée : l'Algarve pourrait donner à profusion les fleurs les plus belles et les plus rares, mais on n'en cultive pas, et quand les familles opulentes de Lisbonne et de Porto en demandent pour orner leurs salons ou leurs tables, elles les font venir de Nice.

En dehors de l'agriculture il n'y a guère en Algarve que deux industries un peu importantes : celle des conserves de poisson et celle du liège. La première est naturellement concentrée sur la côte, principalement à Lagos, à Portimao et à Olhao, où se trouvent notamment les magnifiques usines Fialho pour la préparation des sardines et du thon à l'huile. Toute cette côte est d'ailleurs extrêmement poissonneuse et fournit à la population un aliment à bon marché. Quant à l'industrie du liège, elle est concentrée surtout à Faro et à Silves; mais on trouve de petits ateliers dans beaucoup de villages. Ces groupes ouvriers, ainsi que ceux de l'Alemtejo méridional, offrent aux produits de l'Algarve un débouché appréciable.

L'insuffisance des moyens de transport est certainement l'une

des causes principales de la stagnation de l'Algarve. Cette province est reliée au reste du pays par une seule ligne ferrée à voie simple qui joint Lisbonne à Faro, avec un embranchement vers Portimao à l'ouest et un autre vers l'embouchure du Guadiana à l'est. Dans tout le reste de la province, on ne trouve que quelques routes très médiocres, des chemins sans entretien, ou de simples pistes. Aussi les transports se font la plupart du temps à dos d'âne ou de mule, ou sur de lourdes charrettes à bœufs. La petite ville de Monchique, située dans la montagne du même nom, n'est séparée du chemin de fer que par une distance de 10 à 12 kilomètres en ligne droite. Cependant il n'existe aucune route digne de ce nom pour la relier à la station la plus prochaine. Pour gagner cette localité autrement qu'à pied, il faut se rendre par chemin de fer à Silves ou à Portimao et de là par voiture jusqu'à destination, ce qui représente un détour de près de 100 kilomètres. Ceci donne une idée assez précise de l'isolement dans lequel se trouvent la plupart des localités de la province. Du reste, les villes y sont rares ; le chef-lieu, Faro, n'a que 12.000 âmes, et c'est le centre le plus important de toute la province, qui reste une région essentiellement rurale.

En résumé, l'Algarve est un pays de petites gens, de modestes paysans livrés à eux-mêmes. Les riches y sont rares, mais la misère y est à peu près inconnue. Chacun vit le plus possible sur son fonds avec une grande simplicité, en fournissant un travail d'une activité moyenne, et en profitant aussi de la douceur du climat et de l'abondance des produits quasi spontanés du sol et des eaux, comme les fruits et les coquillages. Les moyens sont très limités, aussi ne fait-on presque rien en grand et avec perfection. L'association rendrait dans cette province les plus signalés services, si elle était organisée et conduite par des hommes d'initiative et de savoir. Elle pourrait développer chez les paysans : l'instruction technique par la ferme-école et par les champs de démonstration ; la production par la coopération en vue de l'irrigation, des achats et des ventes ; la sécurité et le crédit par les caisses mutuelles d'assurances et de prêts, etc. Voilà une belle tâche offerte au bon vouloir des

hommes instruits qui, en Algarve comme ailleurs, perdent actuellement leur temps dans les luttes stériles de la politique.

Les deux études qui suivent vont faire ressortir ces constatations par des exemples précis. La première décrit une famille de la région maritime, et la seconde un paysan propriétaire de la montagne.

II. — MARAICHER DE FARO.

La première famille est celle d'un maraîcher-journalier des environs de Faro[1], agréable petite ville bâtie à l'issue d'une vallée où se réunissent plusieurs rivières. Quand on sort de la ville, le terrain ne tarde pas à se vallonner en tous sens et à s'élever en pente douce vers les montagnes du nord. Les coteaux et les fonds sont couverts de champs de céréales, de vignobles ou de vergers; les sommets des collines lavés par les pluies, sont envahis par des buissons que les paysans brûlent de temps en temps pour prendre une récolte de seigle. Cette région produit une quantité considérable de fruits : oranges, amandes, figues, raisins, etc., ainsi que des caroubes, sorte de gousse à pulpe très sucrée dont on tirait autrefois de l'alcool, et qui sert aujourd'hui surtout à l'alimentation du bétail[2]; tout cela est exporté principalement par mer, en même temps que les conserves de poisson et le liège. Comme la demande va croissant, Faro tend à se développer, bien que sa situation maritime soit des plus médiocres. Le port, dépourvu de quais et de bassins, n'admet que des bateaux calant au plus 2 mètres; les autres doivent rester en pleine mer, et communiquer avec la ville par des allèges. Il faudrait d'ailleurs de grands travaux pour créer là un port de commerce, car la position est peu favorable.

1. Monographie faite avec le concours de M. l'ingénieur Mello de Mattos.

2. Le caroubier est un arbre à grande production, donnant souvent plus de 200 kilos de fruits par pied. Ce sont les exigences fiscales qui ont fait abandonner la distillation de la caroube. On aurait pu alors utiliser ce fruit sur place pour l'élevage du bétail, mais on préfère le vendre pour l'exportation en Angleterre au prix de 8 à 10 francs les 100 kilos.

Faro n'en est pas moins à la fois le chef-lieu et le marché principal de toute l'Algarve. Si les moyens de communication étaient meilleurs, l'affluence des produits et le trafic maritime prendraient certainement encore un développement sensible.

Le territoire environnant se partage entre la moyenne et la petite propriété, mais la première occupe une bien plus grande superficie que la seconde. Nous avons visité une *quinta* située à courte distance de la ville, et qui représente assez bien le type de ce qu'on appelle la grande propriété dans cette région. Sa valeur est estimée à environ un million de francs; le propriétaire qui, par exception, réside sur son domaine, en exploite une partie par des plantations d'arbres fruitiers, entre lesquels on cultive des céréales. Il se plaint des maladies variées qui atteignent les arbres. L'oranger est attaqué par la racine, dépérit et meurt; l'olive est percée par un ver, ce qui diminue sa valeur; la vigne a grandement souffert du phylloxera. Ces fléaux ont causé et causent encore des pertes sérieuses. Il ne semble pas du reste qu'on se préocccupe beaucoup de les combattre. Le reste de la propriété, situé en terrain plat, est loué par parcelles de quelques ares à des paysans du voisinage, qui cultivent la pomme de terre, les légumes et l'orge. On pourrait y faire aussi avec plein succès les plantes et fleurs d'ornement, médicinales ou pour la fabrication des parfums. De grands puits ont été creusés pour atteindre à 10 ou 12 mètres de profondeur une couche aquifère très abondante; chaque puits est muni d'une noria qui élève l'eau et la déverse dans un bassin, d'où elle s'écoule par des canaux en béton pour aller irriguer toutes les parties basses de la quinta. Cet arrosage est indispensable dans une contrée qui ne reçoit guère plus de 40 centimètres d'eau par an. On nous assure que cette propriété, surveillée par le maître, donne un excellent revenu, et que les paysans, de leur côté, tirent de cette terre arrosée au moins trois récoltes par an.

L'ouvrier que nous allons étudier, habite un peu plus loin dans un village appelé Conceiçao, bâti au pied même des collines qui entourent Faro, à 24 mètres d'altitude. On y compte 1.150 habitants, presque tous cultivateurs. Le sol argilo-calcaire est d'une

bonne fertilité, et les puits fournissent beaucoup d'eau. Une route relie le village au chef-lieu. Le chef de famille est âgé de 48 ans et sa femme de 45 ans. Ils ont trois enfants : Manoel, 23 ans, Gertrude, 21, Joao, 15. Le père de l'ouvrier, veuf et âgé de 69 ans, habite avec la famille.

Notre homme exerce la profession de jardinier-maraîcher; il cultive avec l'aide de sa femme et de son plus jeune fils un jardin de 16 1/2 ares, loué dans une *quinta* et irrigué avec de l'eau de puits, où il récolte des légumes portés au marché de la ville, ainsi que les fruits d'un verger qui lui appartient. En outre, il fait au dehors un certain nombre de journées comme ouvrier rural; son père, son fils aîné et sa fille travaillent également aux champs.

Cette famille possède : 1° la maison qu'elle habite; elle est bâtie partie en pierres maçonnées avec de l'argile, partie en bois; derrière se trouve une cour, avec une étable, un cellier, un four et un toit à porcs. L'habitation, divisée en trois chambres, est proprement blanchie à la chaux en dedans et en dehors; 2° un verger en terrain sec, c'est-à-dire privé de puits, d'une superficie de 2 hectares environ et planté d'arbres fruitiers : orangers, amandiers, caroubiers, oliviers, etc.; entre les arbres, on sème de l'orge et du blé. La valeur totale de la maison et du terrain est estimée à 350 milreis un peu plus de 1.900 fr.); le produit annuel moyen est de 22 milreis (120 fr. à peu près). Ajoutons que le code civil est appliqué en Algarve sans aucune réserve, ce qui entraînerait le partage en cas de décès du père. Les animaux entretenus sont : une vache en toute propriété valant 67.500 reis (370 fr.); une autre vache avec son veau, valant 72 milreis (un peu plus de 400 fr.); celle-ci est élevée de compte à demi avec un propriétaire voisin, qui a fourni l'animal moyennant partage des produits; deux porcelets élevés dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec partage du produit par moitié, estimés 9.600 reis (environ 52 fr.); une ânesse, 18 milreis (100 fr.); huit poules, 2.400 reis (13 fr. 30). Le matériel se limite à une charrue, avec quelques outils à main, le tout valant 4.800 reis (27 fr.). Le mobilier, très simple, comprend : 2 lits de fer, 2 grabats en planches,

1 buffet, une commode, 1 table, 6 chaises, 1 petit coffre, 1 machine à coudre à main, le tout pour une valeur de 40 milreis (220 fr., y compris un peu de linge et quelques ustensiles de cuisine. L'actif total s'élève à 2.850 francs à peu près. Essayons maintenant de déterminer les recettes annuelles.

Elles proviennent d'abord des produits vendus, savoir : amandes, 3.600 reis (20 fr.) ; millet, 2.800 reis (15 fr. 50) ; haricots, 1.400 reis (7 fr. 75) ; patates, 6 milreis (33 fr. 30) ; légumes, 6 milreis (33 fr. 30) ; volailles et œufs, 5.200 reis (28 fr. 60) ; produits des animaux, 18 milreis (100 fr.) ; au total : 238 francs à peu près. Il faut ajouter le salaire des journées faites au dehors : les hommes sont payés 280 reis (1 fr. 55), ce qui pour un ensemble de 600 journées environ représente un total de 930 francs ; la fille reçoit 120 reis (0 fr. 66), soit pour 250 à 260 journées à peu près 170 francs. Nous arrivons ainsi à un total général qui doit approcher de 1.350 francs, année normale.

L'évaluation des dépenses peut s'établir ainsi. Le loyer du jardin est de 10 milreis (55 fr. 50). Les dépenses d'entretien sont d'environ 200 francs. Les achats d'hiver nécessités par l'exploitation ne dépassent guère 50 francs. L'alimentation, fournie en partie par le jardin et le verger, est comme toujours très frugale : le pain bis, le poisson très abondant et bon marché, le millet, les légumes, en sont, avec un peu de vin, les éléments ordinaires ; ces gens ne mangent de la viande que très rarement ; les achats se limitent donc à l'épicerie, au poisson, au vin, et de temps en temps à un morceau de viande de porc ou de mouton, soit une dépense journalière d'environ 2 francs, ce qui représente pour l'année entière une somme de 730 à 750 francs. L'impôt direct prend 16 fr. 75, et il faut compter pour l'imprévu 50 francs en chiffre rond. Le total peut varier entre 1.125 et 1.200 francs, selon les circonstances. On voit que l'écart entre la dépense et la recette est faible et ne permet pas une épargne importante. Du reste, il n'y a pas encore longtemps que les enfants sont en âge de gagner une journée d'ouvrier. Les rentrées étaient donc sensiblement moins fortes il y a quelques années, et la famille a passé alors plus d'un moment difficile.

Le mode d'existence de ces petits paysans est assurément fort étroit, mais leur naturel ouvert et gai, le peu de complication de leurs besoins, la douceur du climat, leur permettent de supporter facilement leur pauvreté. La maison est tenue avec une grande propreté, mais les soins du corps sont très négligés. Pour ce qui concerne la santé, on se préoccupe peu des petites indispositions, et dans les cas plus graves, on fait appel, non pas au médecin, dont on se méfie et qui coûte trop cher, mais à un guérisseur empirique, généralement le barbier du village, qui traite ses clients par la saignée et par l'emploi des simples. La famille lui paie un abonnement en nature, fixé à 20 litres de millet par an. On rencontre aussi quelques spécialistes du sortilège et de la divination. Parmi cette catégorie d'ouvriers, on est friand de distractions : chaque dimanche, on se rend l'après-dînée au cabaret, les jeunes gens pour danser, les autres pour jouer aux cartes ou au palet. D'ailleurs, on se borne généralement à boire quelques verres de vin; l'ivrognerie et le désordre sont rares.

Cette famille, comme ses voisines, ne peut guère compter que sur elle-même, car les appuis extérieurs font défaut d'une façon à peu près complète. Les gens aisés sont très clairsemés, et la paroisse n'a point d'institutions charitables : l'hôpital le plus proche est à Faro, et on n'y va qu'à la dernière extrémité. On se donne un coup de main à l'occasion entre voisins, notamment pour l'égrenage du millet, mais chacun est trop besogneux pour pouvoir s'occuper beaucoup des autres. Il faut donc s'arranger pour se tirer d'affaire de son mieux avec les petits moyens dont on dispose.

L'instruction est très faible dans ce petit groupe. L'aîné des fils sait un peu lire et écrire : le plus jeune apprend actuellement, mais sans beaucoup de succès ; tous les autres sont illettrés. La paroisse est pourvue d'une école mixte tenue par une institutrice ; les enfants devraient la fréquenter de six à douze ans, mais elle est très insuffisante. Au point de vue religieux, ces gens se bornent à assister à la messe du dimanche et à observer la communion pascale.

D'ailleurs, l'esprit religieux est faible dans toute l'Algarve.

Les charges publiques supportées par le ménage sont : l'impôt foncier, montant à 2.820 reis (15 fr. 60) partagés entre la commune et l'État; la taxe paroissiale, 200 reis (1 fr. 10). Les taxes indirectes doivent s'élever à une quarantaine de francs. Le père a fait trois ans de service militaire; le fils aîné, ayant tiré au sort un numéro élevé, a été versé directement dans la réserve. Le chef de famille est électeur municipal et politique à titre de contribuable.

L'Algarve ne reçoit presque aucune immigration, la main-d'œuvre étant suffisante pour les besoins. En revanche, elle envoie au dehors, surtout au Brésil et en Argentine, un bon nombre d'émigrants. Quelques-uns reviennent, mais contrairement à l'usage répandu dans les autres provinces, beaucoup se fixent dans leur nouvelle patrie. Cela vient probablement de ce fait que beaucoup de gens au Nord partent après le mariage, en laissant une famille au pays. En Algarve, ce cas est plus rare; les émigrants s'en vont libres, ce qui leur permet de se marier au dehors et d'y rester.

Cette catégorie d'ouvriers ne manque ni d'intelligence, ni d'ardeur au travail, ni même souvent d'esprit d'économie. Mais elle est maintenue dans sa position médiocre par le taux très minime des salaires, qui résulte lui-même de la faible activité du commerce des denrées agricoles. Faute de débouchés suffisants, les prix restent bas, les bénéfices sont restreints, la culture demeure routinière, peu variée, relativement peu productive. Elle ne peut employer qu'une main-d'œuvre très bon marché. Celle-ci supporte donc en dernière analyse le poids d'une situation qu'elle ne peut modifier par son seul effort. La classe des petits propriétaires et des fermiers n'est d'ailleurs pas plus favorisée, car pour les mêmes raisons, elle ne tire de son travail qu'un maigre revenu, alors qu'avec une meilleure organisation de la culture et du commerce, une véritable aisance pourrait transformer la situation économique de cette contrée.

La famille que nous venons de décrire représente un type

très fréquent dans toute la province, mais surtout dans la zone maritime.

II. — PAYSAN DE MONCHIQUE.

La seconde observation porte sur un paysan-propriétaire des environs de Monchique[1]. La Serra de Monchique forme dans l'angle sud-ouest du Portugal un massif très pittoresque. Ses contreforts s'étendent à une assez grande distance, tombant d'un côté en pente assez douce jusque dans l'océan et formant de l'autre une presqu'île allongée que terminent deux promontoires célèbres : le cap St-Vincent et la pointe de Sagres. C'est sur cette dernière que la tradition place l'observatoire de Henri le Navigateur, ce prince qui fut, dit-on, le grand promoteur des entreprises maritimes des Portugais. Nous savons qu'en réalité, ce mouvement fut déterminé par des causes complexes, et non par l'initiative d'un seul homme.

Ces montagnes, dont le principal sommet atteint 905 mètres, sont assez élevées pour arrêter et condenser les vapeurs venues de la mer ; mais elles n'ont pas cependant une altitude suffisante pour constituer une zone froide. Aussi, grâce à leur sol fertile et aux pluies relativement abondantes qu'elles reçoivent, elles restent couvertes toute l'année, de la base au sommet, d'une magnifique végétation. Les pentes sont plantées de châtaigniers et de chênes-lièges, sapins, etc., et les vallons sont tapissés de jardins, de vergers, de champs de maïs ou de céréales ; le chêne-liège occupe les parties les plus sèches. La culture est conduite par des moyens très primitifs. L'irrigation est relativement perfectionnée ; les eaux sont dirigées et distribuées au moyen de canaux souterrains. Comme le paysan se montre laborieux, le résultat est assez satisfaisant. Le climat est tempéré, un peu humide en hiver, surtout dans les parties les plus élevées, mais cependant très sain : on envoie dans la montagne

1. Précis fait avec le concours de M. le Dr Bentes Castel Branco.

de nombreux malades des régions voisines, soit pour y respirer un air plus tonique et plus frais, soit pour prendre les eaux thermales qui en sortent. Le centre principal de la région est la petite ville de Monchique qui, malgré ses 5.000 habitants et son éclairage à l'acétylène, a toutes les allures d'un gros bourg, avec ses rues tortueuses et accidentées et ses petites maisons basses. Ce n'est d'ailleurs en effet qu'un marché rural sans industrie, très isolé; nous avons déjà dit que cette ville n'est pas reliée au chemin de fer, qui traverse la serra à quelques kilomètres à l'est. La seule bonne route est celle qui descend d'un côté vers Portimão, situé à 24 kilomètres, et de l'autre vers Sahaia à 27 kilomètres. Les autres chemins sont presque tous sans entretien et à peu près impraticables en hiver. Dans ces conditions, le transport des denrées devient très onéreux, ce qui paralyse leur exportation. Avec de bons moyens de communication, cette contrée pourrait fournir au commerce peut-être dix fois plus de produits qu'elle ne lui en donne actuellement.

La grande propriété est très rare dans la montagne. On y trouve quelques domaines dont la valeur peut atteindre de 200 à 400 contos de reis (1 à 2 millions de francs). Mais ce sont la moyenne et la petite propriété qui occupent la plus grande superficie. La très petite propriété est fréquente. D'ailleurs, la petite exploitation est la règle, et elle se fait soit par le propriétaire, soit par des fermiers qui, le plus souvent, acquittent leur redevance en nature. Bien des propriétaires de la serra appliquent aussi ce système de métayage élémentaire que nous avons déjà signalé, par lequel l'ouvrier se charge de cultiver une parcelle moyennant l'abandon d'une partie de la récolte, qui varie du cinquième à la moitié. Les gens de cette région sont, en général, âpres au gain et très économes; leur ambition est d'acquérir un lopin de terre, ou de l'arrondir quand ils ont pu s'en rendre maîtres. Beaucoup de paysans, afin de compléter leurs ressources, se livrent à certaines fabrications domestiques; les uns font de la chaussure pour les fabricants des grandes villes, et notamment de Lisbonne; d'autres travaillent le sparte ou le liège; leurs salaires sont minimes : 240 reis (1 fr. 32) par

jour. Il existe aussi quelques petits centres où l'industrie des bouchons se maintient avec des ouvriers spécialistes, qui sont les plus démoralisés de toute la province[1].

En résumé, cette magnifique région pourrait devenir un centre très fructueux d'élevage, — actuellement la viande est très rare, à l'exception du porc et du mouton. La production des primeurs et des fruits serait aisée à développer, ayant ses débouchés dans les grandes villes du nord. Pour le moment, et probablement pour longtemps encore, c'est un pays de petites gens, vivant repliés sur eux-mêmes, dans une condition qui s'élève assez rarement au-dessus de la pauvreté, et dans beaucoup de cas confine à l'indigence.

La famille Palmeira habite un village de 150 habitants, appelé Caldas de Monchique et situé dans une étroite vallée, à l'altitude de 250 mètres, c'est-à-dire à près de 200 mètres au-dessous du chef-lieu. Des sources chaudes s'échappent ici de la montagne. Une station thermale, installée dans cet endroit, y attire chaque année un millier de baigneurs, venant presque tous de l'Algarve. La vallée est dominée par des pentes si abruptes, que la culture ne peut s'y installer; elles sont en partie couvertes de châtaigniers ou de pins; sur les sommets on ne trouve plus que des buissons de cistes épineux. Deux ruisseaux se réunissent à Caldas pour former une petite rivière; leurs rives étroites sont couvertes de cultures — millet, pommes de terre, légumes et vergers — qui s'élèvent jusqu'à une certaine hauteur au moyen de terrasses dont la construction exige beaucoup de temps et de travail. Les futaies de châtaigniers donnent du bois de charpente, des châtaignes et un peu d'herbe. Les malades qui fréquentent les thermes laissent dans le pays quelque argent, ce dont on se ressent dans tout le voisinage et aussi à Monchique.

Manuel da Palmeira est âgé de trente ans, et sa femme Julia da Gloria en a vingt-sept; ils ont une fillette de deux ans. Le mari est propriétaire-cultivateur; il se fait aider de temps en

1. L'industrie du liège traverse actuellement une crise pénible. V. sur ce point la monographie du bouchonnier de Barreiro, dans notre quatrième partie.

temps par des journaliers; mais le plus souvent il reçoit de ses voisins une aide qu'il leur rend à l'occasion. La femme tient son ménage, travaille un peu aux champs et fait des journées comme lavandière. En outre, Palmeira prépare des viandes fumées et du charbon de bois pour les vendre à Portimao et à Monchique. Le ménage possède par héritage : 1° une très petite et pauvre maison comprenant une cuisine, une chambre et un fournil; 2° un domaine d'une étendue de 30 hectares environ, dont la plus grande partie n'est pas cultivable à raison de la déclivité excessive. Le tout ensemble vaut à peu près 600 milreis (3.300 fr.). Ici, les successions sont régies exclusivement par le code civil; on nous dit à ce propos qu'il n'est pas habituel dans la contrée de prendre des dispositions testamentaires; aussi arrive-t-il assez fréquemment que des familles sont ruinées par les liquidations judiciaires, dont les frais sont excessifs.

La maison est garnie d'un mobilier rustique en bois de châtaignier. Le lit est un simple matelas posé sur les coffres où on serre la récolte de grains. Les meubles et les ustensiles se réduisent du reste au strict nécessaire. Le linge est fabriqué à la main avec le lin filé par la femme en hiver. Lorsque ces gens ont besoin de vêtements ou de souliers, ils font venir en journée le tailleur ou le cordonnier, ce qui permet de payer au moins partiellement en nature le salaire de l'ouvrier.

Le ménage vit principalement des produits du domaine et, en outre, il vend en petite quantité des haricots secs, des pommes de terre, des oranges, de l'huile, des œufs et quelques poules. Le total des ventes ne dépasse pas, année moyenne, 600 milreis (330 fr. [1]. En outre, ces paysans trouvent des ressources accessoires notables, d'abord dans leur petit commerce de viande fumée, et surtout dans l'affluence des baigneurs, qui, pendant l'été, consomment des denrées locales, et emploient les villageois, ainsi que leurs ânes, comme guides ou comme montures pour des courses dans la montagne. Il va sans dire que ce travail est rémunéré dans des conditions très variables, selon la

1. Nos calculs sont approximatifs, car ces gens n'écrivent rien.

générosité des clients. Le salaire habituel des journaliers ne dépasse pas 240 reis (1 fr. 32) pour les hommes, et la moitié de cette somme pour les femmes.

Les dépenses principales du ménage ont pour but la nourriture et l'entretien. L'alimentation est frugale ; elle se compose principalement de pain, de légumes, de millet, de châtaignes, de fruits, de poisson salé et d'un peu de viande de porc. On boit du vin, et aussi une quantité plus ou moins forte d'eau-de-vie fabriquée avec le fruit de l'arbousier. L'entretien est peu coûteux, car les vêtements de travail sont sommaires, et ceux du dimanche durent des années. Grâce à cette série de circonstances favorables, les familles de ce type peuvent réaliser des économies qu'elles emploient, bien entendu, à agrandir leur domaine. Nous avons constaté déjà maintes fois l'amour des paysans portugais pour la terre. Ici, ils se disputent si âprement les meilleures parcelles, que leur prix a augmenté bien au delà des limites raisonnables, tandis que le revenu tombait à peu de chose.

Le mode d'existence des paysans de Caldas, de Monchique et des environs, présente certains traits plus accentués que ceux déjà observés. L'aisance relative des petits propriétaires, nombreux dans la contrée, a développé le crédit dans une certaine mesure ; ailleurs, on paie presque toujours comptant ; ici les commerçants attendent volontiers que leurs clients aient réalisé de l'argent ; du reste, les mauvais payeurs sont rares. Si la vie de ménage reste extrêmement simple, on dépense plus facilement au dehors, surtout au cabaret, où on passe une bonne partie du dimanche à jouer aux quilles ou aux cartes en buvant de l'eau-de-vie. L'ivrognerie est assez fréquente, et il semble qu'elle amène des cas de dégénérescence regrettables. En dehors de l'aide mutuelle que se prêtent à l'occasion les paysans, ils ne trouvent aucun appui extérieur. Du reste, les miséreux sont rares. Au besoin, on en soigne quelques-uns à l'établissement thermal, et il existe à Monchique un hôpital : la charité privée fait le reste.

Les époux Palmeira ne savent ni lire ni écrire, comme la plu-

part de leurs voisins, parmi lesquels on compte 80 % d'illettrés. Il existe à Monchique des écoles gratuites, mais elles sont insuffisantes et peu fréquentées. L'esprit religieux est généralement faible parmi cette population.

Les impôts directs payés par la famille sont : l'impôt foncier versé à l'État et montant à la somme de 10 milreis (55 fr. 50); la taxe communale, qui atteint ici le maximum légal, monte pour notre paysan à 6 milreis (33 fr. 30); enfin 500 reis (2 fr. 75) pour le service du district ou département. Quant à l'impôt indirect, il doit être calculé à raison de 6 à 7 p. 100 des dépenses d'entretien et de nourriture.

Cette courte notice, qui nous montre un type répandu dans les montagnes de Monchique, révèle une situation assez sensiblement différente de ce que nous avons observé précédemment[1]. Les petits propriétaires de cette contrée, avantagés par l'abondance de la production fruitière, spécialement de la châtaigne, ont une existence plus assurée, plus facile, que celle des gens de la même catégorie dans les autres parties du pays. Aussi cette région est une de celles qui fournissent la moindre émigration. Mais l'étroitesse du milieu où les hauteurs abruptes repoussent souvent toute autre culture que celle du châtaignier, rend extrêmement difficile l'élévation du type, qui reste confiné dans une paisible médiocrité. Pour amener dans la serra une aisance plus large et des moyens de succès plus efficaces, il faudrait ouvrir des voies de communication faciles, et créer des industries locales utilisant la force hydraulique et les matières premières dont le pays est bien pourvu. On en tirerait des avantages plus étendus que ceux dont Caldas est redevable aux baigneurs qui fréquentent ses thermes, car l'influence de cette foule oisive est plutôt nuisible au point de vue moral. Cela ne veut pas dire, du reste, que l'industrie des étrangers est ici négligeable. Cette région si pittoresque et si salubre serait très propice à l'établissement de sanatoria destinés aux malades atteints d'affections chroniques, et aussi de stations de villégiature.

1. V. cependant plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Louza.

Tout cela fournirait aux denrées de la région un débouché local appréciable.

La vie publique n'offre ici qu'un très médiocre intérêt. Les affaires communales sont conduites par des hommes peu instruits qui sont menés dictatorialement par l'administrateur du *concelho*, délégué du gouvernement. Quant aux choses de l'État, elles demeurent incomprises, et les élections sont faites sous la direction des chefs de parti, qui se disputent l'influence par des promesses et des faveurs. Ce n'est là qu'une agitation superficielle, qui a pourtant l'inconvénient de diviser la population en clans rivaux, entre lesquels les compétitions et les intrigues font souvent naître des inimitiés et des rancunes regrettables.

Ces rapides observations suffisent pour montrer que la condition actuelle de la petite culture est sensiblement la même dans l'Algarve et dans les provinces du nord. Partout elle manque de direction, de connaissances techniques, d'outillages et de capitaux. Elle emploie traditionnellement des méthodes de culture qui n'ont guère varié depuis de longs siècles. L'irrigation, élément si nécessaire de l'exploitation agricole dans un tel pays, est pratiquée par des moyens si élémentaires, qu'elle utilise presque exclusivement les eaux qui se présentent d'elles-mêmes à sa portée. Les travaux d'art indispensables pour employer toutes les ressources en eau disponibles dans le pays manquent à peu près totalement. Le bétail est réduit au minimum, faute de moyens d'alimentation. La pénurie du cheptel amène celle des fumures et celle-ci fait la pauvreté des rendements. Aussi, d'une manière générale, la petite culture ne réussit qu'à nourrir médiocrement le cultivateur; celui-ci ne dispose pour le commerce que d'une faible quantité de produits, le plus souvent d'espèce commune et de qualité très ordinaire, qu'il vend à bas prix dans son voisinage. Il est vrai que les fermages étant très souvent réglés en nature, une partie notable de la production est envoyée sur le marché par les propriétaires. Mais, d'une part, cela ne change rien à la nature et à la qualité des denrées, et, de l'autre, cela montre à quel point le paysan manque

d'argent. Ce dénuement en fait un bien mauvais client pour l'industrie, et nous aurons à relever plus tard les conséquences graves de cet état de choses.

Dans le centre du pays, la situation se présente sous un aspect différent, car la grande culture y joue un rôle capital. Cependant, les petites exploitations s'y rencontrent aussi, et donnent des résultats dont la comparaison ne sera pas inutile.

IV

LA GRANDE CULTURE DANS LE CENTRE

L'Estremadure et l'Alemtejo. — La grande propriété, le grand fermage et la grande culture. — Le blé et la viande. — Le régime de l'intervention législative et ses effets. — La spéculation en agriculture. — Les cultures arborescentes : le gland, le liège et l'olive. — Le défrichement. — La petite culture, ses caractères particuliers dans la région. — Conclusions.

Au cours des chapitres précédents, nous avons passé du nord au midi, en laissant de côté la région centrale où tout est différent du reste du pays, aussi bien dans la structure géographique et géologique du sol que dans l'organisation du travail agricole. Il en résulte naturellement des conséquences particulières aux deux provinces qui forment cette région. Il était donc nécessaire de les étudier à part, en commençant par l'Estremadure. Le régime de cette dernière présente un aspect intermédiaire entre la condition des contrées du nord ou du midi, et celle du pays d'outre-Tage. La petite exploitation n'y joue pas le rôle exclusif que nous avons constaté ailleurs, mais la grande ferme n'est pas non plus nettement prépondérante. Dans l'Alemtejo, au contraire, la situation est bien tranchée. Nous y allons trouver superposés tous les types de propriétés, depuis les latifundia immenses, jusqu'aux plus humbles domaines paysans, et aussi toutes les variétés d'exploitation : faire-valoir direct par le grand propriétaire, fermes colossales, humbles métairies. Mais ici, la très grande propriété et la très grande exploitation occupent la terre dans une mesure très étendue. C'est donc là un état de

choses diamétralement opposé à celui que nous connaissons déjà. Rien n'est plus intéressant que la comparaison entre deux situations si différentes, qui font naître des problèmes non moins divers.

I. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ESTREMADURE.

L'ancienne province d'Estremadure s'étend sur les deux rives du Tage, formant approximativement un vaste triangle, dont la pointe tournée vers le sud se trouve à l'embouchure du Sado, tandis que sa base est limitrophe de la Beïra au nord. C'est un plateau incliné de l'est à l'ouest, d'une élévation médiocre, dont la composition géologique est assez compliquée; il est formé surtout de sables miocènes reposant sur des roches anciennes. Comme les précipitations pluviales sont facilement absorbées par le sol sablonneux, les rivières sont rares et faibles, exception faite pour le grand fleuve qui porte à l'océan les eaux des hautes terres de l'intérieur.

Le climat de la région est plutôt doux ; le thermomètre s'abaisse rarement au-dessous de zéro. En revanche, il monte parfois en été jusqu'à 40°. La chaleur dessèche alors tout ce qui n'est pas suffisamment irrigué, et la province ressemblerait à un désert aride sans la verdure des vignes et des arbres fruitiers. La riante et verte vallée du Tage forme au milieu de ce paysage assez morne une longue oasis d'une admirable fertilité. En hiver, au contraire, les pluies font naître partout une végétation luxuriante et fraîche, qui donne à la contrée un aspect gracieux et agréable.

Dans ces vastes plaines, plus ou moins ondulées, déjà presque montagneuses dans la partie est, la culture n'a pas encore occupé tout le sol disponible. Des landes, des broussailles et des bois de pins couvrent les parties les plus élevées et les plus arides. Les vallées creusées par les rivières, au contraire, sont parfois marécageuses au point que l'on a créé des rizières, d'ailleurs fort mal aménagées, ce qui contribue encore à rendre

le cours des eaux plus incertain. Enfin, dans la vallée inférieure du Tage, on trouve de grands terrains incultes, couverts d'une herbe médiocre, bien que le sol soit formé d'une alluvion riche et profonde. C'est que, fréquemment, le fleuve gonflé par les pluies d'hiver et par la marée, qui remonte jusqu'à plus de 30 kilomètres en amont, s'étend sur ces prairies et les pénètre de sel. Au lieu de défendre ces bonnes terres contre l'eau salée pour en faire des champs fertiles ou de magnifiques herbages, les propriétaires les laissent à l'état de pâtures, où ils élèvent des taureaux sauvages destinés aux arènes[1]. Une société portugaise s'est constituée pour mettre en valeur ces espaces presque abandonnés : 60.000 hectares ont été acquis, et au moyen d'un puissant matériel, on défonce ces terres, on les draine, on laisse les pluies les dessaler, puis on y fait du maïs, des céréales et des prairies, ou bien on les revend avec profit. Cette initiative est d'autant plus intéressante qu'elle est extrêmement rare.

Jusqu'à une époque récente, la grande propriété noble, ecclésiastique ou communale a occupé en Estremadure une place à peu près exclusive. Elle était divisée presque toujours en très petites exploitations, louées tantôt en fermage temporaire, ordinairement payé en produits, et tantôt concédées à des colons sous la forme de *foros* ou amphytéoses perpétuelles. Nous savons déjà comment les majorats et le droit d'aînesse ont été supprimés au cours du dernier siècle pour faire place au partage égal, comment aussi les *foros* ont perdu de leur valeur, parce que l'État s'est emparé du droit de mutation après décès, ne laissant au propriétaire qu'une taxe de transfert en cas de cession de l'amphytéose, chose assez rare[2]. Il en est résulté déjà un mouvement considérable dans l'état de la propriété : bien que le code

1. Les courses de taureaux sont appréciées en Portugal, mais elles n'y prennent pas le caractère de boucheries sanglantes des courses espagnoles. C'est plutôt un exercice sportif quelque peu dangereux, legs de l'esprit militaire et aventureux d'autrefois.

2. Les communes propriétaires de landes consentent toujours à constituer des *foros*, pour en favoriser le défrichement. Le colon se bâtit alors une maison sur sa petite ferme et devient un bordier qui complète ses ressources au moyen des salaires gagnés sur les propriétés voisines.

civil eût prévu une période de transition, le partage égal fut appliqué immédiatement et presque sans exception; beaucoup de domaines ont été morcelés et vendus; quantité de *foros* ont été transformés par rachat en pleines propriétés; les biens religieux ont été dépecés et aliénés. Il résulte aujourd'hui de tout cela que, en Estremadure, on voit juxtaposés tous les types de domaines : grands[1], moyens, petits et minuscules. Le morcellement va grand train et menace de pulvériser la propriété, car elle ne se reconstitue que difficilement quand elle a passé dans la main du paysan.

Il est résulté de ces circonstances une évolution sociale d'un grand intérêt qui a été favorisée d'ailleurs par différentes causes secondaires. La terre étant mobilisée et divisée, il lui fallait des acquéreurs. Il en est venu du dehors qui ont acheté les plus gros lots; c'étaient des urbains enrichis par l'industrie, le commerce ou en l'émigration. On en a aussi trouvé sur place, voici comment. A un moment donné, on s'aperçut que la vigne réussissait assez bien dans les terrains sablonneux, et comme le vin était demandé, on planta beaucoup. Il fallut pour cela de la main-d'œuvre, les paysans reçurent de l'argent sous forme de salaires, réalisèrent de petites économies, et profitèrent des événements indiqués plus haut, pour acquérir des parcelles et devenir propriétaires. Cet exemple fut suivi par des petits commerçants et des artisans, si bien que, dans l'espace d'une cinquantaine d'années, un mouvement ascensionnel remarquable s'est produit parmi la population ouvrière de cette province. Il se continue actuellement, bien que les circonstances soient moins favorables à cause de la crise survenue dans le commerce des vins.

Parmi les grands propriétaires de la région, quelques-uns résident sur leurs terres ou à proximité, et s'en occupent avec activité et intelligence. Mais la plupart sont absentéistes et ignorants des choses de la terre. Cependant beaucoup d'entre eux, poussés par l'appât du gain, ont créé de grands vignobles, et les

1. Un propriétaire des environs de Santarem, après avoir vendu une partie de ses terres, a laissé encore un domaine de 4.000 hectares qui fut partagé entre ses quatre enfants.

ont replantés avec des ceps américains, après l'invasion du phylloxera. Les petites gens en ont profité, comme nous le disions tout à l'heure, plus encore peut-être que leurs patrons. En effet, ceux-ci, après avoir planté les sables qui donnent un vin alcoolique, mais en quantité modérée, ont étendu les vignobles jusque dans les alluvions, qui fournissent un produit abondant, mais faible. L'avilissement des prix, résultat de la surproduction, a fait échouer cette spéculation, amenant les propriétaires à revenir au petit fermage, les acculant parfois à la liquidation forcée. Le prix des terres, qui avait atteint dans certains cas jusqu'à 5.000 francs l'hectare [1], est en conséquence revenu à un taux beaucoup plus bas. Ces essais de grande culture ont cependant apporté dans le pays quelques lumières, et un certain progrès de l'outillage; mais tout cela était trop improvisé pour donner des résultats coordonnés et complets. Néanmoins, cet exemple partiel et imparfait suffit pour indiquer ce que pourrait être la province, si elle était menée par une élite suffisante de grands propriétaires exploitants, expérimentés et instruits. Mais ils ne sont que quelques-uns.

Si le vin est une des productions principales de l'Estremadure, il en est d'autres encore. L'olivier prospère dans presque toute la province, et constitue une ressource précieuse. Malheureusement, on retrouve ici les mêmes difficultés et les mêmes préjugés que dans le nord [2]. Aussi, la qualité moyenne de l'huile est-elle médiocre, faute de pouvoir travailler les fruits avec la promptitude et les précautions nécessaires. Un propriétaire d'Almeirim, M. le comte Sobral, a amélioré la production de presque tout son voisinage, en montant un *lagar* pressoir bien outillé. Le paysan qui apporte sa récolte pour la faire travailler, paie soit en argent, soit en huile; le tourteau est souvent partagé et sert à la nourriture du bétail.

Après la vigne et l'olivier viennent le maïs, les céréales : blé, orge et seigle, les pommes de terre, les légumes et les fruits. On sème le maïs dans les terres profondes et fraîches, le froment

1. Dans les terrains d'alluvion.
2. Voir plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Mirandella.

dans les sols moyens, le seigle dans les landes, que l'on défriche de temps en temps, après plusieurs années de repos. Bien que ces terrains sablonneux soient bien souvent médiocres, on pourrait certainement les améliorer au moyen d'amendements, d'engrais et d'irrigations. On trouverait l'eau nécessaire dans les montagnes qui bordent la région, où il serait aisé d'établir des réservoirs artificiels. On y a pensé, et déjà un canal d'environ 60 kilomètres de longueur a été creusé ; mais l'entreprise ayant été suspendue, le canal n'est pas alimenté et ne sert à rien. On pourrait aussi, probablement, utiliser les crues périodiques du Tage, qui s'élèvent à un niveau très élevé pour retenir une partie des eaux et les employer ensuite en aval. Mais pour faire tout cela, et aussi pour améliorer les vallées marécageuses, il faudrait que la province fût habitée par un bon nombre de grands propriétaires expérimentés, munis de capitaux et sachant s'associer au besoin pour entreprendre des œuvres d'utilité commune. Il serait nécessaire aussi que les agriculteurs fussent libres d'organiser et de conduire leurs cultures, sans se heurter à chaque instant à des obstacles administratifs fiscaux ou politiques[1].

On élève dans l'Estremadure une assez grande quantité d'animaux de ferme. Dans les prairies basses, sont nourris des chevaux destinés à la selle et au trait léger, des taureaux de course et des bœufs de labour ; ces animaux sont envoyés dans les pâturages dès que l'herbe commence à pousser, c'est-à-dire en novembre, et ils y restent jusqu'en juillet ; ils passent l'été sous des hangars où on les nourrit avec de la paille, de l'orge et du maïs. Le mouton occupe les landes et les friches. Beaucoup de porcelets sont expédiés en Alemtejo, où ils s'engraissent dans les forêts de chênes. Une culture plus rationnelle sur des terres améliorées, permettrait un élevage beaucoup plus étendu en vue de l'exportation de la viande et des produits du lait, soit vers Lisbonne, soit même vers l'étranger.

1. Voir plus haut, p. 79 et 146, l'exposé de la législation sur la culture de la vigne. Sur celle des céréales, et sur le commerce de la viande on trouvera des détails ci-après.

La population rurale de la province est assez clairsemée [1]; cependant, malgré le voisinage de la capitale, la main-d'œuvre ne fait pas défaut, parce que l'industrie n'est pas encore assez développée pour enlever les bras à la culture. Les paysans sont sobres, doux et suffisamment laborieux. Il ne leur manque guère que d'être bien encadrés et bien conduits pour produire beaucoup. Il faudrait aussi développer les voies de communication, car, bien que la province soit traversée par plusieurs voies ferrées, quelques bonnes routes et un beau fleuve, elle manque de chemins secondaires, surtout dans sa partie orientale.

II. — BORDIER D'ALMEIRIM.

Pour préciser les données qui précèdent, nous décrirons brièvement un paysan bordier des environs de Santarem [2], dont la physionomie est très caractéristique.

Almeirim est un gros bourg de 6.000 âmes, situé dans une vaste plaine, qui s'étend sur la rive gauche du Tage. Il est relié à Santarem, chef-lieu du district, par une jolie route plantée d'arbres, laquelle traverse le fleuve et sa vallée sur un pont de plus d'un kilomètre de longueur. Ce pont a été construit par une société, qui perçoit un droit de péage. La majeure partie de la population agricole de la contrée est groupée dans ce bourg aux rues irrégulières, mais propres, bordées de maisons basses, étroitement serrées les unes contre les autres et soigneusement blanchies à la chaux. Les terres environnantes sont légères et pauvres, sauf dans la vallée fluviale. Les pluies ne dépassent guère la hauteur totale de 60 centimètres, dont 6 ou 7

1. Le district de Lisbonne ne compte que 89 habitants par kilomètre carré pour 7.941 kilomètres carrés, et celui de Santarem 43 habitants par kilomètre carré pour 6.680 kilomètres carrés. Le district de Porto a 260 habitants par kilomètre carré; son étendue n'est, il est vrai que le tiers de celle du district de Lisbonne, mais la ville est aussi plus petite.

2. Observations recueillies avec le concours de M. le comte Sobral, propriétaire-agriculteur à Almeirim.

pour l'été tout entier, qui est par conséquent très aride.

Manuel Vinagre, âgé de 42 ans, est issu d'une famille paysanne de la localité; il a deux frères et trois sœurs qui vivent également de la terre. Sa femme, Maria Pistola, âgée de 40 ans, est aussi du pays; ses frères et sœurs, au nombre de quatre, sont cultivateurs dans le voisinage. Ils ont deux enfants : José, 7 ans, Élisa, 4. Cette famille possède sa maison, composée de quatre pièces avec les dépendances nécessaires : étable et cellier; d'un côté, le logis ouvre sur la rue, de l'autre sur un enclos, à la fois potager et verger. En outre, elle est propriétaire d'un petit bordage d'une étendue de 3 hectares environ, en partie planté en vigne, et pour le surplus emblavé en céréales, pommes de terre, etc. Ce modeste domaine ne suffirait pas pour faire vivre le ménage, aussi Vinagre est-il obligé de chercher du travail au dehors. Il est employé régulièrement chez un grand propriétaire à titre de *capataz*, c'est-à-dire chef d'équipe, ce qui lui vaut un salaire quotidien de 400 reis (2 fr. 20). La mère s'occupe de son ménage et aide à la culture du bordage, ainsi que d'une pièce de terre de 3 hectares à peu près, tenue en location. Ce champ est sablonneux, maigre et sec; il est planté en vigne, pommes de terre et seigle, mais le rendement en est fort médiocre, faute d'engrais suffisant. Cette petite exploitation fournit à la famille la majeure partie de sa subsistance, et en outre lui permet de vendre quelques minimes quantités de vin, de blé, de pommes de terre, etc. Pour cultiver leurs terres, les Vinagre ne disposent que d'un âne et de quelques outils élémentaires. Ils font la plus grande partie du travail à la main, et pour le surplus recourent à la complaisance du patron ou de quelque voisin mieux pourvu. Ils élèvent en outre un porc pour leur consommation, et quelques poules. L'ameublement de la maison est réduit à l'indispensable : des lits faits de quelques planches sur lesquelles on pose un matelas, des coffres à linge, des tables, des bancs et des chaises rustiques, quelques ustensiles. Animaux, mobilier, matériel ne valent pas plus de 100 milreis (555 fr.). Comme la maison et le bordage sont estimés ensemble 600 mil-

reis (un peu plus de 3.300 fr.), l'actif total de la famille peut être évalué à près de 4.000 francs.

En combinant ces divers éléments, nous voyons que, en outre des produits qu'il consomme, le ménage reçoit en argent : le salaire du mari, soit en moyenne pour 250 journées à 2 fr. 20 une somme de 550 francs ; le produit des ventes de denrées, en tout, bon an mal an, à peu près 100 francs. Le total serait donc compris entre 600 et 700 francs.

Examinons maintenant les dépenses. L'entretien du linge et des vêtements, qui sont d'une grande simplicité, exige à peu près 120 francs par an. L'alimentation, qui comprend trois repas, a pour base le pain de maïs et la pomme de terre ; on y ajoute des légumes, un peu de poisson salé sardines, morue, de temps en temps de la viande de porc, et du vin en petite quantité. Les frais nécessités par cet ordinaire ne dépassent pas 110 à 120 francs consacrés aux achats d'épicerie, de savon, de poisson salé, etc. En ajoutant à cela 30 francs pour les menues dépenses et imprévu, 28 fr. 80 payés pour la location des terres, et 33 francs d'impôt direct, nous arrivons au chiffre total de 340 francs environ, ce qui laisse une petite marge pour l'épargne. C'est ainsi que, grâce à son salaire de contremaître et à une stricte économie, Vinagre a pu constituer son petit bien, réserve qui garantirait au besoin sa famille de la noire misère.

On voit que le mode d'existence de ces paysans est réduit pour ainsi dire à la plus simple expression. Leur vie est extrêmement laborieuse ; ils ne connaissent presque aucune distraction, hormis quelques rares réunions de famille, la fête patronale du bourg et quelques causeries entre voisins, l'après-dînée du dimanche. Les deux époux sont complètement illettrés ; mais ils ont le désir de faire instruire leurs enfants, dont l'aîné va déjà à l'école gratuite. Celle-ci est, disons-le en passant, insuffisante pour recevoir tous les enfants en âge scolaire. Les époux Vinagre sont catholiques d'origine, mais n'observent aucune pratique religieuse.

Les charges publiques qui pèsent sur ce petit paysan s'élè-

vent à 6 milreis à peu près (33 fr. 30), tant pour la commune que pour l'État. Les taxes indirectes peuvent être évaluées à une dizaine de francs. Vinagre n'a pas fait de service militaire, ayant été libéré par le sort. Il est électeur à titre de censitaire.

La région reçoit une certaine immigration temporaire d'ouvriers ruraux, venant de la haute Beïra pour les grands travaux de saison. L'émigration est peu active, parce que la population, étant d'une densité restreinte, peut trouver emploi et gagner sa vie dans le pays, bien pauvrement, il est vrai.

En résumé, on trouve dans la province un bon nombre de bordiers et d'ouvriers ruraux qui se rapprochent de ce type, tout en restant plus ou moins au-dessous. Beaucoup de petits fermiers sont aussi dans une situation analogue, rarement supérieure. Quant au type que nous venons d'esquisser, il est fortement appuyé sur une grande exploitation qui lui fournit un salaire indispensable. Sans elle, sa situation serait beaucoup plus précaire, le travail étant plus irrégulier et moins bien payé.

En ce qui touche les grands propriétaires exploitants, nous avons dit un mot déjà de ceux qui, faisant valoir indirectement, se sont bornés à spéculer sur la vigne. Leur entreprise a médiocrement réussi, parce qu'en se portant aveuglément et tous à la fois vers une culture trop spécialisée, ils ont amené la surproduction, l'encombrement du marché et l'avilissement des prix. Ils se sont alors tournés vers le gouvernement, qui ne pouvait leur fournir que des appuis artificiels et arbitraires. C'est ainsi qu'il a essayé d'enrayer la surproduction en interdisant les nouvelles plantations. Cette mesure a pu gêner des propriétaires de terrains propres surtout à la culture de la vigne, et cela pour permettre de maintenir celle-ci sur des sols qui conviendraient beaucoup mieux pour d'autres cultures. Elle n'a pas suffi pour relever les cours, cela est établi par certains chiffres que nous avons donnés précédemment [1]. Quant aux propriétaires qui s'appliquent à exploiter leurs domaines d'une façon rationnelle et complète,

1. V. plus haut la monographie du vigneron du Douro.

ils obtiennent d'assez bons résultats. Mais, tous ceux que nous avons rencontrés se plaignaient avec amertume de trois obstacles qui les gênent continuellement dans leurs opérations : la mobilité de la législation, qui fait et défait les systèmes économiques et les règlements administratifs; l'agitation politique, si contraire à la bonne marche des affaires; la fiscalité excessive qui pèse sur toutes les transactions. Malgré cela, de sérieux essais sont tentés pour perfectionner les méthodes et l'outillage, améliorer le bétail, augmenter les rendements, élever la qualité des denrées. Toutefois, les efforts sont encore trop dispersés, trop insuffisants, dans un pays où il reste tant à faire.

Dans l'Alemtejo, la grande culture est beaucoup plus développée. Voyons donc quelle est sa situation, et quels sont les résultats qu'elle obtient.

III. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ALEMTEJO.

Au point de vue social comme au point de vue agricole, l'Alemtejo est certainement l'une des contrées les plus curieuses et les moins bien connues de l'Europe[1]. Au sud du fossé profond creusé par le Tage s'étend un vaste plateau, continuation de celui de l'Estremadure; il s'abaisse par étages de l'est à l'ouest, formant d'immenses plaines ondulées. Leur horizon est borné vers l'orient par des chaînes de montagnes de hauteur médiocre, dont les sommets dénudés se découpent sur le ciel en arêtes vives. Au midi, des collines élevées ferment l'horizon, et séparent la province de celle de l'Algarve, si profondément différente. Des cours d'eau nombreux sillonnent la région, mais si leurs eaux sont assez abondantes en hiver, l'été ne leur laisse parfois plus une seule goutte de liquide, sauf en cas de violent orage. Les vallées n'ont souvent, dans leur partie inférieure, qu'une pente médiocre, si bien que le moindre obs-

1. Cette étude nous a été grandement facilitée par le concours très empressé de MM. F.., propriétaire-agriculteur à Evora, et J. de Mattos Braamcamp, ingénieur.

tacle retient des eaux stagnantes et malsaines, formant des marécages temporaires, où l'on a établi quelques rizières.

Le sol de cette région est constitué principalement par des sables étalés en couches épaisses, qui font place dans la partie montagneuse aux schistes et au porphyre. Même parmi ces derniers, on voit reparaître le sable, notamment dans les hautes vallées du Sado et du Guadiana. La valeur de ces terrains est très inégale. Généralement perméables et maigres, lorsque le sable prédomine, ils sont assez bons, et parfois même excellents, lorsque la couche arable est mélangée d'éléments argileux ou formée d'alluvions. Mais les bons terrains sont plutôt l'exception, tandis que l'on voit des contrées entières presque dépourvues de végétation, tant le sol est pauvre en éléments nutritifs, et aussi en humidité. C'est qu'en effet le climat de cette province est d'une sécheresse excessive. En hiver, les pluies sont suffisantes pour faire naître une belle verdure partout où le sol le permet[1]. Mais pendant la saison d'été, les précipitations deviennent très rares, la température est souvent torride, le thermomètre montant parfois jusqu'à 50 degrés. Aussi, toute végétation disparaît, sauf celle des arbres. Le pays prend bientôt un aspect désolé, et on est obligé de nourrir les animaux avec des substances sèches : paille et grains.

On conçoit que, dans un milieu aussi spécial, la propriété et la culture ne pouvaient manquer de prendre une physionomie très particulière. La faible fertilité du sol et l'aridité du climat rendaient à peu près impossible la colonisation spontanée du pays ; aussi est-il resté longtemps presque désert. Aujourd'hui encore, en dépit de circonstances favorables, la population de l'Alemtejo ne dépasse pas 16 à 17 habitants par kilomètre carré, alors que dans le nord elle atteint ou dépasse 100 habitants, et 43 à 51 dans les provinces voisines d'Estremadure et d'Algarve. Dès lors, la très grande propriété devait rester maîtresse de cette région peu hospitalière, et on y trouve en effet bien des domaines qui comptent des milliers d'hectares. Autrefois, ces lati-

1. Souvent les pluies sont torrentielles au point de ruisseler à la surface en entraînant les parties les plus légères du sol et surtout l'humus.

fundia étaient maintenues par la transmission intégrale à titre de majorats. Depuis la promulgation du code civil et la suppression du droit d'aînesse, la situation tend à se modifier par le démembrement des grands domaines. Mais ce mouvement, si prononcé ailleurs, est contrarié et ralenti ici par la nature du lieu. Pour que la petite et même la moyenne propriété puissent se former, il faut que leur exploitation permette à une famille de vivre, ou bien que celle-ci trouve des ressources dans le voisinage par le travail salarié. Or, en Alemtejo, les terrains susceptibles de constituer sans préparation préalable la petite propriété normale sont assez rares; dans la plupart des cas, il faudrait d'abord procéder à de grands travaux d'amendement, d'irrigation et de voirie, avant d'offrir au petit paysan le lopin de terre qu'il puisse cultiver à lui seul. En général, à défaut de cette préparation coûteuse, on ne peut tirer parti du pays que par une culture extensive, à petits rendements, mais à grande surface. Aussi arrive-t-il que la grande propriété elle-même — et encore moins la moyenne — ne suffit pas pour constituer une exploitation avantageuse : on voit dans cette province des fermiers qui groupent et font valoir à la fois plusieurs domaines comptant chacun des centaines et même des milliers d'hectares, exactement comme d'autres prennent ailleurs en location des champs appartenant à divers propriétaires et mesurant quelques ares.

Depuis une vingtaine d'années, on voit pourtant la petite propriété naître et progresser dans quelques parties de l'Alemtejo. Cela tient à ce que le régime de la culture a subi depuis un demi-siècle environ de profondes modifications. Cette évolution est intéressante à étudier.

Primitivement, toute la région était très vraisemblablement revêtue d'une forêt presque continue composée surtout de deux essences qui croissent admirablement dans ces terrains légers et secs : le chêne-vert ou yeuse (*quercus ilex*) et le chêne-liège *quercus suber*) [1]. Après la reconquête, pour faire place aux mou-

1. Le pin a été introduit aussi dans la province et s'est répandu principalement sur le littoral; l'eucalyptus croît également très bien presque partout. Notons encore

tons, on pratiqua par le feu de larges trouées dans ces forêts. Mais la demande du liège et l'élévage du porc ont fait replanter. Ces deux variétés de chênes couvrent actuellement en Alemtejo plus de 450.000 hectares, formant un immense massif forestier, qui occupe la moitié orientale de la province et tend à s'élargir d'année en année. Ces forêts fournissent une quantité considérable de glands, estimée à 150 ou 160 millions de kilos par an.

Nous avons déjà dit que les terres découvertes se gazonnent en hiver sous l'action des pluies. Des ressources spontanées s'offraient donc aux propriétaires : l'herbe pour l'élevage du mouton, le gland pour celui du porc. C'est ainsi que l'Alemtejo resta pendant des siècles le royaume des bergers et des porchers, qui vivaient dans les landes et les bois, avec quelques charbonniers, dans un état de véritable barbarie. Quand arrivaient les ardeurs de l'été, les moutons s'en allaient par troupeaux immenses chercher des pâturages jusque sur les hauts plateaux des serras de la Beïra Alta, d'où ils redescendaient en automne. Quant aux porcs, on les conduisait dans les bois dès la première chute des glands, qui se produit au début de l'automne et se renouvelle plusieurs fois jusqu'en janvier. Ces animaux s'engraissaient rapidement et on les envoyait sur les marchés avant le printemps. Ainsi, l'Alemtejo était une région presque exclusivement pastorale et déserte, hormis dans le voisinage de ses rares et antiques cités : Evora, Beja, et de quelques villages très dispersés.

C'est encore ainsi que l'on représente les choses dans les recueils de géographie, et cependant elles ont bien changé. Le nombre des moutons a augmenté de beaucoup, quoique la transhumance ne soit plus qu'un souvenir. De l'ancien code établi par les propriétaires pour faciliter le passage et la nourriture de leurs troupeaux sur des dizaines de lieues de territoire, il ne subsiste qu'un petit nombre de règles applicables quand les animaux passent d'un domaine à un autre, ou sont dirigés vers les foires, en traversant les propriétés d'autrui. On ne permet plus aux bergers de mettre le feu aux landes, en été, pour les rajeunir

que le poirier sauvage croît naturellement en abondance, ce qui semble indiquer que la région est favorable aux arbres fruitiers.

et faciliter la croissance de l'herbe à l'automne, au risque d'incendier les bois. Maintenant les troupeaux sont retenus sur les terres cultivées pour les engraisser de leur fumier. Le nombre des bêtes à cornes a au contraire diminué, parce que toutes les bonnes terres étant consacrées à la culture des céréales, on manque de fourrage.

Mais ce qui a surtout progressé, ce sont les emblavures. Plusieurs causes ont agi pour amener ce résultat. D'abord, bien que le Portugal ne se soit pas développé autant qu'il aurait pu le faire, il a pourtant réalisé une avance indéniable qui a grossi les villes, augmenté la consommation, accru les capitaux, activé le travail. L'Alemtejo a profité de ce mouvement certainement plus que les autres provinces, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il était plus neuf, moins divisé, moins exploité, et offrait davantage à entreprendre. Mais surtout, il a bénéficié de mesures artificielles qu'il est nécessaire d'analyser ici.

A une certaine époque, le Portugal a été exportateur de blé. Mais ce fait tenait à des circonstances très spéciales qui ont disparu. Actuellement, on peut dire que la culture du blé sur une grande échelle est une de celles qui répondent le moins à la situation du pays. En effet, pour que la production du froment soit avantageuse, il faut réunir trois conditions nécessaires : 1° le sol et le climat doivent être propices ; en Portugal, les terrains et les climats favorables au blé sont rares : les rendements restent faibles, d'autant plus que les engrais manquent, et, en outre, la plante ne tarde pas à dégénérer, ce qui exige une sélection attentive des semences ; 2° les exploitations ont besoin d'être assez étendues, sinon, comme le blé est une denrée de valeur relativement faible et de consommation courante, le cultivateur en garde la plus grande partie et ne met sur le marché que des quantités insignifiantes. Tel est le cas précisément pour les provinces du nord et du midi, où la terre est pulvérisée en exploitations infimes ; dans l'Alemtejo, au contraire, on dispose de grandes surfaces, mais elles sont ingrates pour le blé, faute de chaux et d'humus ; 3° la culture du froment, si elle devient un peu intensive, exige beaucoup de travail et d'engrais.

ainsi que des attelages vigoureux et un bon matériel, c'est-à-dire des capitaux importants; or, tout cela manquait à la fois, si bien que l'on s'en tenait pour les emblavures à une culture extensive donnant de faibles rendements. On s'explique donc pourquoi le Portugal est devenu depuis longtemps importateur de blé, surtout en vue de l'alimentation des villes, car les campagnes se nourrissent de pain de maïs et de seigle, céréales qui conviennent mieux au pays, ainsi qu'aux ressources et aux moyens du cultivateur. En 1888, un avocat de Lisbonne s'avisa tout à coup que le Portugal devrait produire lui-même le blé qu'il consomme. Il déclara qu'il fallait éveiller « le lion des campagnes » et le faire rugir, afin d'obliger les pouvoirs publics à protéger ses intérêts. Ces phrases sonores obtinrent un grand succès, et une vive campagne engagée dans ce sens fut soutenue par les propriétaires fonciers, qui voyaient là une bonne occasion d'augmenter le revenu de leurs domaines. De leur côté, les politiciens s'empressèrent, comme toujours, d'exploiter ce mouvement, et c'est ainsi que le gouvernement fut entraîné dans une aventure dont les circonstances et les effets se résument de la manière suivante.

Il s'agissait en premier lieu d'arrêter l'importation du froment; en second lieu de prévenir la cherté excessive du pain; en troisième lieu de pousser l'agriculture à produire du froment en lui assurant des prix rémunérateurs. Après quelques tâtonnements, on réussit en 1889 à édifier tout un système que certaines personnes, en Portugal, considèrent tout simplement comme un chef-d'œuvre législatif. Nous verrons tout à l'heure si cette admiration est justifiée. Étudions d'abord les bases et les principaux détails de la combinaison.

Un « marché central des produits agricoles » a été créé à Lisbonne pour la régularisation du commerce des céréales. Ce marché n'est pas autre chose, en réalité, qu'une administration interposée entre le producteur, qui doit vendre à prix fixe, et le consommateur, qui n'est pas libre d'acheter où il lui plaît, car l'importation des blés est interdite en principe. De juillet à octobre, les agriculteurs nationaux sont invités à déclarer leurs

disponibilités, et la minoterie est tenue de s'approvisionner exclusivement chez eux en payant les céréales d'après un tarif double qui applique au blé dur d'une part, au blé tendre de l'autre, une échelle de prix graduée d'après le poids par hectolitre. En novembre, le commerce est admis à son tour à déclarer ses stocks : l'administration vérifie les déclarations par la visite des magasins, et établit la statistique du stock général en blé du pays. Le chiffre trouvé est divisé en huit parties égales, que la minoterie doit absorber mois par mois jusqu'en juillet de l'année suivante. Si la récolte n'est pas suffisante pour couvrir les besoins, — ce qui est toujours le cas, — on autorise l'importation des blés étrangers jusqu'à due concurrence, moyennant un droit de douane proportionnel.

Pour éviter autant que possible les fraudes et les inégalités, les minoteries sont soumises à un contrôle rigoureux. Chaque année elles sont recensées, on calcule leur capacité de fabrication, et on détermine la quantité de blé indigène que chacune doit acheter. Avant de pouvoir se procurer du blé d'importation, le minotier est tenu d'établir qu'il a reçu et transformé la part qui lui était attribuée dans le stock national. En outre, la fabrication des farines est réglementée. Des types ont été établis administrativement et le minotier doit tirer du blé qu'il travaille une quantité déterminée de chaque type. Cette industrie est donc exposée à de continuelles tracasseries.

Ce n'est pas tout. Afin de faciliter le contrôle administratif, et de restreindre les chances de fraude, on a limité le nombre des boulangeries dans les deux grandes villes du royaume, Lisbonne et Porto. Du reste, toute commune qui le demande peut obtenir l'application de cette mesure, avec la taxe officielle du pain.

Tel est l'ensemble de mesures artificielles et arbitraires auxquelles on a dû successivement recourir dans le but de réaliser une tarification uniforme des céréales, et d'exclure la concurrence étrangère. La question est maintenant de savoir à quel résultat on est parvenu par l'application de ce système compliqué, si éloigné de la nature des choses et du jeu spontané des forces sociales et économiques.

Il est hors de doute que la hausse artificielle du prix du blé en a développé la culture dans une notable mesure, et ce sont principalement les provinces du centre, avec leurs grandes exploitations, qui ont bénéficié de l'augmentation. Des terres incultes ont été défrichées et chargées d'engrais chimiques par des fermiers très entreprenants, qui de plus ont importé un matériel de culture considérable. Des efforts remarquables et des capitaux importants ont été dépensés. Des ouvriers ruraux, recrutés dans le nord, sont accourus à l'appel des exploitants. Malgré cette curieuse fièvre d'entreprise, soutenue par une protection rigoureuse, on n'a cependant pas réussi à étendre les emblavures au point de fournir à la consommation tout ce dont elle avait besoin. En réalité, l'importation s'est maintenue aux environs de 10 millions de quintaux et cela pour deux raisons. D'abord, l'inaptitude de la région, jointe aux conditions générales de l'agriculture portugaise, ne permet pas d'élever les rendements de façon à produire assez de blé pour suffire aux besoins d'une population bien plus nombreuse qu'autrefois. Ensuite, le développement des villes a fait croître la consommation plus vite que la production. Le Portugal continue donc à importer de fortes quantités de grains, seulement, il le paie très cher. On estime en effet à 80 % en moyenne la hausse artificielle du prix du pain sur le marché lusitanien, ce qui représente une belle somme, puisque l'augmentation porte sur tout le blé récolté ou introduit dans le pays. Qui donc paie cette énorme prime? Tous ceux qui doivent acheter leur pain, et spécialement les ouvriers de l'industrie. Et qui en profite? C'est ce que nous devons examiner avec soin.

Lorsque fut établi le système que nous venons de résumer, il excita chez les agriculteurs du centre une assez vive émulation. Ils s'empressèrent de louer des terres pour les ensemencer en blé, et les propriétaires en profitèrent naturellement pour hausser leurs prix. On nous a assuré que les fermages montèrent en peu d'années de 200 à 300 p. 100. C'est dire que les propriétaires fonciers ont largement profité du régime de 1889. Aussi le trouvent-ils excellent, et cela ne saurait surprendre

personne. Les fermiers ont moins à s'en louer. Les terres étant peu riches en chaux et en azote, il faudrait les fumer abondamment, mais comme le fumier manque, on y supplée par des engrais chimiques, principalement des superphosphates. Ce procédé présente de graves inconvénients. Il épuise vite un sol peu fertile ; il coûte assez cher ; il ne donne que des rendements faibles. En conséquence, le résultat n'est pas tel qu'on l'avait escompté, et le plus clair du prix de faveur dû à la protection se partage entre : le propriétaire, généralement absentéiste, qui garde la part du lion ; le marchand d'engrais ou de matériel, qui est étranger ; l'ouvrier rural, nécessaire pour préparer le sol et pour récolter [1]. Le fermier, principal moteur de l'entreprise, est celui qui gagne le moins. Chose plus grave encore, sa situation reste à la fois précaire et périlleuse. Elle est précaire, parce que la récolte est toujours menacée en un tel climat ; elle est périlleuse, parce que le sort du cultivateur est à la merci d'un revirement politique. La suppression du système serait la ruine brusque du fermier, qui laisserait au propriétaire une terre appauvrie et désormais sans preneur. Un système artificiel pousse naturellement et toujours à la spéculation. Celle-ci s'est produite en effet, et elle a causé une activité fiévreuse, exagérée, désordonnée. On a vu certains propriétaires, des fermiers, parfois de simples paysans, louer à tout prix des milliers d'hectares pour exploiter au plus vite la situation exceptionnelle créée par la loi. Un cultivateur de la région d'Evora a réuni ainsi dans sa main 32 domaines différents, mesurant ensemble des milliers d'hectares. Il est évidemment impossible de conduire d'une façon normale et régulière une telle exploitation : c'est un coup hardiment tenté pour tirer profit d'une chance passagère, rien de plus. Ainsi, il ne faut pas s'arrêter aux apparences. Elles cachent une situation mal équilibrée, assise sur un privilège instable, non pas sur le jeu naturel des forces productives et des besoins de la consommation. On peut dire que, dans ces conditions, le travail agricole est fondé, en Alemtejo, sur une

1. Sans parler du banquier qui ne fait des avances qu'à gros intérêt.

taxe injustifiée, abusive, et non pas sur une rémunération naturelle, volontaire. Que l'abus disparaisse, et, encore une fois, tout s'écroule.

Mais, dira-t-on, pourquoi renoncer au système, puisqu'il a réussi à développer la culture dans le centre? Il suffit de le maintenir pour conserver la position acquise et éviter le désastre. La solution du problème est donc simple. Non, elle n'est pas si simple que cela, voici pourquoi.

Nous venons de dire que toute la situation repose sur un privilège abusif. Jamais un privilège n'a pu durer indéfiniment. Tous ceux qui en souffrent s'appliquent naturellement à le miner peu à peu et à le détruire. Ici, le privilège est d'autant plus lourd, qu'il pèse sur la classe la moins aisée, dont le pain est un aliment principal. Aussi la taxation du blé est-elle un argument terrible pour les partis avancés, qui, non sans raison, reprochent à la classe des capitalistes fonciers de s'enrichir aux dépens du pauvre. Les propriétaires sont par là exposés à payer bien cher un jour leurs profits actuels. Ensuite, l'application du système donne lieu aux fraudes les plus criantes. Il est impossible en effet d'appliquer un régime aussi compliqué sans ouvrir la porte à mille abus. Ainsi, un homme habile et sans scrupules réussit presque toujours à tromper la surveillance des agents du fisc et à dépasser les limites qui lui sont indiquées par la loi. L'un déclare plus de blé qu'il n'en a, et profite de l'ignorance ou des besoins d'argent de ses voisins pour augmenter son stock. Un autre fabrique des farines au delà de la part qui lui est attribuée. Un troisième, averti par une indiscrétion des besoins reconnus par l'administration, s'empresse de faire des achats au dehors et s'arrange pour profiter largement des permissions d'importer. Des associations se constituent pour exploiter le monopole des boulangeries et réaliser de beaux bénéfices sur le pain, malgré la taxe. Dans tous les cas, la fraude retombe soit sur le fermier, qui vend mal en dépit du système, soit sur le consommateur, qui fait tous les frais de la spéculation. Et de jour en jour le mécontentement grandit, rendant la situation de plus en plus incertaine.

Ce serait d'ailleurs une erreur grave de croire que les propriétaires, qui paraissent aujourd'hui si favorisés, tireront de tout cela un grand profit définitif. Il y a tout lieu de croire que les fermiers, peu à peu découragés par le résultat de plus en plus maigre et aléatoire de leurs efforts, seront amenés à abandonner la partie; ils laisseront derrière eux des terres épuisées, difficiles à utiliser et surtout à louer. En outre, de terribles rancunes s'amassent, et trouveront l'occasion de se satisfaire. Dans tous les cas, le propriétaire absentéiste et sans prévoyance sera finalement la dupe de sa propre erreur, peut-être même la victime expiatoire des intrigues politiques et des haines populaires. Seuls, les fraudeurs assez habiles pour échapper à la surveillance fiscale se tireront de l'aventure avec profit. On conviendra que ce résultat n'est pas fait pour donner au système une consécration flatteuse. D'ailleurs en étudiant le fond des choses, son échec apparaît en pleine lumière. L'importation du blé persiste, ainsi que l'agio sur l'or; la culture des céréales reste imparfaite et onéreuse. Les consommateurs sont mis en coupe réglée sans utilité réelle pour le pays. Mieux vaudrait assurément revenir par degrés, prudemment, à une situation naturelle, normale, laissant au marché des céréales la liberté dont il a besoin pour fonctionner au profit commun du producteur et du consommateur. La combinaison du marché central est peut-être ingénieuse, mais elle est absolument opposée aux conditions du lieu, aux intérêts de la classe la plus pauvre, à l'organisation régulière du travail. Cette combinaison étrange est grosse d'un désastre qui atteindra le Portugal à la fois dans sa situation financière et dans son organisation politique. Cela nous paraît ressortir avec évidence des faits actuels.

L'abandon du système n'aurait-il pas pour effet de précipiter la crise? Voilà une question que tout homme d'État se posera avec angoisse avant de se décider à toucher à la loi céréale. Une brusque réaction ne manquerait pas en effet de déterminer un désastre. C'est pourquoi nous avons observé déjà qu'un régime transitoire s'impose. Ce régime amènerait tout d'abord une détente dans le taux des fermages, qui, revenant à un niveau rai-

sonnable, permettraient aux fermiers de se retourner. Les provinces du centre pourraient être cultivées autrement que par l'emblavure. Le blé qui pousse mal et dont le prix est d'ailleurs assez minime, devrait être remplacé avantageusement par des cultures à la fois mieux adaptées au climat, et plus profitables. La production des racines et des fourrages artificiels permettrait d'élever plus de bétail, de fabriquer du beurre et de la viande. L'élevage de la volaille, la production fruitière [1], celle des légumes secs, d'autres encore sans doute, permettraient de continuer l'œuvre de développement agricole du centre. Mais pour cela, il faudrait tracer des chemins, améliorer les terres, construire des bâtiments de ferme, amener et distribuer l'eau, peut-être en creusant des puits artésiens, en un mot coloniser les deux provinces. Est-ce là un rêve de théoricien? Nullement, puisque certains propriétaires ont réussi déjà à établir chez eux de grandes fermes en plein rapport et en outre des familles paysannes, avec l'aide desquels ils ont défriché des terrains incultes, constituant ainsi des groupes de petites exploitations. La combinaison de la grande et de la petite exploitation par l'initiative éclairée des propriétaires, voilà la formule de l'avenir, la vraie condition du progrès fondamental, définitif [2]. Les fermes géantes d'aujourd'hui ne sont que des accidents, fruit de circonstances transitoires ou artificielles. Elles ne répondent ni à l'étendue du pays, ni à sa population. Elles sont anormales ici autant qu'elles sont justifiées en Argentine ou dans le centre des États-Unis. Tant qu'elle subsistera, la situation actuelle demeurera fausse et dangereuse. Ainsi, ce sont les propriétaires

1. Le climat du centre serait très favorable à la préparation des fruits secs : abricots, pommes, raisins, qui sont d'une vente facile dans les pays du nord.

2. On a vu ce mouvement de transformation s'opérer d'une manière intéressante, notamment dans le nord de l'Alemtejo, où de grandes étendues de terrain étaient restées en friche. Ces terres formaient depuis des siècles des pâtures spontanées, sur des sables maigres. Défrichées et phosphatées, on en tira quelques récoltes de blé, puis on les remit en pâtures plantées d'oliviers, ou bien on y sema des chênes-lièges ou des chênes verts qui y croissent vigoureusement. Des vignobles ont aussi été créés, notamment celui de M. dos Santos, près de Vendas Novas, qui mesure plus de 10,000 hectares: pour le cultiver, le propriétaire a établi là environ mille familles, formant un remarquable groupe de colonisation. Cet exemple devrait être étudié en détail, afin de vulgariser les procédés employés et de préciser les résultats obtenus.

qui ont dans la main la clé de la situation, et rien n'est plus logique ni plus légitime. S'ils persistent à négliger leurs attributions et leurs devoirs de capitalistes fonciers, le sol leur échappera, cela est fatal. C'est à eux qu'il appartient de s'éclairer, de bien comprendre le sens réel des choses, de pourvoir à l'exploitation normale du sol avec intelligence et prévoyance. Sinon, leur expropriation est certaine. Elle peut avoir lieu soit progressivement par le jeu naturel des forces sociales, qui tendent incessamment à éliminer les éléments retardataires ou parasites : soit brusquement, par une mesure révolutionnaire. Le procédé seul reste incertain. Quant au résultat final, on doit le considérer comme d'autant plus fatal, que déjà l'évolution est en marche. Dans le centre comme ailleurs, le morcellement est commencé, et il avancera d'un pas d'autant plus rapide, que la propriété sera plus abandonnée aux hasards de la spéculation, ou à une utilisation superficielle.

Le système privilégié établi pour les céréales n'est pas l'unique manifestation de l'esprit de monopole en Portugal. Sans parler des avantages assurés par la loi aux sucres coloniaux, il est une autre combinaison que nous voulons décrire brièvement [1]. Il s'agit du régime établi pour soutenir les prix de la viande de bœuf en faveur de l'élevage national. Nous savons pourquoi cet élevage reste peu développé. Dans le nord et dans le midi, l'étroitesse des exploitations et la rareté des herbages s'opposent d'une manière absolue à l'augmentation du gros bétail. Les paysans et fermiers de ces régions, surtout du nord, sont même obligés bien souvent de vendre leurs animaux de travail au début de l'été, faute de fourrage. Cette particularité fournit du reste à la boucherie un peu de bonne viande ; sans la nécessité qui la pousse à vendre des bœufs encore jeunes, le paysan ne les conduirait généralement au marché que vieillis et usés. Dans le centre, c'est précisément ce dernier cas qui se produit. Les agriculteurs ne se défont de leurs bœufs qu'après en avoir tiré

1. V. plus haut, p. 79, ce qui concerne la réglementation vinicole. Le tabac est aussi monopolisé et à peu près exclu de l'agriculture portugaise qui pourrait le produire en abondance et de bonne qualité.

tout le travail possible. Mais alors la viande en est médiocre.

C'est contre les conditions naturelles de cette situation agricole que l'on a voulu réagir par des moyens arbitraires. Les communes ont la faculté de contrôler le débit des viandes, et au besoin d'en fixer le prix par un tarif officiel. C'est en se basant sur cette faculté que l'on a prétendu faire du marché de Lisbonne, le plus grand du royaume, le régulateur du prix de la viande de bœuf. Dans ce but, les mesures suivantes ont été prises.

Tout d'abord, le nombre des boucheries a été limité, chaque étal devenant ainsi une sorte d'office privilégié. On risquait alors de voir les bouchers élever les prix d'une façon abusive : pour prévenir ce fait, la viande de bœuf fut taxée à un prix assez élevé pour que la boucherie pût payer largement les animaux aux éleveurs. Mais alors, un autre risque apparaissait : celui de voir les bouchers payer mal les cultivateurs et profiter seuls de la cherté officielle. Pour écarter ce danger, on imagina de confier l'approvisionnement de Lisbonne à un unique intermédiaire, chargé d'acheter les animaux sur pied, de les faire abattre et de revendre la viande en gros aux boucheries. Entre temps, des étaux municipaux avaient été créés, sous le prétexte de prévenir toute coalition entre bouchers par le moyen d'une concurrence désintéressée. Enfin, des droits d'octroi très élevés ont été établis sur les viandes abattues afin de les exclure du marché de la capitale.

On voit jusqu'à quel point il a fallu compliquer cet autre système pour lui donner un fonctionnement régulier et efficace, au moins en apparence. Voici ce qu'il a donné en réalité. L'acheteur unique chargé d'alimenter l'abattoir de Lisbonne n'a aucun intérêt à choisir les animaux, aussi achète-t-il tout ce qui se présente. L'éleveur, de son côté, n'est pas encouragé à amener des bœufs jeunes et gras, puisque tout est payé au même prix. C'est dire que les viandes de bœuf débitées à Lisbonne sont en général médiocres. Aussi, le public en consomme relativement peu et préfère s'en tenir aux viandes de veau, de mouton et de porc, qui ne sont pas taxées. Autrefois, les provinces du nord, qui produisent les meilleurs bœufs, envoyaient à Lisbonne sept à

huit mille de ces animaux par an. Aujourd'hui, il n'en vient plus. Ainsi le prix de la viande a été haussé artificiellement, et en même temps l'élevage a été découragé. Ce double résultat est la condamnation formelle du système, puisque celui-ci impose au public consommateur des sacrifices et des privations, tout en restreignant à la fois les débouchés et la qualité du bétail destiné à la boucherie. Ajoutons que les étaux municipaux ont fait perdre à la ville de Lisbonne beaucoup d'argent, et que ce système, tout comme l'autre, a suscité une quantité d'abus, de fraudes, de spéculations, qui finalement nuisent d'une façon générale au public en entravant le commerce libre, en abaissant la qualité du produit, en troublant la consommation. Ces combinaisons imaginées par des fonctionnaires trop zélés et guidés par un esprit purement théorique, ont été en honneur autrefois dans d'autres pays. Partout on en a reconnu l'impuissance tracassière et les fâcheux effets. Il faut savoir à quel point le Portugal est dominé par la bureaucratie et les influences politiques, pour comprendre la persistance dans ce pays d'idées et de procédés si profondément contraires à l'expérience acquise en matière économique, et aussi aux besoins de la société moderne.

Malgré tout, l'Alemtejo donne actuellement le spectacle d'une activité intéressante, en dépit de ses bases fragiles et de l'incertitude de son avenir. On voit se développer dans cette province une classe d'entrepreneurs agricoles dont l'intelligence, l'initiative et la hardiesse sont indéniables. Ils font des efforts remarquables pour s'instruire et suivre le progrès technique d'aussi près que possible. Nous avons rencontré un jeune propriétaire des environs de Beja qui venait de parcourir l'Europe et l'Algérie pour étudier les meilleurs procédés de culture du blé[1]. Dans les grandes fermes de la région, on trouve un cheptel et un outillage qui, très souvent, sont remarquables. On peut vraiment dire que cette province, comme sa voisine du nord, est une pépinière d'hommes d'action. Il est souverainement regrettable qu'ils soient entraînés par un régime artificiel dans les remous dange-

1. Les terrains des environs de Beja sont parmi ceux qui conviennent le mieux pour cette culture.

reux d'une spéculation qui rend toutes choses incertaines, et favorisent l'audace ou l'adresse plus encore que le travail.

IV. — GRAND FERMIER DES ENVIRONS D'EVORA

Pour bien préciser les idées au sujet de la situation présente de l'agriculture en Alemtejo, nous résumons les renseignements que nous avons pu recueillir en visitant une grande ferme des environs d'Evora.

Cette curieuse petite ville est bâtie dans la partie orientale de l'Alemtejo sur un plateau où les schistes et le granit se juxtaposent en taches irrégulières. Le terrain est ondulé et ne tarde pas à former vers l'est des collines dont l'altitude s'accentue rapidement. Le sol est généralement mince et peu fertile. Le pays n'est traversé que par de faibles rivières, affluents du Sado et du Guadiana. Les moyens de communication sont très insuffisants, la région n'étant traversée que par des voies ferrées peu développées, quelques routes assez médiocres et des chemins à peine praticables pour un chariot à bœufs. Dans bien des cas, on ne peut circuler qu'à cheval. Aussi les habitants sont-ils concentrés. On ne trouve dans la campagne, en dehors des rares villages, que quelques grandes fermes très dispersées et des bâtiments d'abri construits pour desservir des exploitations éloignées de la résidence du fermier.

M. D. possède dans cette région, dont il est originaire, environ 3.000 hectares de terres qui lui ont été transmises par son père. Celui-ci, d'origine modeste, mais homme d'affaires habile, a su profiter de la grande liquidation foncière du siècle dernier pour acquérir cette vaste propriété. M. D., qui est lui-même fort intelligent et très actif, s'est consacré à la mise en valeur de son héritage, auquel il a joint environ 2.000 hectares de terres louées à des propriétaires voisins. Il fait donc valoir près de 5.000 hectares répartis entre les céréales, les pâturages naturels et les bois de chênes-lièges ou de chênes verts. Nous voilà bien loin des fermes minuscules du nord.

Pour organiser l'exploitation de cette vaste étendue, divisée en sept groupes disséminés dans un rayon de plus de 25 kilomètres, M. D. a constitué quatre centres munis des bâtiments, du personnel, des animaux et du matériel nécessaires. Celui qu'il habite forme un grand enclos contenant la maison du maître, les logements des ouvriers, des étables et des hangars immenses soutenus par des arcades en briques d'une surprenante légèreté, un atelier, une porcherie. En outre, dans chacun des autres groupes, des abris ont été construits pour le matériel et les récoltes, ainsi que pour une famille chargée de l'entretien et de la surveillance. Un moulin à huile et des machines agricoles perfectionnées, un moteur à vapeur et une automobile font de cette exploitation une véritable usine mécanique. Le personnel comprend trois éléments : 1° des ouvriers très spécialisés : laboureurs, bouviers, bergers, porchers, forgerons, etc., occupés à l'année au nombre d'une centaine; 2° des spécialistes pour certains travaux temporaires, comme les liégeurs; ces deux premières catégories sont généralement recrutées dans le pays; 3° des ouvriers de saison environ 200), venus surtout des montagnes de la Beira; ils sont réunis par des chefs *manageiros*, qui les amènent par équipes de huit personnes, hommes et femmes; ils gardent la direction et la surveillance du travail moyennant un salaire un peu plus élevé [1]. Ces gens font les gros travaux d'été, puis retournent chez eux pour l'hiver; ils sont logés et souvent nourris, leur salaire étant alors de 2.100 reis (11 fr. 65) par semaine, et de 3.400 reis (18 fr. 85) sans nourriture; ceux qui font le service des batteuses reçoivent 300 reis (1 fr. 65) par jour et la nourriture. Le dimanche et les jours fériés sont observés, et on accorde en outre un jour pour la confession, car ces gens sont généralement très religieux. D'autres travailleurs viennent de l'Estremadure et du bas Douro pour les fauchaisons. Parfois on cherche à retenir ces ouvriers en leur concédant de petites exploitations en fermage temporaire ou perpétuel (*foros*), ou encore en métayage; ce dernier système a surtout pour but le défrichement des terres

1. Chaque ouvrier garde sa pleine liberté. Il n'y a donc là rien de commun avec l'*artel* russe et autres institutions communautaires analogues.

vierges. Le métayer enlève les broussailles, défonce le sol, y prend quelques récoltes de céréales, puis rend la terre au propriétaire qui ordinairement la boise en chênes. On a amélioré par ce procédé beaucoup de terres au sud de la province. Quand le terrain est déjà boisé, le colon enlève les buissons, laboure et sème sous les arbres très espacés, fait deux ou trois récoltes, puis va recommencer ailleurs; le gland appartient au propriétaire, qui élève des porcs. Parfois aussi le métayer reste sur le fonds, reçoit de son propriétaire des prêts en animaux et en semences, et partage la récolte dans une proportion variable. Tout bon ouvrier rural a l'ambition de devenir ainsi exploitant et même petit propriétaire, car on remarque une tendance qui porte les grands propriétaires à vendre les métairies dont ils trouvent généralement un bon prix. Mais ces paysans retombent facilement, à la moindre crise, faute d'argent. M. D. a trois métayers qui occupent des parcelles écartées.

Le bétail entretenu sur cette ferme comprend d'abord 50 à 60 bœufs de labour et 70 à 80 vaches pour la production; ces animaux appartiennent à une race vigoureuse et rustique, mais osseuse et assez peu précoce; chaque année on renouvelle par quart. Viennent ensuite : 1.300 brebis, dont 200 appartiennent aux quatre bergers, 500 agneaux d'un an, 150 béliers; chaque année on vend 600 à 700 mâles de 5 mois, 24.000 fromages et 2.000 kilos de laine. Le troupeau comprend en outre 250 chèvres qui produisent des chevreaux et du fromage. La porcherie renferme 50 à 55 truies appartenant à une race du pays, mais sélectionnée; ce sont des animaux noirs, de forte taille, pouvant atteindre à 2 ans le poids de 150 à 200 kilos; d'octobre à janvier on les envoie à la glandée et en 4 mois ils augmentent normalement de 100 kilos; les mères donnent 12 gorets par an, ce qui représente un élevage régulier de 1.200 à 1.500 animaux. Citons enfin quelques chevaux et sept paires de mules, que l'on emploie pour les transports; autrefois, chaque ferme possédait un assez grand nombre de ces animaux, et on les utilisait pour le dépiquage des grains; la machine à battre a fait baisser considérablement l'élevage.

On emploie pour les emblavures environ 500 hectolitres de semences, dont 60 % en blé, le reste en seigle, orge et avoine. Les prairies naturelles fournissent une coupe de foin et sont ensuite pâturées. On fait en somme peu de fourrages, et cela explique le nombre assez restreint des bêtes à cornes. On pourrait développer la production en viande, si les prairies artificielles étaient plus usitées; mais, pour cela, il faudrait de l'eau, et l'irrigation n'existe pas, bien que l'expérience ait démontré la possibilité d'établir des réservoirs en montagne et d'y accumuler les eaux [1]. Plusieurs agriculteurs d'Evora ont essayé avec succès le procédé de l'ensilage des fourrages verts, précieuse ressource dans une contrée où l'été réduit les pâturages à l'état de friches poussiéreuses pendant près de six mois.

Une autre production importante de cette ferme est l'huile d'olive. M. D. a planté ces pâturages en oliviers, qui ont parfaitement réussi [2]. L'arbre donne une récolte dès l'âge de six ans, et peut produire ensuite pendant 30 à 40 ans. M. D. vend annuellement 3.000 décalitres d'huile et une partie des tourteaux, le reste étant donné aux porcs. Le pressoir est muni de presses hydrauliques très puissantes.

Nous arrivons enfin à la culture la plus caractéristique de l'Alemtejo, celle du chêne, qui est traité ici avec le même soin qu'un arbre fruitier. M. D. exploite des milliers d'hectares de bois, où les arbres sont plantés en futaie très claire; le sol est soigneusement nettoyé et labouré; les arbres sont taillés de façon à s'étendre en largeur et à favoriser la fructification: ils produisent une quantité variable de glands que les porcs viennent consommer, du bois d'œuvre et de charbon, et surtout du liège [3]. Le chêne-liège réclame des soins assez minutieux pour

1. On a construit quelques barrages, en vue de colmater et de fertiliser certains terrains en amont, pour y faire des plantes sarclées.

2. On a beaucoup pratiqué ces plantations depuis une quarantaine d'années. On établit pour les protéger un enclos en pierre sèche où on n'admet les moutons que pendant l'époque de l'herbe, car alors ils ne touchent pas les jeunes arbres. On protège souvent des milliers de ceux-ci, contre la dent des bœufs et des chèvres, au moyen des branches épineuses du poirier sauvage.

3. On cultive à peu près de la même façon le chêne vert et le chêne-liège, pour en obtenir plus de glands, mais cela nuit au liège, qui croît alors trop vite et de-

favoriser le développement de l'écorce de manière à obtenir une bonne épaisseur. Elle est enlevée périodiquement, après un repos de huit à douze ans, selon les terrains, par des ouvriers spéciaux; ils doivent travailler avec beaucoup de soin et d'adresse pour ne pas endommager le liber ou seconde écorce, sans laquelle le liège ne se forme pas. Au moyen d'une hache très tranchante, ils pratiquent deux incisions circulaires, l'une en bas, l'autre en haut du tronc, réunies par une entaille perpendiculaire; puis, tantôt avec le fer, tantôt avec le bout du manche taillé en biseau, ils soulèvent et détachent graduellement l'écorce. Ces hommes font aussi la taille et l'élagage des arbres; ils sont fort exigeants, difficiles à conduire, et il leur est aisé d'infliger au propriétaire des pertes assez sensibles en endommageant le liège par des coups de hache qui lui enlèvent beaucoup de sa valeur. L'écorce est ensuite rentrée, grattée, nettoyée et triée, découpée en longs morceaux ou planches, que l'on soumet à l'action de l'eau chaude ou de la vapeur pour rendre la matière élastique. Le liège est ensuite mis en ballots et expédié chez le bouchonnier ou le négociant. M. D. produit ainsi chaque année entre 60.000 et 75.000 kilos de liège, ce qui représente une somme de travail considérable.

On voit qu'il s'agit là d'une véritable usine agricole produisant par grandes quantités un certain nombre de denrées ou de matières premières. Il faut pour la conduire d'autant plus de capacité que son fonctionnement est gêné par trois grands obstacles : le manque d'eau pour les irrigations, qui permettraient les cultures sarclées et fourragères; la rareté des capitaux, dont le loyer atteint et dépasse parfois 8 %[1]; le défaut de bons moyens de communication qui rend les transports longs et onéreux. Cela entraîne deux conséquences capitales : d'abord

vient poreux. Le chêne vert perd tous ses fruits chaque année; le chêne-liège laisse parfois tomber trois récoltes en deux ans. La production est assez irrégulière, et diverses maladies viennent parfois la compromettre.

1. Il existe à Evora deux banques locales, fondées par de nombreux agriculteurs des environs, et elles ont rendu des services. Mais c'est peu de chose pour une région de grande culture à marche industrielle. La banque nationale (Banco de Portugal) a aussi une succursale à Evora. Mais elle se borne à faire l'escompte à trois mois, à 6 %, et ne s'occupe pas d'organiser sur des bases fécondes le crédit agricole.

la grande culture ne peut devenir intensive, parce que les frais sont trop élevés pour des terres d'ailleurs assez maigres. Elle s'en tient donc aux méthodes extensives, qui exigent moins d'argent et de travail, mais ne donnent que de faibles rendements; c'est pour ce motif que les agriculteurs tendent à constituer des fermes immenses, sur lesquelles ils se tirent d'affaire grâce au bon marché de la main-d'œuvre, aux productions arborescentes, comme l'olive, le gland et le liège, enfin à la protection légale. Ensuite, la colonisation du pays par la petite culture est considérablement entravée, parce que le paysan, quand il n'est pas soutenu, réussit difficilement sur ce sol assez âpre, et répugne à vivre dans un isolement complet dans ces campagnes désertes, coupées de vastes *montados* (forêts de chênes) et presque sans routes.

Nous allons maintenant étudier trois types de paysans établis dans une région voisine, celle des terrains myocènes de la vallée moyenne du Guadiana, près de la petite ville de Serpa.

V. — JOURNALIER DE PIAS.

La région du moyen Guadiana présente un aspect assez particulier. Le plateau sablonneux qui la forme est accidenté, creusé de vallées assez profondes, mais non pas montagneux. Aussi la culture a-t-elle pu s'étendre plus facilement que dans la partie centrale de l'Alemtejo, en suivant les nombreux cours d'eau qui apportent au fleuve principale l'humidité condensée par les chaînes du nord et par celles du sud, entre lesquelles la contrée s'enfonce comme un coin. Quelques gros bourgs se sont agglomérés çà et là, à proximité des terrains les plus fertiles. L'un d'eux, placé à peu près au centre de la région, va nous fournir quelques types intéressants, qui forment un curieux contraste avec celui des grands fermiers des environs d'Évora. Le premier est un simple journalier, vivant exclusivement de son salaire. Étudions d'abord en détail le lieu où vit la famille[1].

1. Les monographies qui suivent ont été faites avec la collaboration de M. le Dr Rogado, à Pias.

Aldeia de Pias est un bourg de 3.600 âmes, bâti dans une vallée au sol argilo-calcaire, enfermant un étroit îlot granitique, dont la roche dure apparaît çà et là. La population s'est concentrée sur cet îlot, sans doute parce que le sol était là peu favorable à la culture, et riche au contraire en matériaux de construction. Les rues sont assez larges, propres et bordées de petites maisons presque uniformes, pressées les unes contre les autres, parfois élevées d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et toutes blanchies à la chaux. La plupart ont des fenêtres sans vitres, cas très fréquent dans le midi du Portugal; au besoin, on ferme le volet de bois. Derrière l'habitation se trouve un petit potager. Le commerce est représenté par quelques magasins de détail, où se débitent les denrées et articles courants; ces petits marchands font bien leurs affaires et placent volontiers leurs économies en achats de terres. En outre, des marchands ambulants fréquentent le marché du dimanche. Le climat est doux, très sain, avec des pluies irrégulières de novembre à février; elles deviennent rares en mars et avril, presque nulles le reste de l'année; les mois de juillet et d'août sont très chauds et très secs. Le sol est d'une fertilité moyenne, avec une bande d'alluvion assez riche; les cultures couvrent la vallée, et les pentes sont garnies de chênes-lièges et d'yeuses, parfois de bruyères, quand le terrain est par trop mince. La contrée produit principalement des céréales : blé, orge et avoine; des légumes : pois et fèves; des fruits : olives, raisins, figues, etc., et aussi des glands, du liège et du bois. Les animaux de ferme nourris dans la région sont : le bœuf de labour, le mouton et la chèvre, le porc, la poule et le dindon. On extrait de quelques carrières du granit et du sable pour la bâtisse, et il existe dans les environs des fabriques de briques et de tuiles. Il n'y a pas d'autres industries, sauf les petits ateliers d'artisans que l'on trouve partout.

La grande propriété domine ici comme dans tout l'Alemtejo, et les possesseurs de grands domaines sont presque tous absentéistes au point que, très généralement, on ne les connaît même pas dans le pays. Il existe pourtant beaucoup de propriétés

paysannes, très petites pour la plupart et insuffisantes pour assurer la subsistance d'une famille. Çà et là on observe quelques paysans propriétaires arrivés à la véritable aisance et même quelques familles qui, tout en conservant le mode d'existence le plus modeste, ont réussi à développer leur bien jusqu'au niveau de la moyenne propriété. Les monographies qui suivent tracent d'une manière saisissante la physionomie de ces types sociaux.

Les gens de cette contrée sont honnêtes, laborieux et paisibles, quoique d'un caractère peut-être un peu irascible. Le dimanche, les hommes fréquentent volontiers le cabaret, où ils boivent surtout du vin, mais l'ivrognerie est un fait très rare; beaucoup de familles possèdent hors du bourg un jardin ou un verger et vont y passer les moments de repos. La moralité générale est bonne et le sentiment religieux s'est bien conservé.

Pias est une station du chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg de Moura à Beja, chef-lieu du district et station de la grande ligne du sud. Les routes sont presque toutes mauvaises; on en construit actuellement une pour relier Pias à Serpa, chef-lieu du concelho.

Voici d'abord une famille de simples ouvriers ruraux vivant exclusivement du travail salarié. José Borralho est âgé de 35 ans, et sa femme, Anna Maria, en a 32. Ils ont 3 enfants: Antonio, 6 ans; Brazia, 4; José, 2. Le mari est journalier agricole: la femme s'occupe du ménage, et en outre travaille au dehors à l'occasion des sarclages, de la moisson et de la cueillette des olives. Ces gens habitent une petite maison louée pour une somme annuelle de 7 milreis (38 fr. 85). Elle est garnie de la façon la plus sommaire avec des meubles grossiers et quelques ustensiles indispensables, en bois ou en argile. Quant au linge et aux vêtements, on ne trouve ici que le strict nécessaire, si bien que l'actif total du ménage ne dépasse certainement pas 200 francs. Le salaire des ouvriers agricoles est ordinairement de 240 reis (1 fr. 32 par jour, mais il s'élève jusqu'à 500 reis (2 fr. 75 à l'époque des moissons. Le salaire des femmes équivaut généralement à la moitié de celui des hommes. Le

gain total annuel de l'ouvrier peut être estimé en moyenne à 470 fr. environ pour à peu près 250 jours payés au taux le plus bas et environ 50 journées de travail pénible. Quant à sa femme, elle reçoit pour ses journées un salaire approximatif de 180 fr. Cela fait en tout une recette de 650 à 700 frnacs, qui doit suffire à l'alimentation et à l'entretien du ménage. Il en est ainsi du moins quand le travail est régulier. Malheureusement, au cours des dernières années, les saisons ont été souvent défavorables, amenant à la fois le chômage, la rareté et la cherté des denrées. Ajoutons que les familles indigentes trouvent dans les productions spontanées quelques ressources accessoires. L'asperge sauvage et quelques autres plantes comestibles, les fruits donnés par des voisins plus aisés, le glanage sur les champs moissonnés, la pêche en rivière, fournissent un utile supplément de nourriture.

L'alimentation se compose essentiellement de pain de froment; de légumes : choux, fèves, pois, pommes de terre, salade; parfois de viande de porc, et par exception de viande de mouton. Le ménage doit acheter tout cela, en payant comptant, ainsi que l'épicerie, et l'huile employée pour la cuisine. Ces dépenses, avec l'entretien et le loyer, absorbent complètement le gain des deux époux, qui vivent strictement au jour le jour, plus ou moins bien — ou plus ou moins mal, comme on voudra — selon qu'il se trouve ou non de l'argent à la maison. C'est dire qu'ils ne font aucune économie et demeurent livrés à tous les hasards. Sans doute, les voisins sont bienveillants; les quelques familles aisées établies dans le bourg sont charitables, mais comme personne n'est vraiment riche, les indigents ne peuvent guère compter sur autrui. Il n'existe d'ailleurs dans la paroisse ni institution, ni association de secours; toutefois, en cas de maladie, les médecins les visitent moyennant une faible rétribution payée par la commune.

Le mode d'existence des familles de cette catégorie est donc d'une étroitesse extrême. Elles sont presque continuellement talonnées par une misère moins noire sans doute que celle des grandes villes, mais pourtant assez dure en certains moments.

Elles ne connaissent guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les quelques heures de flânerie du dimanche. Il va sans dire que les règles de l'hygiène leur sont totalement inconnues, et pourtant la maladie les atteint rarement, grâce au climat et à leur sobriété. Borralho et sa femme sont complètement illettrés; cela ne provient pas seulement de l'indifférence des parents à l'égard de l'instruction, mais aussi du régime scolaire de la paroisse. En effet, il y a bien dans le bourg deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles; mais elles sont très insuffisantes pour recevoir tous les enfants de 6 à 13 ans. L'unique classe des garçons est une petite salle ouvrant directement sur la rue par des baies sans vitres. L'instituteur, homme intelligent et zélé, y entasse 88 garçons sur les trois cents qui sont en âge scolaire. Au moment de notre visite, ce fonctionnaire n'avait rien reçu depuis deux ans à titre d'indemnité de loyer et de frais d'entretien pour l'école, cas fréquent, paraît-il. Il avait dû organiser une tombola, dont le produit, quelques centaines de francs, lui permit d'agrandir un peu sa classe et de se procurer des cartes et autres accessoires[1]. La situation était exactement la même pour l'école des filles. Si les locaux étaient suffisants, beaucoup d'enfants y seraient envoyés, qui restent actuellement sans instruction, malgré les prescriptions de la loi sur l'obligation scolaire. Trop souvent, le législateur s'abandonne à la vaine gloriole de faire des décrets retentissants, quitte à se désintéresser de leur application.

Au point de vue religieux, cette famille est catholique et pratiquante, comme la très grande majorité de ses voisines.

L'ouvrier n'acquitte aucun impôt direct. Mais, étant obligé d'acheter presque tout ce qu'il consomme, il paie les impôts indirects pour une somme de 25 à 30 francs au moins. Il a fait deux ans de service militaire. N'étant ni censitaire ni instruit, la loi le prive entièrement du droit de vote.

Comme cette région compte un assez grand nombre de travailleurs agricoles analogues à celui dont nous nous occupons,

1. Une réclamation présentée au ministère depuis lors a valu au brave maître d'école le paiement de son arriéré.

la main-d'œuvre manque rarement; au besoin, on fait appel, non pas aux immigrants du nord, qui sont rares dans la contrée, mais plutôt à ceux de l'Algarve. L'émigration, au contraire, est assez active. Quand ces pauvres gens trouvent une occasion de passer au Brésil, ou en Afrique, spécialement dans la province de Mozambique, ils la saisissent volontiers. Mais la province est loin de fournir à l'émigration un contingent comparable à ceux qui sortent des districts du nord, où la population est beaucoup plus dense.

Cette rapide esquisse nous montre combien il est difficile à une famille d'ouvriers ruraux de s'élever au-dessus de sa condition, aussi longtemps du moins que les enfants, ne gagnant rien, constituent une charge sans compensation. Il faut rencontrer, pour sortir de la misère, un concours de chances inespérées, des gains imprévus, qui permettent de faire quelques épargnes, consacrées à l'achat d'une maisonnette, d'un bout de champ ou d'un verger. Ce premier point d'appui forme d'abord une sorte d'assurance contre le chômage, car il occupe les journées perdues et produit un utile supplément d'alimentation. Puis, quand les enfants commencent à gagner leur vie, les facilités augmentent et souvent on réussit à constituer un petit bien, qui classe l'ouvrier dans la catégorie des bordiers. Tel est le but, mais il n'est pas atteint, tant s'en faut, par tous les ouvriers, et plus d'un finit sa vie comme il l'a commencée : dans une morne indigence.

VI. — BORDIER DE PIAS.

Le second type appartient à la catégorie des bordiers, c'est-à-dire des petits propriétaires dont le bien est insuffisant pour nourrir une famille, et qui sont obligés de recourir au salaire pour compléter leurs moyens d'existence. Ce type, sans être placé bien haut, se trouve donc élevé d'un degré au-dessus du précédent.

Lorsque le paysan peut, dès le début, s'appuyer sur un do-

maine, même très restreint, qui lui a été transmis par sa famille, sa tâche en est grandement facilitée. Avec les produits de son bien il nourrit sa famille, au moins en partie, et il peut de bonne heure économiser sur ses salaires pour acheter à l'occasion de nouvelles parcelles de terre. Tel fut précisément le cas du brave homme dont nous allons parler.

José Antonio Imaginario est âgé de 46 ans; sa femme, Ursula da Cruz Madeira, en a 41. Tous deux sortent de familles fixées dans ce lieu depuis longtemps. Ils ont six enfants : José, 17 ans; Francisca, 15; Manoel, 14; Ursula, 10; Maria, 8; Antonio, 4.

Cette famille possède un petit domaine, qui lui vient en partie d'héritage, comprenant : 1° une maison d'habitation sise dans le bourg; elle est bâtie à la mode du pays, avec des fondations en pierre et mortier d'argile, émergeant de 50 centimètres au-dessus du sol, et supportant des murs en torchis; la toiture est en roseaux recouverts de tuiles, sans autre plafond; elle est subdivisée en six chambres, et suivie d'une étable et d'un petit jardin; 2° un verger planté de 200 oliviers, entre lesquels on fait des céréales ou des légumes; 3° 6 hectares de terres labourables et 6 hectares de bruyères dont on tire un peu de litière. Le tout est estimé 915 milreis, environ 5.000 francs. Les époux, aidés par leurs enfants, cultivent ce petit bien, et, en outre, le père fait au dehors, avec ses mules, un certain nombre de journées, pour les labours, la moisson ou les transports. Il gagne de ce chef un salaire de 1.200 reis (6 fr. 60) par jour pour lui et pour le service de son attelage. Son fils aîné reçoit comme ouvrier charron 400 reis (2 fr. 20) par jour.

Le bétail et le matériel de ferme comprennent : 1 paire de mules, valant 135 milreis (750 fr.); quelques poules; 1 charrette, 2 charrues et 2 araires, 1 herse, quelques outils à main, le tout estimé 50 milreis (275 fr.). Un mobilier sommaire garnit la maison; il se compose principalement de 3 lits en fer, 2 coffres à linge, 3 tables, une douzaine de chaises, quelques ustensiles; ajoutons le linge indispensable, en toile de coton, et les vêtements de rechange en drap mélangé du pays : l'estimation est de 60 milreis (330 fr.). L'actif total de la famille s'élèverait donc à

7.000 fr. ou environ. Quant à son budget annuel, on peut le calculer ainsi : d'abord, le domaine fournit la plus grande partie de l'alimentation de la famille, sauf l'épicerie, le poisson sec ou frais, — ce dernier vient de l'Algarve, et un peu de viande de porc ou de mouton. On ne mange jamais de bœuf, et il n'existe même pas de boucherie dans le bourg : quand un paysan tue un porc ou un mouton il en débite une partie dans le voisinage. La ménagère dépense chez l'épicier à peu près 21 milreis (116 fr.) par an, et en autres denrées alimentaires une somme sensiblement égale, soit en tout 220 à 230 francs. Pour l'entretien du linge et des vêtements, il faut compter 180 francs. Les achats d'outils et autres frais de culture ne dépassent guère en moyenne 120 francs. L'impôt direct absorbe près de 10 francs; il faut ajouter 60 francs pour menues dépenses et imprévu. Le total ressort à 600 francs, chiffre rond.

Quant aux recettes, elles sont fournies d'abord par la vente des produits du domaine, savoir : 24 hectolitres de froment et 10 de seigle, en tout 134 milreis (745 fr.); quand la récolte d'huile est bonne, on en vend quelque peu. En second lieu viennent les salaires: le père fait environ 30 journées à 6 fr. 60, soit un peu plus de 200 francs; son fils aîné gagne pour 300 jours 660 francs. C'est donc une somme de près de 1.600 fr. qui, actuellement, doit rentrer, toutes choses restant normales. Mais il ne faut pas oublier que le jeune José ne reçoit que depuis peu de temps un salaire d'ouvrier; dans les années précédentes, sa paie était beaucoup plus faible, et le total des recettes s'en ressentait. Néanmoins, depuis un certain temps déjà, ces paysans laborieux et sobres ont pu réaliser peu à peu de petites économies, qui leur ont permis d'arrondir leur domaine. Aujourd'hui, les enfants commençant à gagner, la situation ira en s'améliorant encore, si aucune calamité grave ne vient la troubler.

Cette famille montre un esprit de travail et de conduite remarquablement développé. Catholique et très pratiquante, elle observe autant que possible le repos prescrit par la doctrine religieuse, mais elle s'abstient de fréquenter les fêtes

patronales et autres réjouissances qui entraînent nécessairement à la dépense. Jusqu'à présent, elle n'a pas connu d'autres causes de trouble que les mauvaises récoltes amenées de temps en temps par un excès de sécheresse ou quelque orage malencontreux. Tous jouissent d'une santé bonne et régulière, en dépit du mépris complet qu'on témoigne ici pour l'hygiène; la durée moyenne de la vie est du reste très longue dans cette région, bien que la mortalité des nouveau-nés soit excessive. Les relations de voisinage sont simples et cordiales, aussi bien entre cultivateurs de même rang qu'avec les rares familles aisées qui habitent le bourg; il ne s'agit pas, bien entendu, des grands propriétaires, que l'on ne voit jamais et que l'on ne connaît pas. On se rend entre voisins de petits services, mais une famille comme celle-ci ne peut compter sur aucun appui efficace, sauf en cas d'accident très sérieux. Il n'existe dans ce bourg, nous le savons, ni hôpital, ni institutions de charité, ni associations; pour trouver tout cela, il faut aller au chef-lieu du concelho, à Serpa, localité distante d'une quinzaine de kilomètres.

Imaginario et sa femme sont tout à fait illettrés; ils le regrettent et ont soin d'envoyer leurs enfants à l'école, en sorte que les quatre premiers savent lire et écrire.

Notre paysan paie les taxes directes suivantes : impôt foncier, 974 reis (environ 5 fr.); impôt communal, 730 reis (3 fr. 95); *congrua* paroissiale 90 reis (0 fr. 50) et 6 lit. 8 de froment. Il a été dispensé du service militaire pour cause d'incapacité physique. Il est électeur parce qu'il paie un impôt foncier supérieur à 200 reis (2 fr. 75). Mais il n'est pas éligible aux charges communales, parce qu'il est illettré. D'ailleurs, il faut dire que la vie municipale ne présente dans cette localité ni activité, ni intérêt. La commune est très vaste, toutes les affaires se traitent à Serpa qui en est le chef-lieu, et personne à Pias, ou presque, ne s'en préoccupe. Ce bourg, de plus de 3.000 âmes, n'est même pas représenté dans le conseil communal, dont tous les sièges ont été accaparés par le clan prédominant. Du reste, on parle rarement politique et on ne lit guère les jour-

naux. Cette population vit très paisiblement sous l'œil paternel de son *regedor*, fonctionnaire nommé par l'État, sorte de maître Jacques administratif, à la fois maire, juge de paix et commissaire de police, secondé par quelques gardes champêtres et préposés du fisc. C'est véritablement le triomphe de la centralisation et du despotisme bureaucratique.

La famille que nous venons de décrire constitue un type en voie d'évolution. Elle appartient encore par certains traits à la catégorie du bordier ou petit propriétaire qui doit recourir au salaire. Mais elle tend à s'élever au-dessus de cette condition, pour passer dans celle du paysan-propriétaire, qui vit complètement de son domaine. Toutefois, malgré ses efforts, il est clair qu'elle ne pourra guère aller bien loin dans cette voie progressive, faute de capacité et aussi de moyens d'action et de débouchés. D'ailleurs, dès la mort du père, le partage égal rejettera tous ses enfants dans le type inférieur, celui du propriétaire indigent, qui est obligé de vivre principalement du travail salarié. Ils devront donc reprendre la rude ascension vers l'aisance. A moins que, découragés, ils ne quittent la culture pour émigrer vers la ville ou vers l'étranger.

VII. — PAYSAN DE PIAS.

Nous arrivons maintenant au troisième des types étudiés dans cette région. Il atteint, au point de vue de l'aisance, un niveau bien supérieur à celui des précédents, formant ainsi un échelon intermédiaire entre les familles qui appartiennent manifestement à la classe ouvrière, et celle qui constitue la bourgeoisie rurale. Les gens de cette catégorie sont trop peu nombreux en Portugal, et cela est grandement regrettable, car ces paysans aisés seraient en état, en s'instruisant, de donner à la culture un élan et une puissance productive, que les petits cultivateurs ne pourront jamais réaliser.

Nous avons dit précédemment que, dans la vallée du Guadiana, la moyenne propriété était assez fréquente. Elle est

généralement entre les mains de simples paysans enrichis, soit par des héritages, soit par un accroissement successif du domaine, au moyen d'économies qui augmentent naturellement avec l'étendue de la propriété. Nous donnons ici la physionomie d'une famille de ce type, qui vit avec la simplicité la plus rustique au sein d'une véritable abondance.

Rafael Rodrigues Janeiro, âgé de 60 ans, et sa femme, Maria José Moita, 58 ans, sont tous deux nés à Pias, mais la famille du mari était d'origine espagnole. Ils ont quatre enfants qui vivent avec eux : José, 32 ans, Antonio, 30, Brazia, 28, Thereza, 18. L'exploitation occupe en outre douze personnes : une servante, âgée de 60 ans; trois muletiers, le père et ses deux fils, 50 ans, 24, et 22; trois bouviers de 70, 36 et 44 ans; trois bergers de 25, 48 et 35 ans; un pâtre, âgé de 44 ans, un porcher, 29 ans.

Le père dirige les travaux de culture avec l'aide de ses fils; la mère, secondée par ses filles et par la servante, s'occupe du ménage et des travaux intérieurs. Tout ce monde vit sur un pied de quasi-égalité avec des formes toutes patriarcales, chacun témoignant au chef de famille un grand respect et obéissant à ses ordres avec soumission. Toutefois, il ne faudrait pas s'y tromper. Il s'agit ici de bonnes gens qui ont conservé des mœurs religieuses et familiales anciennes, mais non pas d'une famille pratiquant les traditions rigoureuses de la communauté. Ces traditions sont éteintes depuis longtemps dans le pays; le code civil a été accepté presque partout sans résistance et sans transition, si bien que la formation sociale communautaire et vraiment patriarcale n'existe plus en dehors de la zone restreinte que nous avons signalée dans le nord du pays, et où son influence est d'ailleurs considérablement atténuée [1].

Les biens fonciers possédés par cette famille sont subdivisés en plusieurs domaines. Le premier, appelé Peneçao, mesure 220 hectares en bois de chênes verts et pâtures; sa valeur est estimée à 10.000 milreis 55.000 fr. . En second lieu, vient un groupe de

1. V. plus haut, page 38, ce que nous disions au sujet du Barroso.

12 pièces de terre *courellas*), mesurant chacune 200 brasses sur 10, également boisées ou en pâtures, et valant 6.000 milreis (33.000 fr.). Ensuite vient un domaine de 600 hectares, encore en majeure partie inculte et couvert de bruyères ; il est situé dans la la zone des schistes, qui donnent un terrain argileux peu fertile et dur à travailler ; on en a déjà défriché 50 hectares. Il est estimé 6.000 milreis (33.000 fr.). Une pièce de terre à blé mesurant 6 hectares, d'une valeur de 1.000 milreis (5.550 fr.). Enfin une plantation de 4.000 oliviers estimés 8.000 milreis (44.000 fr.). Ces diverses propriétés sont loin d'être réunies ; si quelques-unes sont situées à proximité du bourg, certaines en sont fort éloignées. Le plus grand domaine se trouve à 25 kilomètres de Pias, ce qui n'est guère favorable à son défrichement. Quand on doit y travailler, la famille s'y transporte et campe dans les bâtiments sommaires édifiés pour les besoins de l'exploitation.

Aux terres il faut ajouter : 1° une maison d'habitation, avec ses dépendances, bâtie dans le bourg à la mode de la contrée, c'est-à-dire avec des murs de torchis élevés sur fondations en pierre et blanchis à la chaux ; il n'y a qu'un rez-de-chaussée avec un toit de roseaux couvert de tuiles ; elle comporte 9 pièces et une cuisine. Derrière se trouvent les écuries et étables, une grange, un cellier et une cave pour l'huile, le tout valant 2.000 milreis (11.000 fr.) ; 2° un *lagar* ou moulin à huile, composé d'une paire de meules verticales tournant dans une auge en pierre pour écraser les olives, et d'une presse en bois de construction très primitive ; sa valeur est de 2.400 milreis (environ 14.000 fr.). La valeur totale des propriétés ressort ainsi à près de 200.000 francs.

Le ménage a hérité d'une portion des biens ; mais, au cours d'une longue et laborieuse carrière, Janeiro a réussi à en étendre sensiblement les limites. Toutefois, il n'est pas plein propriétaire de toutes les terres dont il dispose. Une partie est louée à bail perpétuel (*foro*), moyennant une redevance annuelle de près de 700 francs.

Le bétail est représenté par 6 mules pour 400 milreis (2.220 fr.), 2 juments, 90 milreis (495 fr.) ; 12 bœufs, 450 milreis (2.500 fr.);

600 brebis, 1.250 milreis près de 7.000 fr.) ; 100 porcs, 1.200 milreis (6.600 fr. , sans compter quelques chèvres, la volaille et un certain nombre de ruches. La valeur totale des animaux approche du chiffre de 20.000 francs. Le matériel est assez primitif : 12 charrues ordinaires, 12 araires ou charrues sans roues, deux herses, un rouleau à dépiquer les céréales, trois charrettes, un réservoir en tôle pour l'huile, des outils à main, des harnais communs, quelques ustensiles en bois ou en fer : tout cela vaut au plus 500 milreis (2.775 fr.).

Le mobilier de l'habitation est composé de meubles fort simples : 6 lits valant tout compris 48 milreis 260 fr. ; 2 garde-robes contenant des vêtements, le tout pour 120 milreis 660 fr. ; 6 coffres garnis de linge de maison en lin et coton, 200 milreis (1.100 fr.) ; 3 commodes contenant du linge de corps, 120 milreis 660 fr. ; un meuble composé d'un canapé, 2 petites tables et 10 chaises, 30 milreis (166 fr. , 36 chaises ordinaires, grandes et petites, 12 milreis 66 fr. , 4 grandes tables à 32 milreis (178 fr. . L'actif total de la famille s'élève donc à 225.000 francs environ.

L'exploitation fournit d'abord les éléments principaux de l'alimentation de la famille et de son personnel, et en outre une assez grande quantité de produits qui sont vendus. Janeiro met ainsi sur le marché, dans les années normales, d'après son estimation approximative, car il ne tient aucune comptabilité : 50 hectolitres de froment, 250 milreis (1.380 fr.) ; 1.000 décalitres d'huile, 2.000 milreis (11.100 fr.) ; 150 porcs gras, 3.000 milreis (16.650 fr. ; 400 agneaux, 520 milreis 2.400 fr. ; 1.200 kilos de laine, 280 milreis (1.600 fr. ; 6.000 fromages de brebis, 180 milreis (1.000 fr. ; bois à brûler, 100 milreis 550 fr. . Cela représente une recette totale de près de 35.000 francs, dont les chiffres principaux proviennent de la vente de l'huile et de celle des porcs, productions les plus importantes de toute la contrée. Nous ne parlons que pour mémoire de certaines recettes en nature, provenant de la location du moulin à huile.

Quant aux dépenses, il est également difficile de les calculer avec exactitude, faute d'écritures. Leur alimentation ne leur coûte pas très cher, puisque le domaine y pourvoit dans une

grande mesure. On fait ordinairement trois repas : le matin, du café ou de la soupe ; à midi, du pain de froment, une soupe aux légumes, des pommes de terre, des choux ou des fèves, du poisson salé, ou de la viande de porc, parfois du mouton ; le repas du soir est analogue au dîner. Les achats en poisson, épicerie, etc., peuvent être évalués à 30 francs par semaine, ou environ 1.600 francs par an. L'entretien des membres de la famille ne dépasse pas 300 francs. Celui du matériel coûte à peu près autant. Les gages du personnel représentent en bloc à peu près 2.500 francs, ce à quoi il faut ajouter, pour les autres frais de culture et l'imprévu, à peu près 1.000 francs. Pour ses achats Janeiro emprunte quelquefois l'intermédiaire d'un syndicat agricole créé à Serpa en 1903. Les impôts directs s'élèvent à 330 francs. En outre, Janeiro paie à titre de *foros*, ou loyer emphytéotique, une somme annuelle de 120 milreis (765 fr.). Le total des dépenses arriverait donc approximativement à une somme variant entre 6.000 à 7.000 francs. Dans ces conditions, l'écart entre les recettes et les dépenses serait important, et laisserait un beau bénéfice, si ce résultat n'était troublé fréquemment par de mauvaises récoltes et surtout par l'excessive mortalité du bétail. Ces paysans, qui vivent eux-mêmes sans aucun égard pour les règles de l'hygiène, ne les connaissent pas davantage en ce qui concerne les animaux. Aussi, les maladies épidémiques, comme le rouget et la pneumo-entérite pour les porcs, la variole pour les moutons, déciment de temps en temps le troupeau, sans que personne songe à prendre les mesures les plus élémentaires pour circonscrire ou atténuer le mal. En pareil cas, le revenu du domaine baisse naturellement en proportion du déficit de la production. Néanmoins, cette famille réalise chaque année des économies plus ou moins importantes, selon les circonstances, et tend ainsi à constituer une véritable fortune. A la mort des parents cette fortune sera partagée, à moins que les enfants ne restent associés, chose d'ailleurs exceptionnelle. Le partage les fera descendre à une condition un peu inférieure, celle du paysan simplement aisé, différence qu'ils ne sentiront guère, étant donnée la médiocrité de leur mode d'existence actuel.

Nous avons déjà mentionné l'ignorance profonde de ces braves gens en matière d'hygiène. Il semble qu'ils en ont souffert en dépit des qualités du climat, car plusieurs d'entre eux ont subi des graves maladies acquises par contagion. Ils vivent d'ailleurs avec une extrême sobriété, travaillant beaucoup et ne connaissant guère la distraction, en dehors de quelques rares fêtes de famille. Tous, sauf la mère, savent lire et écrire. Ils pratiquent le catholicisme avec ferveur.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : l'impôt foncier, 32.070 reis (178 fr.) ; taxe municipale, 24.056 reis (133 fr. 50 ; taxe paroissiale (*congrua*), 3.848 reis 21 fr. 25 , plus 20 litres de blé et 20 litres d'orge. Les impôts indirects doivent atteindre au minimum une centaine de francs.

Janeiro et ses fils sont électeurs; le père est éligible aux charges municipales, et a exercé autrefois les fonctions de *vereador*, c'est-à-dire échevin.

La famille que nous venons de décrire constitue un type assez fréquent dans cette région de l'Alemtejo. Mais elle représente une variété qui se distingue par des mœurs d'une simplicité bien rare aujourd'hui. Lorsque les familles paysannes arrivent à ce degré d'aisance, les enfants ne restent pas tous, comme ici, attachés à la vie agricole. Certains parmi eux se portent vers les carrières urbaines, surtout vers les professions libérales. D'autres, tout en restant cultivateurs, se laissent entraîner par l'esprit d'entreprise et entrent dans cette classe de grands fermiers spéculateurs dont nous avons esquissé plus haut la physionomie originale. L'Alemtejo nous apparaît ainsi comme une pépinière d'hommes formés par un travail rude et une exploitation déjà assez compliquée, et préparés par conséquent à une initiative plus hardie, à une conception plus large, que les paysans du nord, qui réussissent souvent aussi, mais principalement dans les petits métiers et dans le petit commerce, ainsi que nous le vérifierons par la suite. Il est assurément curieux de voir cette province réputée comme un pays de grande propriété plus ou moins abandonnée à elle-

même, comme une sorte de désert peuplé surtout de moutons et de porcs, devenir en réalité un centre fécond de recrutement pour la classe moyenne, et un véritable foyer de progrès agricole. On peut dire que ce mouvement s'opère aux dépens de la classe riche, qui peu à peu est expropriée de ses latifundia, partagées en vertu du code civil ou dépecées par fragments sous la pression des besoins d'argent. Malheureusement la situation générale du pays et les combinaisons artificielles qui en résultent, donnent à ce mouvement social si intéressant un caractère aléatoire, agité, irrégulier, qui ne lui permet pas de se développer d'une manière normale, ni de donner tous les bons résultats qu'on pourrait en attendre.

VIII. — CONCLUSIONS.

Après l'exposé assez minutieux qui précède, il nous semble bien que nous sommes fondé à formuler un certain nombre de conclusions qui s'imposent avec force. Nous les résumerons ainsi :

Dans la grande majorité des cas, le propriétaire foncier est un urbain qui se désintéresse de la culture et considère ses terres comme un capital quelconque, administré par les procédés les plus élémentaires. La culture est en principe l'exploitation du sol par la collaboration du travail et du capital ; ici nous ne rencontrons guère, en allant au fond des choses, qu'une exploitation de l'homme par le petit fermage, sans intervention technique du propriétaire.

Le propriétaire ne trouvant comme fermiers, en règle générale, que de petites gens sans instruction et sans moyens d'action, divise ses terres en très petites tenures, dont il tire un revenu sans rien rendre à la terre, ou à peu près.

Le fermier indigent cultive par les moyens les plus primitifs, ne tire du sol qu'un médiocre parti, n'obtient que des produits peu variés et peu abondants. Il nourrit sa famille, paie son

fermage, le plus souvent en nature, et ne livre que peu de chose au commerce.

Dès lors, la culture demeure à peu près stagnante, le pays est loin de produire tout ce qu'il pourrait donner. La rente de la terre est médiocre. Le revenu du paysan reste infime et lui permet rarement de s'élever. La pauvreté le pousse à émigrer : quand il s'y décide, il part dans de médiocres conditions, ce qui amène un grand nombre d'échecs.

Une certaine partie du pays est mise en valeur par la grande exploitation, mais par l'effet de moyens artificiels, on a poussé la culture de cette région vers la spéculation aléatoire. Les progrès réalisés et la situation même des entrepreneurs agricoles sont ainsi constamment à la merci d'une crise. Celle-ci serait d'autant plus profonde que les capitaux sont relativement rares et le crédit cher.

Par l'effet de ces différentes causes, l'agriculture portugaise ne réussit même pas à alimenter complètement le marché national, et son exportation reste relativement faible, parce qu'elle ne varie pas suffisamment ses produits. Comme elle est encore l'industrie principale du Portugal, il en résulte que ce pays, vendant peu au dehors, se trouve en déficit vis-à-vis de l'étranger. De là provient la persistance d'un agio ou change défavorable. Tant que l'agriculture restera dans ce régime de pauvreté et d'infériorité, sans que l'industrie réussisse à compenser l'insuffisance de l'exportation, la condition économique générale du pays demeurera forcément médiocre.

Les systèmes de protection artificielle en usage dans ce pays, contribuent à accentuer et à prolonger cet état de choses, en paralysant le jeu naturel des forces économiques et en remplaçant les initiatives particulières par des mécanismes bureaucratiques sans activité et sans souplesse.

Nous avons indiqué, chemin faisant, les principaux remèdes propres à améliorer la situation agricole, ou plutôt cette indication est sortie naturellement de la leçon des faits. Voici les

points essentiels qui devraient attirer avant tout l'attention des hommes soucieux de l'avenir du pays.

L'impuissance de la petite culture étant démontrée, il y aurait avantage à créer, partout où le milieu le permet, de grandes exploitations dirigées par des entrepreneurs instruits, munis de capitaux, sachant profiter des aptitudes naturelles du pays pour développer et perfectionner les cultures exportatrices [1].

Il faudrait répandre l'instruction technique parmi les paysans, au moyen de fermes-écoles régionales montées d'une façon très pratique, avec un programme simple et un enseignement de courte durée.

On devrait vulgariser partout les associations agricoles d'assurances, d'achat, de crédit, de fabrication (beurre, fromage, huile, etc.), de vente et d'exportation.

Enfin, il serait nécessaire de former des syndicats de propriétaires et d'agriculteurs qui, d'accord avec les pouvoirs publics, travailleraient à améliorer graduellement le régime des eaux et l'irrigation, les routes et chemins ruraux, les moyens de transport en général.

Tout ce qui précède peut, du reste, se condenser en une seule formule : Tant que la culture restera abandonnée presque complètement aux petites gens, on ne pourra compter sur un avenir meilleur. Pour obtenir des résultats nouveaux, une organisation nouvelle est nécessaire. Et cette organisation ne peut venir que d'en haut, c'est-à-dire des propriétaires, agissant dans leur propre intérêt autant que pour le bien général de la nation.

1. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'exclure la petite exploitation, mais plutôt de l'encadrer et de la diriger.

TROISIÈME PARTIE

LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(PÊCHE, SALINES, MINES)

I

LA PÊCHE, L'INDUSTRIE DES CONSERVES ET LES SALINES

Le poisson dans les mers lusitaniennes. — La pêche autrefois et aujourd'hui. — La pêche côtière dans le nord. — La morue. — La sardine et le thon dans le sud. — L'industrie des conserves de poissons; son développement et sa situation actuelle. — Pêcheurs, ouvriers et employés des fabriques de conserves. — Les salines et les sauniers.

I. — LA PÊCHE CÔTIÈRE.

Les eaux marines qui entourent le Portugal sont extrêmement riches en vie animale. Certaines espèces de poissons et de crustacés sont abondantes toute l'année et sur l'étendue entière des côtes. Les migrateurs, spécialement la sardine et le thon, y viennent par bancs plus ou moins considérables; la sardine se pêche même en toute saison sur les rivages de l'Algarve. Cela explique pourquoi le poisson frais ou salé a été de temps immémorial et reste encore un des éléments principaux de l'alimentation en Portugal. Cette richesse naturelle a formé de

bonne heure dans le royaume une population maritime à la fois habile et hardie, car elle devait affronter sur ses barques une mer difficile et dangereuse. Autrefois, les matelots portugais allaient poursuivre la baleine ou pêcher la morue jusque dans les mers du nord, à une époque où ils n'y rencontraient que bien peu de concurrents. A cette époque, c'est-à-dire au XIV^e^ siècle, ils allaient vendre leur poisson salé dans les ports anglais, ainsi que dans ceux du continent et jusqu'au fond de la Baltique. Aujourd'hui, bien que la situation soit retournée, car le Portugal achète au dehors une grande quantité de poisson salé et même du poisson frais apporté par des bateaux anglais, on estime encore à 45.000 environ le nombre des marins occupés à la pêche, et à plus de 10.000 celui des embarcations employées par eux. Cette industrie compte donc toujours parmi les principales du pays, et mérite une attention particulière. En effet, non seulement elle nourrit une population considérable, mais encore elle soutient ou a fait naître d'autres industries qui ne sont pas négligeables, comme les transports maritimes, la fabrication des conserves, l'extraction du sel marin.

La population maritime du Portugal forme des groupes qui se distinguent non seulement par la région qu'ils habitent, mais encore par certains détails intéressants de leur organisation sociale. Les gens du nord, qui ont pour ports d'attache Povoa de Varzim, Leixoes et quelques autres, combinent très souvent la culture avec la pêche. Locataires ou même propriétaires d'une petite exploitation que leurs femmes font valoir, les matelots exercent leur métier non seulement sur la côte voisine, mais encore dans les ports du midi. Ils pratiquent en effet l'émigration temporaire pendant l'hiver, qui est dur et peu productif dans le nord, et durant lequel ils vont pêcher pour les patrons et les usines des ports du sud. Ainsi appuyés sur la culture, leur existence présente plus de sécurité tout en restant extrêmement serrée. En effet, si la culture leur fournit les éléments essentiels de leur alimentation, elle ne leur donne que peu ou point d'argent. Quant à la pêche, elle rétribue fort mal le pêcheur. Cela tient à l'organisation défectueuse des

entreprises. Au nord du Tage, la pêche est pratiquée presque exclusivement au moyen de très petites barques. Le tonnage total de 10.000 bateaux employés ne dépasse guère 35.000 tonnes. Il en résulte que le travail est assez peu fructueux et fréquemment interrompu par le mauvais temps. Comme les marins sont soldés à la part, celle-ci ne représente finalement qu'un salaire très minime. La population maritime reste donc fort pauvre, en dépit des ressources abondantes que la nature met à sa portée.

La cause principale de cette situation réside dans la faiblesse des moyens d'action employés pour la pêche. Sur cette mer difficile, il faudrait se servir d'embarcations d'un tonnage beaucoup plus élevé, naviguant de préférence à la vapeur. Le travail serait beaucoup plus suivi, moins dangereux et plus efficace. En outre, on devrait disposer de moyens de transport convenables pour diriger le poisson frais vers les villes de l'intérieur et jusqu'en Espagne. Mais pour réaliser de telles entreprises, il faudrait une grande initiative, appuyée sur des connaissances étendues et des capitaux importants. Or, les patrons-pêcheurs du nord, sont tous de petites gens, sortis des rangs des matelots et réduits à leurs seules forces. Aussi leur production est-elle fort inférieure à ce qu'elle pourrait devenir. Pourtant elle suffit pour encombrer les marchés les plus accessibles, où les prix sont très bas, tandis que, dans la plus grande partie du pays, on ne peut guère consommer que du poisson salé.

Le défaut de l'organisation actuelle ressort assez clairement de ce qui se passe pour la pêche de la morue. Les armements portugais pour Terre-Neuve ont été très florissants à une certaine époque, mais ils ont diminué peu à peu avec l'ensemble de l'activité nationale. Après avoir repris quelque importance au cours du siècle dernier, les tracasseries fiscales les avaient de nouveau réduits à presque rien, lorsque l'association formée sous le nom de *Liga Naval Portugueza* intervint pour obtenir un régime plus libéral[1]. Elle a réussi dans ses efforts et aussitôt

1. Cf. d'Oliveira Leone, *Inquerito á Pesca do bacalhau*. Lisbonne, 1903, 1 broch.

les armements se sont multipliés. En 1902, les bateaux portugais envoyés à Terre-Neuve n'étaient pas plus d'une quinzaine, appartenant presque tous à une seule société par actions. Aujourd'hui, on en compte une trentaine, dont la capacité varie entre 200 et 350 tonnes. Comme la consommation de la morue est considérable en Portugal, où elle entre pour une forte proportion dans l'alimentation populaire, cette activité de la pêche n'a rien de surprenant. Elle est même susceptible de nouveaux progrès, car l'importation du poisson étranger, préparé surtout en Norvège, est encore très forte : environ 200.000 quintaux par an. Ainsi cette pêche pratiquée avec des moyens suffisants, — qui du reste pourraient être sensiblement perfectionnés, — se maintient en face d'une puissante concurrence. Nous verrons tout à l'heure qu'il en est de même dans le midi pour la pêche de la sardine et du thon, et cela pour des raisons analogues. Donc, si l'on désire développer la prospérité des populations maritimes du nord, il faudra s'efforcer de constituer des entreprises plus importantes, avec des bateaux plus grands, des engins plus perfectionnés et des débouchés plus larges. Le salaire des matelots et par conséquent le bien-être des familles en seraient sensiblement améliorés. Nous n'avons pu, malheureusement nous procurer les monographies nécessaires pour établir ce point de la façon la plus précise. Mais il nous paraît ressortir suffisamment des indications fragmentaires que nous avons réunies. Dans le sud, nous allons trouver une situation à la fois plus favorable à certains égards, mais aussi plus complexe, parce qu'ici interviennent des industries complémentaires qui ont leurs avantages et leurs inconvénients propres.

II. — LA SARDINE ET LE THON.

L'organisation de la pêche sur les côtes sud, surtout à partir des ports qui avoisinent Lisbonne, est sensiblement différente de celle du nord, et ses effets sur la population maritime ne sont pas non plus les mêmes. D'abord l'approvisionnement du

grand marché constitué par la capitale, nécessite un régime plus fortement centralisé et outillé que dans la région précédente. Ainsi, le port de Lisbonne enregistre environ 170 barques de pêche pour un tonnage de 1.400 tonnes, soit une moyenne de plus de 8 tonnes par bateau, très supérieure à la moyenne générale du pays[1]. Cela ne veut pas dire que les pêcheurs de ce grand port sont équipés de la manière la plus efficace. Les embarcations à vapeur n'y sont pas encore employées, non plus que les engins perfectionnés. Aussi a-t-on vu des chalutiers anglais venir apporter leur poisson jusque dans les halles de Lisbonne. Il y a cinq cents ans, la situation était tout à fait contraire; les pêcheurs portugais exploitaient la mer britannique et portaient leur pêche à Londres. Les deux nations ont fait du chemin chacune de son côté, mais en sens inverse. Aussi, la condition du pêcheur de Lisbonne et des environs reste fort médiocre, bien qu'elle soit un peu supérieure à celle du pêcheur du nord.

A quelques kilomètres au sud de Lisbonne, à Sétubal, nous trouvons déjà l'un des centres les plus actifs de la pêche et de l'industrie de la sardine. C'est là que nous les étudierons brièvement et dans leurs traits essentiels.

La pêche de la sardine et la fabrication des conserves ont pris à Sétubal une grande extension depuis une vingtaine d'années. Nous résumons ici les renseignements qui nous ont été donnés sur cette industrie par diverses personnes compétentes, et notamment par M. J. Le Cosloec, directeur d'usine.

La sardine est abondante sur tout le littoral du Portugal, et plus particulièrement sur les côtes méridionales, où l'on pêche en outre le thon. Les engins employés pour prendre la sardine sont : le *circulo* et l'*armação*. Le premier est une seine immense, longue de quelques centaines de mètres, manœuvrée par plusieurs bateaux, de façon à envelopper les bancs de poisson et à les capturer en masse. L'armação est un filet solide, garni de plombs à la base et de lièges à la tête, afin qu'il se tienne verti-

1. Sétubal, au sud de Lisbonne, 697 bateaux, 2.720 tonnes ; Aveiro, dans le nord, 892 bateaux, 1.116 tonnes.

calement dans l'eau où on le dispose en forme d'enceinte circulaire; les sardines y pénètrent et, ne sachant pas retrouver l'issue, s'y entassent jusqu'au moment où l'on juge à propos de relever l'engin. Les filets de ce genre coûtent fort cher : de 40.000 à 50.000 francs; ils appartiennent aux principales fabriques de conserves, qui ont aussi des bateaux et des marins pour les manœuvrer et les entretenir. Les autres usines sont alimentées par des pêcheurs travaillant pour leur propre compte avec des filets ordinaires. Les marins occupés à cette pêche sont au nombre d'environ deux mille. Ils alimentent une quarantaine d'usines rangées sur le rivage du fleuve Sado, ce qui permet aux barques de leur apporter directement le poisson. Elles occupent pour la préparation, l'emboîtage, la cuisson, l'emballage et l'expédition du poisson à peu près cinq mille ouvriers dont mille soudeurs. Ces établissements sont généralement installés d'une façon fort sommaire, dans des constructions légères, où le matériel est disposé un peu au hasard, dans des conditions médiocres au double point de vue de la bonne marche du travail et de l'hygiène des ouvriers. On aperçoit immédiatement que cette industrie s'est développée rapidement ici, en improvisant ses installations. Et, en effet, un certain nombre de maisons françaises, voyant que la sardine menaçait de déserter les côtes bretonne et vendéenne, sont venues ici s'établir en toute hâte pour continuer leur fabrication.

Le personnel ouvrier des usines se subdivise en plusieurs catégories bien distinctes, qui se caractérisent par les traits suivants.

Voici d'abord le marin-pêcheur attaché au service d'une fabrique. Pendant les périodes de pêche, il reçoit un salaire fixe d'environ 1 fr. 50 par jour, et, en outre, une part proportionnelle dans le produit de la pêche; c'est une sorte de combinaison du salaire à la journée et du salaire à la tâche ou à prime. Quand le poisson ne donne pas, ces marins sont employés à la réparation et au goudronnage des filets. Ils gagnent alors de 2 fr. à 2 fr. 50 par jour.

Les autres pêcheurs sont engagés par un patron de barque,

qui leur donne une petite paie mensuelle et une part dans le produit de la pêche.

En second lieu viennent les ouvriers et ouvrières employés à la manutention et à la préparation du poisson. Les hommes gagnent en moyenne 2 fr. 50 à 2 fr. 75 pour une journée de dix heures : les femmes reçoivent de 1 fr. 90 à 2 fr. 20 ; on emploie aussi des enfants, payés de 40 à 100 reis (0 fr. 22 à 0 fr. 60) par jour ; quelques-uns obtiennent davantage.

Malheureusement, le travail n'est pas régulier : tantôt c'est le poisson qui manque et tantôt les affaires qui se ralentissent, en sorte que le chômage sévit souvent.

La troisième catégorie est formée par les soudeurs de boîtes ; ces ouvriers reçoivent les récipients en fer-blanc découpés et estampés par une machine, et ils en assemblent les pièces au moyen d'un fer à souder chauffé au gaz. Des enfants nettoient alors les boîtes, des femmes y placent les poissons, achèvent le remplissage avec de l'huile et posent le couvercle. La boîte revient au soudeur qui la ferme, après quoi elle est stérilisée dans un autoclave chauffé à 105 degrés, puis elle va au magasin pour l'expédition. Le travail du soudeur est assez pénible, et demande de l'adresse et du soin, car le moindre défaut dans la fermeture entraîne la perte de la boîte, le poisson ne tardant pas à se corrompre. Et cependant il faut aller vite, car le travail est payé aux pièces. Ces ouvriers peuvent gagner de 6 à 10 francs par jour, mais pour eux aussi le régime du travail est irrégulier, si bien que leur gain annuel ne dépasse guère 2.000 francs, chiffre moyen. Ils disposent de loisirs assez fréquents que la plupart d'entre eux emploient à faire de longues parties de cartes au cabaret. Quelques-uns cependant montrent plus de prévoyance et réalisent des économies. Plusieurs ont monté de petites fabriques en s'associant. Mais la réussite est difficile, parce que ces gens n'ont pas assez de capitaux pour constituer un bon outillage, fabriquer avec soin en choisissant le poisson, enfin pour attendre le meilleur moment pour la vente ; ils sont exploités par les commerçants qui leur vendent le fer-blanc et l'étain à crédit et achètent leur fabrication à vil

prix. Ainsi, l'élévation de ces ouvriers qui devrait leur être rendue relativement facile par le taux exceptionnel de leur salaire, est contrariée soit par leur défaut d'éducation familiale, soit par les difficultés d'établissement dans une industrie qui se prête mal au régime du petit atelier. Cette difficulté va d'ailleurs en croissant, par l'effet du développement du machinisme. Comme tous les ouvriers qui jouissent du privilège d'un haut salaire, et qui constituent plus ou moins une élite, les soudeurs sont très exigeants et se mettent facilement en grève. A Sétubal, ils sont fortement syndiqués, mais leur conception du rôle du syndicat ne va guère au delà de la lutte pour l'augmentation du salaire. En quelques années ils ont organisé dans ce but trois grèves, dont une a duré cinq mois, produisant parmi ce groupe de familles peu prévoyantes une profonde misère. Cette situation ne pouvait manquer de provoquer l'extension de la machine, qui se vulgarise en effet sous une triple forme : la machine à emboutir qui supprime la première soudure, en faisant le corps de la boîte d'un seul morceau; la machine à souder dirigée par un simple manœuvre qui rend le soudeur inutile; la machine à sertir, qui ferme la boîte en repliant les bords du couvercle sur ceux du corps, avec interposition d'un fil de caoutchouc qui rend la fermeture hermétique. Ceci, combiné avec l'emboutissage, supprime toute soudure. A Sétubal, ces automates sont encore rares, mais leur triomphe est certain pour un avenir probablement peu éloigné. On les voit déjà fonctionner en bon nombre dans les belles usines Fialho à Portimao. Le métier d'ouvrier soudeur paraît donc destiné à disparaître, ou à peu près.

Il est évident que la condition de la plupart des ouvriers de l'industrie de la sardine est fort misérable. Sauf pour les soudeurs, les salaires sont très réduits, les chômages fréquents et, bien que le prix de la vie soit relativement modéré, en dépit de l'exagération des taxes indirectes, un grand nombre de familles vivent de privations dans des logements malpropres et insalubres. Aussi sont-elles souvent la proie de la tuberculose et autres maladies graves. Les soudeurs se nourrissent mieux,

mais leur gaspillage imprévoyant les empêche généralement d'épargner, et le désordre de leur existence les conduit trop souvent au même résultat que leurs camarades moins bien payés, c'est-à-dire à la dégradation morale et physique[1]. Ceci montre une fois de plus que les hauts salaires ne sont pas la condition unique de la prospérité, du progrès, ni même du bien-être de la classe ouvrière, surtout quand ils sont irréguliers, car alors ils poussent à l'imprévoyance et à la dissipation. Ainsi, pour prendre un exemple, on voit fréquemment les soudeurs envoyer leurs enfants à la fabrique aussitôt qu'ils sont en état de nettoyer une boîte, c'est-à-dire dès neuf ou dix ans, afin de tirer quelques sous de leur travail, et cela sans aucun souci de leur instruction et de leur avenir.

Il ne nous a pas été possible de nous procurer des monographies détaillées portant sur des familles attachées à cette industrie. Voici cependant quelques indications propres à préciser ce que nous avons dit plus haut.

Manoel Antonio Gomes est un marin-pêcheur employé dans l'une des usines de Sétubal. Son salaire est de 280 reis (1 fr. 54) par jour seulement, mais il reçoit des primes proportionnelles à l'importance de la pêche, qui porte sa paie à 2 fr. 25 environ, chiffre moyen. Sa femme, Maria Candida, reçoit 40 reis (0 fr. 22) par heure, quand elle est employée. Ils ont quatre enfants : Virginia, 20 ans, et Manuela, 16, qui prennent soin du ménage ; Raymundo, 11 ans, employé au bureau de la fabrique, où il gagne 200 reis (1 fr. 10) par jour ; José, 10 ans. Les ressources de cette famille peuvent être évaluées à environ 1.200 francs par an, en comptant largement. Son loyer lui coûte 143 francs, sa nourriture 800 francs à peu près, le surplus est absorbé par l'entretien et les menues dépenses.

Antonio Pescania, âgé de 41 ans, ouvrier soudeur de boîtes, touche par mois environ 36 milreis (198 francs), c'est-à-dire près de 2.400 francs par an. Sa femme, âgée de 36 ans, est

1. Cf. ce que nous dirons plus loin des ouvriers bouchonniers de la région de Lisbonne ; l'observation s'applique aussi aux ouvriers du même métier de l'Algarve.

couturière et se fait en moyenne 12 milreis (66 francs) par mois. Ils ont six enfants : Augusta, 12 ans; Maria, 9; Elvira, 6; Alvaro, 5; Raul, 4; Laura, 2, et un bébé d'un an. L'aînée est déjà employée à l'usine, où elle reçoit 200 reis (1 fr. 10) par jour. Le total des recettes de cette famille atteint environ 3.400 francs par an. Elle occupe un logement d'une médiocre salubrité qui lui coûte 48 milreis (264 francs) par an. L'alimentation se compose principalement de viande, de poisson et de légumes. L'ouvrier consomme en quantité notable du vin et de l'eau-de-vie. Il fait partie d'une association qui, en cas de maladie, lui allouerait 500 reis (2 fr. 75) par jour, et en outre les médicaments. Il sait lire et écrire, ayant fréquenté dans son enfance une école gratuite tenue par les Pères jésuites. Il a abandonné toute pratique religieuse. Pescaria s'arrange de façon à éviter l'impôt direct sur le loyer, et pour cela il se garde de réclamer son inscription sur les listes électorales. Il a fait son service militaire. Avec un peu d'économie, cette famille pourrait être très prospère.

Nous devons, d'autre part, à M. de Oliveira Leone, de Lisbonne, quelques notes sur un autre ouvrier soudeur. José Antonio d'Azevedo, âgé de 42 ans, est originaire de Lagos, petit port de l'Algarve, où son père, capitaine au long cours, habite encore, et où sa mère exploite une petite ferme. Il a épousé la fille d'un paysan de Villa d'O Bispo, village situé à l'ouest de la serra de Monchique; elle est âgée aujourd'hui de 40 ans. Le ménage est sans enfants. On remarque à ce propos qu'en majorité les soudeurs sont originaires du midi et restent souvent célibataires. Les d'Azevedo habitent le vieux quartier, dont nous connaissons l'insalubrité. L'ouvrier gagne à l'usine un salaire calculé à la tâche, qui atteint souvent 200 francs par mois, mais tombe parfois à 50, selon que le travail presse, ou non. Le salaire annuel moyen peut être estimé à 1.800 francs environ. Le logement occupé par ce ménage coûte 36 milreis (près de 200 francs) par an; il est situé au premier étage, et comporte trois petites pièces et une cuisine, le tout fort modestement meublé; le linge et les vêtements sont également d'une très grande simplicité.

Logement et hardes sont tenus avec propreté. L'alimentation comprend principalement du pain de froment, des légumes, du poisson, de temps en temps de la viande, du vin; on paie au mois les achats chez l'épicier. L'ouvrier fait partie de la société de secours mutuels et du syndicat des soudeurs. Il a reçu une bonne instruction primaire, sa femme sait lire et écrire. La loi fiscale lui impose une taxe locative de 10 % du loyer, à laquelle il faut ajouter au moins 80 francs de taxes de consommation. D'Azevedo a tiré au sort un numéro élevé qui lui a évité le service militaire ; il est électeur municipal et politique. Ce ménage, qui n'a point de charges, pourrait actuellement mettre un peu d'argent de côté. Mais il ne s'en soucie guère et se borne à vivre au jour le jour, ce qui le maintient indéfiniment dans la même position précaire.

Urbano Darcimento, 27 ans, est employé de bureau dans une fabrique de conserves, au traitement de 25 milreis (138 fr. 50) par mois. Sa femme, Carmen Borges, 21 ans, se consacre aux soins du ménage. Ils ont une fillette, Carmen, âgée de six mois. La famille occupe un petit logement qui coûte 40 milreis (220 francs). Ces jeunes gens vivent avec beaucoup de sobriété. Le père, ancien élève de l'école normale d'instituteurs, a des goûts intellectuels ; la lecture et les promenades en famille sont ses seules distractions. Au point de vue religieux, leur pratique est nulle : Darcimento ne paie pas l'impôt direct, mais nous savons déjà que les taxes indirectes sont considérables. Il s'est libéré du service militaire moyennant un versement de 150 milreis (825 francs). Il est électeur politique et municipal. Une famille de ce type ne s'élève point, par ses ressources, au-dessus de la condition ouvrière moyenne. Cependant, elle est tenue à un certain décorum qui souvent lui rend la vie assez difficile.

On voit par ces observations rapides que l'industrie des conserves, en fournissant à la pêche côtière un débouché extérieur important, lui a donné une activité remarquable. Elle a apporté à la population des occupations un peu plus lucratives et un travail plus abondant. Aussi, Sétubal est une des villes portu-

gaises qui ont grandi le plus rapidement[1]. Malheureusement, la population était mal préparée à cette prospérité relative, dont elle ne tire qu'un assez médiocre parti. Elle se montre à la fois exigeante et faiblement prévoyante, dépensière et peu soucieuse du confort et de l'hygiène, facilement accessible aux tentations et aux excitations. Aussi est-elle décimée par les maladies qui accompagnent toujours la misère et l'alcoolisme, pendant que la démoralisation et l'esprit de révolte font dans ses rangs des progrès sensibles.

La situation est un peu meilleure dans les petits ports de l'Algarve, où les circonstances sont du reste plus favorables encore. La sardine, qui fait souvent défaut même à Sétubal, reste toute l'année dans les eaux méridionales, en sorte que le travail, sans être absolument constant, affecte une régularité plus grande. Au printemps, le thon arrive par bancs considérables et on le prend en grande quantité. La plus forte partie de la pêche est transformée en conserves à l'huile et le reste est salé. Les usines sont nombreuses à Portimao, Lagos, Olhao. Quelques-unes, notamment celles de la maison Fialho, sont très vastes, bien organisées, parfaitement outillées pour la fabrication comme pour la pêche. La situation du personnel marin et ouvrier est analogue à celle des gens de Sétubal, mais plutôt meilleure. Cela tient non seulement à la plus grande régularité du travail, mais aussi à la moindre cherté de la vie. Mais, ici plus encore qu'à Sétubal, le machinisme se développe avec rapidité dans les fabriques de conserves, diminuant d'année en année le nombre des ouvriers habiles et nivelant les salaires. Néanmoins, la prospérité de cette industrie apporte parmi la population maritime un élément de profit qui lui permet une existence plus aisée. Aussi a-t-elle augmenté en nombre.

La petite pêche occupe aussi en Algarve un bon nombre de marins. Leur poisson trouve un débouché jusqu'en Alemtejo où il est porté soit par le chemin de fer, soit par la voie du fleuve Guadiana. Ces moyens de transport sont d'ailleurs bien

1. V. plus loin dans le chapitre consacré aux transports la monographie du marin-caboteur de Sétubal.

insuffisants. S'ils étaient complétés, les pêcheurs trouveraient dans l'arrière-pays des débouchés qui, actuellement, ne sont ouverts qu'au poisson salé.

En résumé, la pêche cotière comporte deux catégories bien distinctes. La première a pour but d'approvisionner le marché intérieur de poisson frais ou salé. C'est une industrie exercée par de petites gens, disposant de minces capitaux, d'un faible matériel et de débouchés insuffisants. Elle donne aux marins qui la pratique de maigres profits ou des salaires très médiocres, réduits encore par de nombreux chômages. La seconde est patronnée par les fabricants de conserves, c'est-à-dire par des entrepreneurs qui généralement travaillent en grand, avec un puissant outillage, de forts capitaux, et pour le marché international. Ici, le travail est sensiblement plus régulier, plus abondant et mieux rétribué. Grâce aux circonstances favorables du milieu, et aussi à la crise très grave qui a sévi en France, cette industrie a remarquablement prospéré en Portugal. Au point de vue purement économique, c'est un véritable succès, dû en grande partie, il faut le dire, à l'immigration de maisons étrangères. Toutefois, cette situation n'est pas entièrement satisfaisante. D'abord, les fabricants vont chercher en Italie les huiles d'olive dont ils ont besoin, alors que le Portugal est un grand producteur de cette denrée. Nous avons exposé déjà les motifs de cette anomalie[1], qui devrait se modifier en faveur de l'agriculture nationale, car celle-ci paraît avoir été sacrifiée à une combinaison à la fois fiscale et protectionniste. En effet, l'importation des huiles procure à la douane un notable revenu, qu'elle restitue en partie aux fabricants par le régime du drawback, dont résulte indirectement une prime de sortie au profit de l'exportation des conserves. On ne peut nier l'importance de ce commerce, mais il est tout de même singulier et illogique que la culture, principale industrie du pays, se trouve sacrifiée dans cette combinaison.

Ensuite, quand on examine la question au point de vue so-

1. V. plus haut la monographie du paysan de Mirandeila.

cial, on s'aperçoit que l'industrie des conserves est en pleine évolution. Par le développement du machinisme, elle tend à supprimer presque complètement l'ouvrier spécialiste, pour ne plus guère employer que des manœuvres. On verra donc disparaître une catégorie d'ouvriers qui, malgré leurs défauts, constituaient une élite susceptible de se développer, de s'élever. Du reste, la concentration croissante de la fabrication qui fait naître la très grande usine, contribue aussi à rendre l'élévation de l'ouvrier plus difficile. Ajoutons encore que, pour le moment, la fabrique attire beaucoup d'enfants trop jeunes, qu'elle enlève prématurément à l'école, et dont elle fait le plus souvent, non seulement de simples manœuvres, mais encore des gens privés de toute formation intellectuelle [1].

Les mers lusitaniennes ne donnent pas seulement du poisson. Elles fournissent aussi un sel de qualité supérieure, extrait dans un grand nombre de marais salants. C'est là encore une véritable industrie nationale dont nous parlerons brièvement.

III. — LES SALINES. — SAUNIER DE FARO.

Le sel portugais est réputé pour sa blancheur et sa qualité. Depuis des siècles déjà il est recherché pour la conservation du poisson et s'exporte au loin. Le climat sec de l'été est d'ailleurs très favorable à cette industrie qui s'exerce sur presque tout le pourtour des côtes, et en outre sur le cours inférieur du Tage. Les marais salants sont installés de façons différentes selon le lieu. Dans les lagunes d'Aveiro, on a aménagé des plages basses, où l'eau est retenue par de petites digues. Ailleurs on a creusé à quelque distance du rivage des bassins profonds reliés à la mer par un canal muni d'une écluse. Le fond du bassin est divisé en cases par de petits talus en argile ; on fait entrer l'eau salée de façon à former une couche d'un mètre d'épaisseur environ,

1. V. dans les monographies qui servent de base à ce travail, les indications relatives à la scolarité et à l'instruction primaire, ainsi que le chapitre qui sera consacré plus loin à la vie intellectuelle.

qui s'évapore peu à peu. Quand les talus apparaissent au-dessus de la surface, le sel commence à se déposer au fond des compartiments, d'où il est retiré, puis séché à l'air et mis en sacs. On évacue ensuite les eaux-mer, le bassin est nettoyé, réparé et une nouvelle opération commence.

Nous avons déjà parlé de Faro, chef-lieu de l'Algarve. Sept grandes salines sont établies dans les environs. L'une d'elles se trouve à un quart d'heure de marche au delà des dernières maisons, dans la direction de l'est, au milieu d'un grand enclos placé à 300 mètres à peu près de la mer et à quelques mètres au-dessus du niveau de celle-ci. Plusieurs bassins profonds de 5 à 6 mètres y sont creusés; au fond, on aperçoit, à travers l'eau dormante, les talus aplatis qui forment les compartiments et servent de chemins pour aller retirer le sel après l'évaporation. Un peu en arrière, on a élevé une maison d'habitation et un magasin. Cette installation est placée sous la garde d'un ouvrier saunier, auquel le patron, qui habite lui-même en ville, a donné un logement dans la maison. Cet homme, décédé quelques semaines après la visite de notre collaborateur, a été remplacé par son gendre, qui se trouve sensiblement dans la même position. Il se nommait Antonio Bacalhau, était âgé de 50 ans et veuf. Il a laissé trois enfants : Antonio, 30 ans; Maria, 25, Gertrude, 20; Maria est mariée au jeune ouvrier qui surveille maintenant la saline. Le saunier organise et dirige tout le travail de préparation et d'extraction du sel, sous le contrôle du patron; c'est donc une sorte de contremaître: pour l'aider, Bacalhau employait principalement les membres de sa famille, et comme ce travail ne suffisait pas pour les occuper toute l'année, ils cherchaient en outre au dehors du travail comme journaliers. Les salaires payés dans ces divers cas sont peu élevés[1]. Le père gagnait par jour 320 reis (1 fr. 77); le fils, quand il travaille à la saline, est payé 260 reis (1 fr. 44, et seulement 240 reis (1 fr. 32) pour les autres journées; les femmes reçoivent 140 reis (0 fr. 78). Lorsqu'ils vivaient ensemble, logés

1. V. la monographie du maraîcher-journalier des environs de Faro.

par le patron, ces gens pouvaient réunir un total de salaires variant entre 1.200 et 1.400 francs, selon les années. En outre, ils louaient dans le voisinage un petit terrain où ils cultivaient des légumes, et quand le travail manquait, les femmes allaient ramasser sur la plage des coquillages comestibles. Dans ces conditions, et en temps normal, on pouvait joindre les deux bouts sans trop de privations. Mais, pour un jeune ménage avec plusieurs petits enfants, la situation est beaucoup plus dure, car il faut faire vivre toute la nichée avec un salaire annuel qui se maintient plutôt au-dessous qu'au-dessus de 700 francs.

Le mobilier laissé par l'ouvrier se compose de quelques meubles et ustensiles grossiers, auxquels il faut ajouter un peu de linge de coton, le tout presque sans valeur. Le logement maintenant occupé par le jeune ménage se compose de trois pièces assez confortables, concédées gratuitement par le patron. Ces gens se nourrissent essentiellement de pain, de légumes, de poisson et de coquillages; ils ne mangent presque jamais de viande, mais boivent un peu de vin. Ils doivent acheter la plus grande partie de ce qu'ils consomment, et presque toujours payer comptant.

Cette existence très étroite se poursuit avec une assez grande régularité. Les chômages sont rares et aussi les maladies exigeant la visite du médecin, qui demande 500 reis (2 fr. 75) pour venir de la ville. Les distractions sont réduites au minimum dans ce lieu un peu écarté, et d'ailleurs on n'a pas beaucoup d'argent à perdre. Bacalhau savait un peu lire, et son fils n'est pas plus habile; quant aux filles, elles sont complètement illettrées. Pour aller à l'école, il faut se rendre à Faro, c'est une course d'un peu plus d'un kilomètre. Ces gens sont catholiques, mais peu zélés, comme du reste la moyenne de la population dans toute l'Algarve.

Bacalhau ne payait aucun impôt direct, et n'avait fait aucun service militaire, pour ce motif qu'il ne fut jamais convoqué; son fils a été dispensé pour insuffisance physique. Le père était électeur municipal et politique, grâce au modeste savoir qui lui permettait de déchiffrer un journal.

Nous avons constaté déjà précédemment que l'immigration ouvrière est insignifiante dans cette province, tandis que l'émigration est assez active. Un frère de Bacalhau, ouvrier tailleur de pierres et propriétaire d'un petit bordage, travaille actuellement en Afrique; il a laissé sa femme au pays pour faire valoir les terres, et il espère rentrer dans quelques années muni d'un pécule qui lui permettra d'arrondir son bien et de vivre en paysan aisé.

La famille que nous venons de décrire sommairement représente bien la moyenne des ménages de journaliers qui habitent les faubourgs de Faro et les environs. Les ouvriers de métier sont un peu mieux payés, sans que leurs salaires arrivent à dépasser un niveau fort modeste. Dans chaque saline on trouve ainsi un ou plusieurs ouvriers expérimentés, faisant office de contremaîtres, et dirigeant le travail des journaliers engagés pour la récolte du sel ou la mise en état des salines. Pour établir celles-ci, un capital assez important est nécessaire. En effet, il faut acquérir un terrain, creuser et préparer les bassins, construire un magasin. En outre, un aléa assez sensible résulte des irrégularités des saisons. Un été humide donne une mauvaise récolte. Ces obstacles font qu'un simple ouvrier peut difficilement arriver à monter et à exploiter une saline pour son propre compte. Ce sont, en général, des commerçants qui entreprennent les exploitations de ce genre, dont ils vendent les produits à des négociants en gros, lesquels en exportent une forte partie jusque dans le nord de l'Europe.

II

LES MINES ET LES MINEURS

Les dépôts métallifères dans la péninsule. — Le charbon en Portugal. — L'extraction des métaux dans l'antiquité. — La métallurgie à l'époque actuelle. — L'exportation des minerais. — La population minière dans le sud. — Les métaux rares dans la région du nord. — Les mines de plomb et les mineurs dans le bassin du Vouga.

Parmi les arts techniques, celui des mines est un des plus difficiles à développer et à appliquer, à cause de la complexité des méthodes, des procédés et des intérêts mis en cause. Aussi, ce sont seulement les peuples les plus fortement organisés et les plus actifs, qui savent donner aux industries minières l'extension et la perfection qu'elles comportent. Parmi les nations dont le régime social est dominé par la coutume et l'esprit de routine, et chez celles où la désorganisation de la famille a affaibli ou déréglé les ressorts de la vie sociale, on se borne à effleurer, pour ainsi dire, les gîtes minéraux les plus accessibles et les plus communs. Bien souvent même on néglige tout à fait ces éléments de travail et de richesse. Lorsque les entreprises minières sont établies sur une grande échelle et conduites avec succès, elles amènent des résultats considérables en même temps au point de vue économique et au point de vue social. Les industries qu'elles font naître appellent parfois des populations entières qui élargissent les centres anciens ou créent de nouvelles cités. Les campagnes, qui doivent nourrir ces foules, sont occupées et défrichées, ou soumises à une culture plus

intense. La population mélangée qui résulte de ce mouvement prend une physionomie sociale plus ou moins tranchée, selon le caractère de l'élément qui prédomine. Tantôt cet élément est fourni par une colonisation assez homogène, qui, de proche en proche, occupe fortement le pays. Ce fut le cas pour la Californie. Ailleurs, la mine attire des sociétés d'actionnaires, qui se préoccupent uniquement de leur industrie et de ses besoins spéciaux. Un exemple précis de cette situation nous est fourni par l'Afrique du Sud. Enfin, la mine peut être un accessoire dépendant d'un grand domaine foncier, dont le propriétaire combine la culture et l'industrie afin de mieux faire valoir ses propriétés. Ce fait s'est produit fréquemment en Europe dans des pays constitués de façons très différentes. Il donne toujours des résultats conformes aux tendances de l'organisation sociale ambiante. Ainsi, les entreprises minières de ce type créées en Suède, ont amené des conséquences bien différentes de celles qui se sont produites sur les grands domaines de la Russie orientale. Cela revient à dire qu'il convient de bien réfléchir lorsque la question se présente à l'attention des hommes publics, car des mesures mal combinées prises soit en faveur de l'industrie minière, soit contre elle, peuvent entraîner des conséquences lointaines d'une exceptionnelle gravité. Ni les premiers chercheurs d'or du Far West, ni les gouvernants boers qui ont concédé les premières mines du Rand ne pouvaient se douter des suites que leurs actes devaient entraîner.

I. — LES DÉPÔTS MÉTALLIFÈRES.

Le Portugal est l'un des pays du monde les plus riches en gîtes métallifères. Les magnifiques dépôts disséminés dans les sierras espagnoles se continuent sur le territoire portugais, qu'ils traversent souvent de part en part. Beaucoup d'entre eux sont exploitables à ciel ouvert, c'est-à-dire dans des conditions très favorables. Il y a d'ailleurs bien des siècles que les minerais

lusitaniens sont connus ou utilisés. On trouve fréquemment des traces d'exploitations anciennes, qui ont duré de longues années, laissant sur place de véritables collines de déblais et de rebuts. Les métaux principalement exploités par les anciens étaient le cuivre, l'étain, le plomb argentifère, l'or associé parfois à l'antimoine. Les ingénieurs modernes ont ajouté à cette liste le charbon, le fer, le manganèse, le wolfram, l'uranium et même le radium. C'est par centaines que l'on compte les dépôts découverts et reconnus dans toute l'étendue du pays, au nord comme au sud, en plaine comme dans la montagne. Beaucoup d'ailleurs restent inutilisés faute d'argent, car les capitaux portugais se montrent plus timides encore, si la chose est possible, à l'égard de cette industrie que vis-à-vis des autres. Il faut dire que des spéculations hasardeuses, lancées par des affairistes dénués de scrupules, ont beaucoup contribué à éloigner le public des entreprises de ce genre. Mais ce motif ne suffit pas pour expliquer une abstention aussi accentuée. Elle tient à des motifs d'ordre général, et avant tout à la désorganisation sociale ancienne et profonde que nous avons signalée au début de ce travail. Elle rend les Portugais peu aptes à organiser, à conduire en bon ordre, et à maintenir des entreprises aussi étendues et aussi compliquées.

C'est dans la région méridionale que se trouvent les bancs métallifères les plus puissants, principalement ceux de pyrites de fer et de cuivre, tandis que les autres métaux se rencontrent surtout dans les provinces septentrionales. La production du sud est plus abondante, mais celle du nord est plus variée et fournit des produits plus précieux. Voici du reste un inventaire rapide des ressources métalliques du Portugal.

Jusqu'à présent, on n'a découvert que des terrains carbonifères de faible étendue, localisée dans la région du nord sur les deux rives du Mondégo inférieur. Le gisement le plus important est celui de Bussaco, qui fournit une houille d'assez bonne qualité. Au cap Mondégo, on trouve de l'anthracite, et plus au sud des lignites sans grande valeur industrielle. On a signalé la pré-

sence du charbon près de Porto et aussi dans les environs de Lisbonne; mais on ne possède encore à ce sujet que des indications douteuses. Somme toute, il paraît probable que le Portugal est pauvre en combustibles minéraux. La chose est sans doute regrettable, mais il ne faut pas en exagérer l'importance comme on le fait trop souvent pour expliquer l'infériorité industrielle du pays. Grâce à sa position maritime, le Portugal peut recevoir les charbons étrangers à des prix très modérés, inférieurs à ceux que l'on paie dans beaucoup de districts manufacturiers de l'Europe centrale. En outre, ce pays dispose de forces hydrauliques importantes, qu'on aurait pu aménager, en utilisant même les eaux mortes pour l'irrigation des régions basses[1].

Les minerais de fer se rencontrent en couches puissantes sur différents points du territoire, notamment dans l'Alemtejo occidental, et dans les provinces du nord. Des minerais magnétiques de très bonne qualité, contenant jusqu'à 70 % de métal, ont été découverts sur plusieurs points, mais la plupart restent inexploités, faute de moyens de transport. On extrait pour l'exportation une certaine quantité de ces minerais, notamment dans l'Alemtejo, ainsi qu'à Bussaco et à Moncorvo. Comme la Suède a virtuellement prohibé la sortie des minerais de fer, on a demandé au Portugal de combler le déficit qui en est résulté dans l'approvisionnement des fonderies anglaises, belges, françaises et allemandes. On en expédie même jusqu'aux États-Unis. Certains dépôts ferrugineux se trouvent à proximité des mines de charbon. Mais cela n'a pas suffi pour faire naître l'industrie métallurgique.

Le cuivre est extrêmement abondant dans presque toutes les parties du royaume. Dans le sud, c'est par centaines de kilomètres carrés que l'on mesure les terrains contenant des pyrites cuprifères, où le métal rouge est associé tantôt à la chaux, tantôt

1. Un intéressant projet, dû à l'initiative de M. l'ingénieur Pinto junior, a Coimbra est actuellement à l'étude pour l'utilisation des eaux de la Serra de Estrella. Mais, comme il arrive toujours dans un pays où sévit la malaria politique, ce projet rencontre des obstacles administratifs qui réussiront probablement à le faire échouer.

au fer ou à l'arsenic. D'importantes exploitations sont en pleine prospérité sur divers points, notamment à Sao Domingos, lieu situé à 18 kilomètres du fleuve Guadiana. Cette mine, exploitée par une compagnie anglaise, est reliée par un chemin de fer à la rivière, sur laquelle on a construit un petit port où des vapeurs revenant de la Méditerranée chargent le minerai comme fret de retour, à des prix très bas; 300.000 tonnes partent ainsi chaque année de Sao Domingos à destination des pays du nord. A Aljustrel, en plein Alemtejo, une compagnie belge extrait également des pyrites pour les exporter. Une société anglaise exploite une autre mine dans la vallée du Douro, etc. On ne traite sur place que les minerais les plus pauvres, et généralement pour les concentrer. On fabrique aussi un peu d'arsenic et d'acide sulfurique. En fait, la plus grande partie du cuivre enlevé au sol portugais est fondu et travaillé à l'étranger.

Dans les schistes métamorphiques et les granits des provinces du nord, on rencontre des filons de minerais d'étain, dont les affleurements sont exploités de temps immémorial par de simples paysans, au moyen de fours primitifs au charbon de bois. Les dépôts les plus connus sont situés dans l'extrême nord, dans la Beira Alta, au Tras os Montes et à Vianna de Castello (Minho). Ces minerais sont extraits par diverses sociétés étrangères.

Le plomb est aussi très commun dans le nord, surtout aux environs de Porto, de Villa Real et de Terramonte, où existent d'importantes exploitations, dont les produits sont exportés tels quels et fondus au dehors. Il est généralement associé à l'argent.

On a découvert dans ces dernières années dans presque toute la région du nord des gisements de wolfram, dont le minerai compte parmi les plus riches et les plus purs actuellement connus. Certains échantillons contiennent jusqu'à 70 % d'acide tungstique. On l'emploie pour la fabrication des aciers durs et lourds dont on fait des obus. Il sert également dans la confection des lampes électriques à incandescence. Ce

minerai est extrait par des sociétés anglaises, belges et françaises.

On a trouvé de l'antimoine dans toutes les parties du Portugal, depuis Faro, dans l'extrême sud, jusqu'à Bragança, dans l'extrême nord. Il se présente tantôt seul, et tantôt associé à l'or. Dans la seule vallée du Douro, on trouve une bande de terrain de 40 kilomètres de longueur sur 10 kilomètres de largeur, où le minerai d'antimoine abonde. L'exploitation avait déjà pris un assez grand développement, lorsque la concurrence de plusieurs autres pays fit brusquement tomber les prix à un niveau très bas, si bien que diverses concessions ont été abandonnées.

La situation est exactement la même pour le manganèse. Les célèbres dépôts espagnols de Huelva se prolongent à travers l'Alemtejo jusqu'à Alcacer, sur une longueur de plus de 130 kilomètres. Cinquante-quatre concessions ont été accordées pour l'extraction du minerai, entre Mertola et Aljustrel. Mais la baisse des prix a réduit l'extraction à peu de chose. Pour soutenir la concurrence, il eût été nécessaire de travailler le minerai sur place à très bon marché. Mais, pour cela, tout manquait : le charbon, les capitaux, mais surtout les moyens de transport et l'initiative.

Enfin, d'importants filons de quartz aurifères ont été reconnus dès l'antiquité dans les masses de schiste dont sont formés en partie les plateaux du nord. On a retrouvé en effet les vestiges de travaux considérables exécutés à l'époque romaine pour l'exploitation de ces filons. Un ingénieur de Porto, M. Moraes de Carvalho, qui s'est occupé très activement de cette question, a extrait dans la vallée du Douro des quartz qui contenaient par tonne jusqu'à 170 grammes d'or généralement associé au sulfure de fer et à l'antimoine.

Il n'est pas inutile d'ajouter à cette liste déjà longue les nombreuses sources minérales et thermales, salées, alcalines, ferrugineuses, sulfureuses, etc., qui jaillissent dans presque toutes les provinces, depuis Monchique jusqu'à São Pedro do Sul, et au delà, sans parler de plusieurs dépôts de sel gemme.

Le Portugal possède donc tous les éléments d'une industrie métallurgique très importante qui, avec les fabrications annexes, aurait pu faire de ce pays un des centres les plus actifs du monde. Les Portugais n'ont pas su tirer parti de ces richesses; leurs minerais n'ont guère été pour eux que des amas de pierres sans valeur jusqu'au jour où les étrangers sont venus les extraire et les emporter pour l'alimentation de leurs usines. Les monographies qui suivent vont nous donner une idée des conditions dans lesquelles se fait l'extraction, et de la situation des ouvriers qui y sont employés.

II. — CHEF-MINEUR D'ALJUSTREL.

La première famille observée est celle d'un *chef-mineur d'Aljustrel*, employé dans les mines de cuivre et de manganèse exploitées par la société belge dont nous avons déjà parlé, et dont le siège social est à Anvers[1].

Aljustrel est une petite ville de 8.000 âmes, bâtie en plein Alemtejo, dans une région accidentée qui forme la ligne de partage des eaux entre le Rio Sado et un affluent du Guadiana. Elle est située sur une colline, à une altitude de 180 mètres, dans un pays dépourvu d'eau, où les étés sont extrêmement secs et chauds. Aussi, la culture se localise dans les bas-fonds, qui sont fertiles, et où l'on récolte des céréales, des légumes : pois, fèves, choux, etc.; sur les pentes, on trouve la vigne, des pâtis plantés d'oliviers, et enfin des bois de chênes verts, soigneusement entretenus, dont les glands nourrissent des troupeaux de porcs. On élève en outre des chèvres et des moutons. Le gros bétail est rare, faute de fourrages. Ainsi, bien que les terrains très secs et incultes soient assez étendus, la région est suffisamment productive pour approvisionner la

1. Monographie faite avec le concours de M. Finiels, ingénieur aux mines d'Aljustrel.

petite ville, qui en outre reçoit du poisson de l'Algarve par les chemins de fer.

Le sol de cette région renferme d'importants dépôts de pyrites de fer, contenant un assez forte proportion de cuivre. On y trouve également de riches minerais de manganèse. Le centre de l'exploitation est à São Joao do Deserto, sur une colline rocheuse voisine d'Aljustrel. Au début, les affleurements étaient exploités en carrière. Mais il a fallu suivre les filons en profondeur au moyen de puits et de galeries, percés dans les schistes bleus. Ces travaux difficiles ont exigé des capitaux considérables et une direction technique très éclairée, éléments qui manquaient totalement autrefois dans le pays; cela explique la nécessité de l'intervention étrangère. Ces filons ont une longueur d'un kilomètre environ, dans la direction sud-nord, avec une légère déviation de 18° vers l'ouest, et un pendage de 68° à l'est. L'abatage du minerai se fait par étages de 20 mètres de hauteur, divisés en tranches de 2 mètres, en prenant les coupes du mur au toit et en soutenant au moyen d'un boisage serré. Ces minerais ont été exploités dès une haute antiquité. Très souvent, on rencontre des travaux anciens que l'on suppose romains, et qui ont été remblayés avec des minerais considérés alors comme trop pauvres, mais que l'on utilise aujourd'hui. La majeure partie des produits de cette mine est traitée sur place, au moins partiellement, pour obtenir une matière plus riche, ou même du cuivre métallique: le reste est exporté à l'état brut en Belgique, en Allemagne, etc. La mine d'Aljustrel se trouve placée à quelques kilomètres seulement de la grande voie ferrée qui relie l'extrême sud du pays à Barreiro, sur l'estuaire du Tage. Une ligne de service de 20 kilomètres transporte les produits à la station de Figuierinha, où les wagons chargés passent directement sur les rails de l'État; le transport entre Figuierinha et Barreiro coûte 1.040 reis 5 fr. 77 par tonne. Le fret maritime est très bas, car les navires chargeurs arrivent sur lest en voyage de retour, et trouvent tout profit à cette opération.

La société anonyme qui exploite les pyrites d'Aljustrel, occupe

un nombreux personnel, parmi lequel on rencontre beaucoup de nationalités. Les agents supérieurs sont principalement belges, français ou portugais. Les ouvriers sont portugais ou espagnols. L'ouvrier étudié, Manuel Salvador, est originaire du *concelho* de Mertola. Son père est décédé, mais sa mère, âgée de 65 ans, vit encore au village natal. Il a 3 frères et 3 sœurs. Salvador est âgé de 41 ans, et sa femme, Barbara Taden, de 36 ans. Ils ont huit enfants : Francisco, 17 ans, Maria, 14, Manuel, 11, Perpetua 7, Jacintho, 6, Joaquim, 4, Maria, 3, Henriqueta, 2. Le père est *capataz*, c'est-à-dire contremaître, ou chef d'équipe aux mines. La mère est absorbée par les soins domestiques. Le fils aîné est employé dans une maison de commerce, et, parmi les autres enfants, quatre vont à l'école.

Le régime du travail à la mine est basé sur le salaire à la journée pour les ouvriers, mais les *capataz* sont payés au mois, avec une sorte de participation ou prime calculée d'après le chiffre de l'extraction. Salvador reçoit 33 milreis (180 fr.) par mois, plus la prime qui varie de 5 à 10 milreis (27 fr. 75 à 55 fr. 50). La mine chôme les dimanches et jours fériés. Le fils aîné gagne 4 milreis (22 fr. 20) par mois ; il est donc considéré comme un apprenti. La famille trouve en outre une ressource appréciable dans la culture d'un champ d'un hectare et demi environ, estimé 300 milreis (1.665 fr.) et acheté moyennant une rente viagère de 9 milreis (50 fr.) par an. Cette pièce de terre, plantée d'oliviers, et ensemencée en céréales, pois chiches et autres légumes, fournit à la famille une partie de son alimentation ; le surplus est vendu. Le travail de préparation et de récolte est fait principalement par des ouvriers à la journée. On estime le rendement brut de ce champ à la somme considérable de 150 milreis (775 fr.) ; bien que la production en huile soit avantageuse, nous avons peine à croire que cette évaluation ne soit pas exagérée.

Salvador habite en ville, dans le quartier d'Algares, où la société des mines a bâti des maisons pour ses ouvriers, un rez-de-chaussée composé de trois chambres, d'une salle à manger et d'une

cuisine. Le loyer demandé par la société est ordinairement de 1 milreis (5 fr. 55 par mois pour deux pièces. Le *capataz* aurait donc à payer pour quatre pièces et une cuisine au moins 2 milreis 11 fr. 10 par mois, soit 141 francs par an: mais la société le loge gratuitement, ce qui constitue une subvention appréciable. Le mobilier qui garnit le logement est très modeste: des lits de fer, des armoires, des tables et des bancs en bois commun, le linge et la vaisselle indispensables, le tout estimé environ 550 francs, voilà tout l'inventaire. Ajoutons que maison et mobilier sont tenus avec propreté.

L'alimentation est également très simple, mais suffisante. Cette famille vit principalement de soupe, de pain, de poisson salé, de viande de porc, de légumes, de pommes de terre et de riz; elle consomme du vin en petite quantité. Les dépenses de nourriture sont évaluées en moyenne à 25 milreis 139 fr. par mois, c'est-à-dire environ 1.700 francs par an. L'entretien et les autres menus frais s'élèvent à 10 ou 11 milreis 55 ou 60 fr. par mois, ou à peu près 700 francs par an. Comme les ressources de la famille représentent un chiffre approximatif de 3.000 à 3.500 francs, elle dispose d'un boni de quelques centaines de francs, dont la plus grande partie est employée à payer la prime d'une assurance contractée sur la vie de l'ouvrier pour un capital d'un *conto* de reis 5.550 fr. : cette prime monte à 77 milreis 427 fr. 35 par an. Cela représente l'épargne du ménage. Remarquons à ce propos que la pratique des assurances sur la vie, peu répandue en Portugal, est très exceptionnelle chez les ouvriers. Ce fait s'explique aisément par le taux élevé de la prime dont nous venons de parler.

Les denrées et articles de consommation sont achetés au comptant, soit chez les commerçants de la ville, soit dans les magasins de la coopérative minière. Cette dernière, fondée il y a deux ans par les employés et ouvriers de la mine, compte actuellement 300 membres. Elle est dirigée par un comité élu, composé de sept personnes, lequel se réunit deux fois par mois pour vérifier les opérations, autoriser les achats et admettre les nouveaux membres. Un gérant et deux employés sont chargés de la vente.

Le bureau de la société exerce un contrôle général sur les opérations. Pour devenir membre, il faut acquérir au moins une action, dont le prix est de 5 milreis 27 fr. 75). Cette somme peut être payée par acompte. Nul n'est admis à posséder plus de 10 actions. Les ventes sont faites au comptant, et en fin d'exercice les bénéfices sont répartis au prorata des achats faits par chaque membre. Quoique de date récente, cette coopérative a donné déjà d'excellents résultats; elle ne fournit que de bons articles, au meilleur prix possible, et, en outre, elle habitue ses membres à la prévoyance. Enfin, cette concurrence a fait baisser les prix d'une manière générale dans les boutiques de la ville.

Salvador, qui ne fréquente guère le cabaret, a pour principale récréation la chasse. Celle-ci, ouverte huit mois sur douze, est réglementée par une législation peu sévère, qui ne prévient guère le braconnage. La chasse est d'ailleurs assez pénible en été, et le gibier, en petite quantité, n'apporte qu'un faible appoint à l'alimentation de la famille. Le permis de port d'armes, qui donne en même temps le droit de chasse, coûte 3 milreis (16 fr. 65) par an.

Bien que cette famille observe les soins élémentaires de la propreté, on peut dire qu'elle ne prend pas grand souci des règles de l'hygiène. Cependant, la santé générale est bonne. En cas de besoin, l'ouvrier pourrait recourir à l'assistance du *Monte Pio*, ou société de secours mutuels de la mine, organisée et administrée par les ouvriers. Elle compte 500 membres; le droit d'entrée est de 1 milreis (5 fr. 55), et la cotisation mensuelle 400 reis (2 fr. 20). La société assure à ses membres les soins médicaux et médicaments pour toute la famille, et un secours de 300 reis (1 fr. 65 par jour. Cette association est très prospère.

Le père et les cinq enfants les plus âgés savent lire et écrire; la mère est illettrée. Il y a à Aljustrel plusieurs écoles, les unes publiques et gratuites, les autres privées et payantes. C'est à l'une de ces dernières que Salvador envoie ses enfants. Il est d'usage que les élèves se procurent à leurs frais les fournitures

scolaires; la durée quotidienne des classes est en général de quatre heures. La famille est catholique d'origine, mais elle ne pratique pas; les offices ne réunissent ordinairement qu'un très petit nombre de fidèles. Ajoutons que, parmi cette population, l'éducation des enfants est généralement faible; ils sont laissés beaucoup à eux-mêmes, vivent dans la rue et s'élèvent au hasard. Il en est d'ailleurs ainsi à peu près partout en Portugal.

En ce qui concerne les charges publiques, Salvador acquitte deux taxes directes : la première, dite industrielle, monte à 2.500 reis (13 fr. 85 ; les simples ouvriers paient 600 reis (3 fr. 30); la seconde est l'impôt foncier sur le champ possédé par la famille, son chiffre est de 1.200 reis (6 fr. 65 , soit environ 12 p. 100 de la rente foncière. Il faut ajouter à cela les impôts indirects, qui, pour cette famille, doivent former un total compris entre 80 et 100 francs. L'ouvrier a été dispensé du service militaire. Il est électeur municipal et politique et s'intéresse assez directement aux affaires publiques. Toutefois, il ne s'est enrôlé dans aucune association politique, fait assez rare parmi les gens qui se préoccupent des affaires publiques.

La population ouvrière d'Aljustrel se compose de deux éléments à peu près égaux en nombre : les Portugais, et les immigrants étrangers, presque tous Galiciens espagnols. Ces derniers, issus de familles agricoles communautaires, conservent des relations étroites avec leur village natal. Souvent, ils travaillent à la mine depuis longtemps, mais chaque année ils rentrent chez eux pour prendre part aux grands travaux qui exigent beaucoup de bras. A la fin de mai, ils partent ainsi pour un mois, puis encore en automne pour un second mois. Leur ambition suprême est de réaliser des économies suffisantes pour pouvoir retourner définitivement chez eux, afin de reprendre le métier de paysan [1]. Ces gens sont de bons ouvriers, un peu

1. V. dans les *Ouvriers européens*, de Le Play, la monographie du paysan galicien.

frustes, un peu lourds, mais tranquilles et laborieux; les Portugais raillent volontiers leur naïveté, leur avarice et leur mépris de la propreté, mais, somme toute, ils vivent avec eux en bonne intelligence. La région ne fournit aucune émigration, parce que, grâce à la mine, un travail suffisamment abondant et assez bien payé est assuré d'une façon régulière à la population.

On trouve aux mines d'Aljustrel un certain nombre de familles ouvrières dont la condition se rapproche de celle du ménage que nous venons de décrire. Néanmoins, il est bien évident que c'est là un type exceptionnel. Les familles des simples ouvriers sont loin de disposer des ressources équivalentes au traitement mensuel du contremaître. Leur budget représente tout au plus la moitié de celui de Salvador; cette indication suffit pour montrer combien leur mode d'existence est plus étroit. Cependant, grâce à la régularité du travail fourni par la société minière et au patronage qu'elle exerce dans une certaine mesure, la situation de la population ouvrière dans cette localité est plutôt supérieure à la moyenne générale du pays.

III. — MINEUR DE BRAÇAL.

Voici maintenant un second type, celui du *mineur des mines de plomb de Braçal* (Aveiro)[1]. Tout en confirmant les observations relatives au précédent, il en diffère toutefois par des traits importants.

La mine de plomb de Braçal se trouve dans le district d'Aveiro, l'un de ceux que l'on a découpés dans l'ancienne province de la basse Beira. La région est parcourue par un fleuve assez important : le Vouga. Montueuse dans sa plus grande partie, elle s'abaisse vers l'ouest pour former une côte basse, coupée de lagunes et de marécages. Elle est sillonnée en tous sens par

1. Monographie faite avec le concours de M. Gregorio Rola, ingénieur des mines.

de petites rivières, affluents du Vouga, dont l'embouchure indécise forme en partie les lagunes d'Aveiro, la Venise lusitanienne.

La famille dont nous allons nous occuper habite dans le concelho de Saver de Vouga, paroisse de Silva Ecura, un hameau nommé Bouças, placé à l'altitude de 300 mètres, avec 60 habitants seulement. Le pays est hérissé de collines escarpées, qui vont en s'élevant de plus en plus vers l'est. Les vallées, étroites et profondes, sont garnies d'alluvions fertiles, arrachées aux flancs des coteaux, maintenant en partie dénudés et stériles. Les bas-fonds, au contraire, sont propres à toutes les cultures : maïs, céréales, légumes, prairies. Sur les pentes, là où la culture est possible, on trouve des vignes, puis des châtaigniers, enfin des bois de pins. Le climat, assez humide en hiver, est chaud et sec en été. Les paysans élèvent un peu de bétail, notamment des vaches laitières; ce district est un de ceux où l'on fabrique du beurre, ils sont très rares en Portugal. La contrée nourrit aussi des moutons, des chèvres et des porcs. En somme, la région, sans être pauvre au point de vue agricole, aurait de la peine à nourrir une population dense si des dépôts métallifères ne se rencontraient dans ses collines. Les plus importants sont formés de minerais de plomb, qui se présentent surtout sous la forme d'une galène argentifère, contenant une teneur assez élevée de ce dernier métal. Le travail fourni aux populations par les mines est un précieux appoint qui complète heureusement leurs ressources. D'un autre côté, le voisinage de la côte et des ports de pêche permet d'obtenir à bas prix un bon aliment : le poisson. Dans ces conditions, il était facile d'agglomérer une population ouvrière suffisante pour assurer l'exploitation des mines. Cependant, la chose n'a pas été facile, parce que les paysans du nord, très attachés à la culture, ne se portent pas volontiers vers le métier de mineur. Nous allons voir qu'ils ont souvent tourné la difficulté en pratiquant à la fois la culture et l'extraction du minerai.

José Martins Paes est âgé de 50 ans et sa femme Camilla Rosa

en a 55. Ils ont six enfants : José, 25 ans, marié et établi à Silva Escura; Manoel, 23 ans, déjà veuf, ouvrier dans une fabrique à Valle Maior: Adelino, 22 ans; Custodio, 20 ans; Maria, 16 ans; Serafim, 14 ans.

Le père est mineur aux mines de Braçal, où il reçoit 350 reis (1 fr. 92) par jour. La mère est absorbée par les soins du ménage. Custodio gagne, comme rouleur à la mine, 240 reis (1 fr. 32). Adelino fabrique des sabots et gagne aussi un fort maigre salaire. Marie aide sa mère. Serafim fait fonction de pâtre, car tous contribuent à la culture des terres quand ils n'ont pas d'autre occupation lucrative.

Cette famille possède un petit domaine composé en premier lieu d'un certain nombre de bâtiments, d'ailleurs fort modestes. Ce sont : deux maisons d'habitation formées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, un bâtiment servant de cellier et de magasin, une grange.

Dans l'une des maisons habitent les parents, qui occupent le premier étage. Le logement se compose d'une chambre pour les parents, d'une autre plus petite où couche la jeune fille, et d'une cuisine. Le rez-de-chaussée est employé comme étable pour le bétail. Quant aux autres membres de la famille, ils sont logés dans l'autre maison qui est analogue.

En second lieu, viennent les terres labourables, une vigne et une sapinière. Les constructions valent environ 300 milreis, soit à peu près 1.665 francs. Les terres sont estimées environ 1.100 milreis, c'est-à-dire 6.100 francs à peu près. Elles produisent surtout du maïs, 12 à 15 hectolitres, et 5 à 6 hectolitres de vin, plus les légumes et le bois de chauffage.

En outre, Paes tient en location deux petites pièces de terre, qu'il ensemence en maïs, et pour lesquelles il paie un loyer annuel de 2.500 reis (13 fr. 85). La pratique des redevances en nature est assez rare dans cette région, les fermages sont généralement stipulés en argent.

Le cheptel de cette petite exploitation se compose de deux vaches, valant ensemble 80 milreis (440 fr.), 30 chèvres, 24 milreis (133 fr. 50), 11 moutons, 12 milreis (66 fr. 50),

10 poules, 4 milreis (22 fr.). L'attirail de ferme comprend : une charrette à bœufs, 13.500 reis (74 fr. 85) ; une araire ou petite charrue, 1.500 reis (8 fr. 30), et divers outils, 800 reis (4 fr. 40) ; 3 pipes pour le vin, 20 milreis (111 fr.). Le mobilier qui garnit les habitations est des plus modestes : composé de quelques lits en fer, de coffres, tables et bancs de sapin, il ne vaut pas plus de 150 francs. Les vêtements et le linge pour toute la famille sont estimés 100 milreis à peu près (555 fr.).

L'extrême simplicité de l'outillage agricole indique assez l'état de la culture dans cette région, où tous les paysans sont munis à peu près de même. La famille n'en tire pas moins de son mince domaine une grande partie de sa subsistance, et en outre elle vend : du beurre pour 24 milreis (133 fr. 20) ; 2 veaux, 12 milreis (56 fr. 60) ; 2 chevreaux, 800 reis (4 fr. 40) ; 3 chèvres, 3 milreis (16 fr. 65) ; 2 moutons, 3 milreis (16 fr. 65).

La commune possède de maigres pâtis et des landes ; la famille a le droit d'envoyer ses animaux sur les uns, et de couper sur les autres de la bruyère qui sert de litière et fait du fumier, d'ailleurs fort médiocre. La ressource est appréciable, car elle permet pendant l'hiver de nourrir gratuitement le bétail, au moins en partie.

L'alimentation comprend trois repas. Le matin, on mange du pain de maïs avec du lait, ou encore avec un peu de poisson salé, quelquefois de la soupe aux légumes et à l'huile. A midi, l'ordinaire comprend une soupe, du pain avec des sardines, ou de la morue, ou de la viande de porc, et des pommes de terre. Le repas du soir se compose de pain, de sardines et de légumes. On ne boit du vin que le dimanche et à l'occasion des grands travaux agricoles, de la moisson notamment. La dépense en argent est minime, les terres produisant la majeure partie des aliments consommés par la famille. De même, les dépenses d'entretien sont relativement faibles, car le linge et les vêtements sont en petite quantité et très modestes, comme l'indique leur valeur.

Si maintenant nous cherchons à établir le bilan des ressources et des dépenses, nous arrivons au résultat suivant, approximatif bien entendu, car il s'agit de gens qui ne tiennent aucun compte, et vivent au jour le jour, en grande partie de leurs propres produits.

Du côté des recettes nous trouvons : d'abord le salaire du père, qui s'élève en moyenne à 550 francs par an ; vient ensuite le salaire de Custodio, à peu près 350 francs; en troisième lieu vient le gain d'Adelino, le sabotier, que l'on évalue à 150 francs. L'ensemble des salaires ressort ainsi à 1.050 francs.

Quant au produit des ventes, il se chiffre à 227 fr. 50, total des sommes que nous avons indiquées tout à l'heure.

En additionnant ces deux chiffres, nous constatons que, indépendamment de ses ressources en nature, cette famille réalise en argent près de 1.300 francs.

Nous avons maintenant à mettre en regard les dépenses qu'elle doit faire à raison de son mode d'existence. En premier lieu viennent les frais de nourriture, qui se réduisent à une somme annuelle de 240 francs environ pour achats de poisson, d'épicerie et autres menues dépenses du même ordre. L'entretien coûte annuellement 280 à 300 francs. L'impôt direct prélève, de son côté, 10 francs. L'exploitation du domaine impose quelques achats et réparations montant bon an mal an à 60 francs. Il faut compter encore pour les petites dépenses personnelles et imprévues à peu près 100 francs. Le total approximatif des sorties est donc compris entre 700 et 750 francs, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. Celle-ci a été employée jusqu'ici en achats de parcelles de terre qui ont constitué peu à peu le petit domaine de cette famille laborieuse et économe. Cette situation favorable est due non seulement aux qualités personnelles de l'ouvrier et des siens, mais encore à ce fait capital que la mine leur fournit un supplément de travail et de gain. Les salaires sont bas, à la vérité, cependant ils suffisent pour constituer un élément de prospérité très important et très précieux. De son côté, la société minière trouve là, grâce à la combinaison de la culture et du travail industriel,

un personnel très stable, peu exigeant, ce qui permet une exploitation économique.

Il n'est pas inutile de connaître les autres traits principaux du mode d'existence de ces bonnes gens. Les récréations consistent principalement en des réunions de famille assez fréquentes, qui ont lieu surtout lors des fêtes religieuses, de la fête patronale de la paroisse, ou encore quand on tue le porc, ce qui est l'occasion d'un festin dont les abats de l'animal font tous les frais; on invite alors aussi des voisins. Le 15 août, a lieu un grand pèlerinage pour la fête de la Vierge (*Senhora da Saude*). Le dimanche, les hommes vont parfois au cabaret faire la partie de boules en buvant du vin, avec modération d'ailleurs; en outre, on se réunit volontiers l'après-midi du dimanche en quelque lieu ombragé, où les jeunes gens exécutent les danses du pays, lentes et graves, ou chantent des *fados*, romances populaires à l'accent presque toujours mélancolique et tendre.

Appuyée à la fois sur la culture et sur l'exploitation minière, cette famille poursuit sa simple et paisible existence sans grandes causes de difficultés ou de trouble, à part les inévitables incidents d'une vie ouvrière en partie double : les mauvaises récoltes et les chômages. Entre voisins, la seule cause de mésintelligence est le partage des eaux d'irrigation, indispensables pour les cultures, et qui ne sont pas abondantes, faute d'un aménagement régulier. Aussi chacun cherche-t-il à en prendre le plus qu'il peut.

Les ouvriers et paysans de ces campagnes n'ont guère souci de l'hygiène, et leur propreté n'est pas raffinée. Néanmoins, grâce à la salubrité du climat, la santé est généralement bonne. Les épidémies sont extrêmement rares. Les petites affections et les accidents minimes sont soignés par des moyens empiriques, et on ne fait appel au médecin que dans les cas graves. Il donne ses soins moyennant un abonnement annuel de 1.200 reis (6 fr. 65).

L'ouvrier trouve auprès de son patron, — la société minière, — un appui notable en cas d'accident ou de maladie : il reçoit

alors gratuitement les soins médicaux, les médicaments, et en outre la moitié du salaire normal. D'autre part, on s'entr'aide entre voisins pour préparer le maïs, battre le blé, faire les labours, etc. Les relations entre ces braves gens, demi-ouvriers, demi-paysans, sont d'ailleurs empreintes d'une simple et franche cordialité.

Pour ce qui touche l'instruction, tous savent lire et écrire. La paroisse a une école publique, entretenue par l'État, et gratuite. Tous aussi pratiquent régulièrement la religion catholique.

L'impôt direct est payé à la commune (*concelho*) et à la paroisse sous la forme d'une prestation de trois journées de travail pour la première, de six pour la seconde. En outre, l'ouvrier acquitte l'impôt foncier à raison de 1.800 reis (9 fr. 95) par an. Il faut tenir compte en plus des impôts indirects qui frappent les articles de consommation. Paes n'a pas fait de service militaire, car il a tiré au sort un bon numéro.

Le personnel ouvrier de Braçal a subi des fluctuations assez curieuses. Actuellement, toute la main-d'œuvre est indigène. Mais à deux reprises, vers 1875 et vers 1896, on a fait venir des ouvriers italiens. La première fois, ces ouvriers ont travaillé à la mine durant plusieurs années, mais lors du second essai, les immigrants ne tardèrent pas à repartir après avoir travaillé quelques semaines seulement.

L'exploitation est restée assez longtemps sous la direction d'un personnel technique de nationalité allemande. Mais la mine étant passée en 1899 sous une direction française, le corps des ingénieurs et employés s'est également modifié.

La région fournit une émigration assez active, causée par l'irrégularité du travail et la pauvreté de la plupart des ouvriers. La famille Paes est, en effet, l'une des plus prospères, parce qu'elle est actuellement composée exclusivement de gens en état de travailler, et aussi parce que son petit bien foncier lui facilite grandement l'existence. Beaucoup d'autres familles sont bien moins aisées, et plus d'un ouvrier rural est obligé soit d'aller chercher de l'ouvrage dans les mines du pays, soit de

passer à l'étranger, de préférence au Brésil, suivant la tendance la plus habituelle des gens du nord.

On pourrait multiplier les observations analogues à celles qui précèdent, mais sans trouver d'autres faits très importants à signaler. Nous apercevons maintenant d'une façon claire et précise deux conclusions d'une portée capitale. D'abord, les richesses minières du Portugal, à la fois si variées et si considérables, ne sont pas exploitées dans la mesure où elles pourraient l'être. Avec la main-d'œuvre à bon marché et les forces hydrauliques dont elle dispose, l'industrie minière devrait être très active dans ce pays, si les initiatives, les intelligences et les capitaux se portaient dans cette direction. Mais les Portugais sont si peu tentés par ce genre d'entreprises que la plupart des mines en activité sont exploitées par des syndicats et des ingénieurs étrangers. Cette seconde conclusion nous amène à nous demander ce qu'il faut penser d'une telle situation qui met aux mains des gens du dehors toute une branche d'industrie. Elle a sans doute ses avantages. Sans le concours étranger, les minerais lusitaniens resteraient enfouis dans le sol, au moins pour la plus grande partie, et l'argent que leur exportation procurerait en d'autres pays. Il vaut mieux en tout état de cause concéder des mines aux étrangers que les laisser inactives. Toutefois, deux conséquences regrettables sortent de là. En premier lieu, les bénéfices fournis directement par l'industrie minière sont en majeure partie perdus pour les Portugais. En second lieu, comme les compagnies exploitantes sont généralement formées et contrôlées par des fonderies, celles-ci préfèrent recevoir du minerai pour alimenter leurs fours, plutôt que de le travailler sur place. Il s'ensuit que les industries annexes de celle des mines n'apparaissent pas, ou presque pas, en Portugal. Cela contribue à maintenir ce pays dans un état d'infériorité flagrante au point de vue industriel. En effet, si aucun pays ne peut songer à l'heure actuelle à réunir dans les limites de son territoire tous les genres de fabrications, il n'en est pas moins certain que l'on ne doit négliger aucun des éléments de production offerts par un pays à ses habitants, afin de le main

tenir dans une situation d'équilibre économique. En dehors de cet équilibre, il faut subir tous les inconvénients et toutes les pertes résultant de l'existence et des variations de l'agio, ainsi que des spéculations auxquelles il donne naissance. Les Portugais ont donc grand tort de se désintéresser ainsi des richesses minérales que leur sol renferme.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

Du jeudi précédant les Rameaux au 31 Octobre, toutes les gares du chemin de fer du Nord délivrent des billets à prix réduits, à destination des stations balnéaires et thermales du réseau, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour.

BILLETS COLLECTIFS DE FAMILLE, valables 33 jours, prolongeables pendant une ou plusieurs périodes de 15 jours (Réduction de 50 % à partir de la 4e personne).

BILLETS HEBDOMADAIRES ET CARNETS d'aller et retour individuels, valables **5 jours**, du vendredi au mardi de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales (Réduction de 20 à 44 %).

Les carnets contiennent 5 billets d'aller et retour qui peuvent être utilisés à une date quelconque dans le délai de 33 jours.

CARTES D'ABONNEMENT, valables 33 jours (Réduction de 20 % sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois) à toute personne prenant deux billets ordinaires au moins ou un billet de saison pour les membres de sa famille.

Pour les stations balnéaires seulement :

BILLETS D'EXCURSION individuels ou de famille, de 2e et 3e classes, des dimanches et jours de fêtes légales, valables une journée dans des trains désignés (Réduction de 20 à 70 %).

Pour tous renseignements, consulter le Livret-Guide Nord ou s'adresser dans les gares et bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

L'Orient et l'Égypte, *via Marseille*

Billets simples, valables 45 jours, 1re et 2e classes, délivrés à la gare de Paris P.-L.-M., dans les Agences des Cies des Messageries maritimes, Fraissinet et Paquet pour l'un quelconque des ports ci-après : **Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoun, etc...**

Billets d'aller et retour, valables 120 jours, 1re et 2e classes, délivrés à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les agences des Cies des Messageries maritimes et Paquet pour les ports indiqués ci-dessus.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. : le trajet de Paris à Marseille peut être effectué, soit par la Bourgogne, soit par le Bourbonnais.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies. — Trajet rapide de Paris à Marseille en 10 h. 1/2 par le train "Côte d'Azur rapide" (1re classe).

Consulter le Livret-Guide Horaire P. L.-M. en vente dans les gares : 0 fr. 50

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la Gare SAINT-LAZARE,

Services Rapides tous les jours et toute l'année

(Dimanches et Fêtes compris)

A 10 H. 20 DU MATIN ET A 9 H. 20 DU SOIR

Trajet de jour en 8 h. 40 ***(1re et 2e classes seulement)***

PRIX DES BILLETS

BILLETS SIMPLES *Valables pendant sept jours.*		BILLETS ALLER ET RETOUR *Valables pendant un mois.*	
1re Classe	48 fr. 25	1re Classe	82 fr. 75
2e Classe	35 fr. »	2e Classe	58 fr. 75
3e Classe	23 fr. 25	3e Classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours ainsi qu'à Brighton.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

de la ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : **86** francs. — 2e Classe : **63** francs

DURÉE : **30 JOURS** sans faculté de prolongation

Paris. — Orléans. — Blois. — Amboise. — Tours. — Chenonceaux et retour à **Tours. — Loches**, et retour à **Tours. — Langeais. — Saumur. — Angers. — Nantes. — Saint-Nazaire. — Le Croisic. — Guérande** et retour à **Paris**, *viâ* **Blois** ou **Vendôme.**

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : **54** francs. — 2e Classe : **41** francs

DURÉE : **15 JOURS** sans faculté de prolongation

Paris. — Orléans. — Blois. — Amboise. — Tours. — Chenonceaux, et retour à **Tours. — Loches**, et retour à **Tours. — Langeais**, et retour à **Paris**, *viâ* **Blois** ou **Vendôme.**

Ces billets sont délivrés toute l'année

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE

Prix : 2 fr. *franco*, sauf indication spéciale.

N° 1. — **La Méthode sociale**, ses procédés et ses applications, par E. Demolins, Robert Pinot et Paul de Rousiers.

N° 2. — **Le Conflit des races en Macédoine**, d'après une observation monographique, par G. d'Azambuja.

N° 3. — **Le Japon et son évolution sociale**, par A. de Préville.

N° 4. — **L'Organisation du travail. Réglementation ou Liberté**, d'après l'enseignement des faits, par Edmond Demolins.

N° 5. — **La Révolution agricole.** Nécessité de transformer les procédés de culture, par Albert Dauphat.

N° 6. — **Journal de l'École des Roches** (année 1903-1904).

N° 7. — **La Russie; le peuple et le gouvernement**, par Léon Poinsard.

N° 8. — **Pour développer notre commerce; Groupes d'expansion commerciale**, par Edmond Demolins.

N° 9. — **L'ouverture du Thibet. Le Bouddhisme et le Lamaïsme**, par A. de Préville.

N°s 10 et 11. — **La Science sociale depuis F. Le Play. — Classification sociale** résultant des observations faites d'après la méthode de la Science sociale, par Edmond Demolins (Fasc. double). **3 fr. 50**

N° 12. — **La France au Maroc**, par Léon Poinsard.

N° 13. — **Le commerce franco-belge et sa signification sociale**, par Ph. Robert.

N° 14. — **Un type d'ouvrier anarchiste. Monographie d'une famille d'ouvriers parisiens**, par le Dr J. Bailhache.

N° 15. — **Une expérience agricole de propriétaire résidant**, par Albert Dauphat.

N° 16. — **Journal de l'École des Roches** (année 1904-1905).

N° 17. — Un nouveau type particulariste ébauché : **Le Paysan basque du Labourd** à travers les âges, par M. G. Olphe-Galliard.

N° 18. — **La crise coloniale en Nouvelle-Calédonie**, par Marc Le Goupils, ancien Président du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie.

N°s 19, 20 et 21. — **Le paysan des Fjords de Norvège**, par Paul Bureau. (Trois Fasc.). . . . . **6 fr.** »

N° 22. — **Les trois formes essentielles de l'Éducation; leur évolution comparée**, par Paul Descamps.

N° 23. — L'Évolution agricole en Allemagne. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul Roux.

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond Demolins.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis Arqué.

N° 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri Brun.

N° 27. — **Journal de l'École des Roches** (année 1905-1906).

N° 28 et 29. — L'Histoire expliquée par la Science sociale : **La Grèce ancienne**, par G. d'Azambuja.... **5 fr.**

N° 30. — **L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?** par Paul Descamps.

N° 31. — **L'École moderne**, par G. Clerc, M. Hugh Bell et A. Pernolet.

N° 32. — Comment se prépare l'unité sociale du monde. **Le Droit international au XX^e^ siècle**, par Léon Poinsard.

N° 33. — **Les exportations allemandes**, par Paul de Rousiers.

N° 34. — **Le type savoyard**, par C. Borlet, J. Poncelet et P. Descamps.

N° 35. — **Le littoral de la Plaine saxonne; le type des Marschen**, par Paul Roux.

N° 36. — **Les origines de la science sociale. Frédéric Le Play; sa méthode et sa doctrine**, par E. Bouchié de Belle.

N° 37. — **Les populations viticoles**, par Paul Descamps.

N° 38. — **Journal de l'École des Roches** (année 1906-1907).

N° 39. — **Edmond Demolins**, par P. de Rousiers, G. Bertier et P. Descamps.

N° 40. — **Les populations forestières du centre de la France**, par A. Boyer, E. Demolins, le C^te^ de Dampierre d'Anlezy et P. Descamps.

N°s 41 et 42. — **Répertoire des répercussions sociales**, par Edmond Demolins. . . . . **3 fr. 50**

N° 43. — **Les Faiseurs de jouets de Nuremberg**, par L. Arqué.

N° 44. — **Le type social du paysan juif à l'époque de Jésus-Christ**, par M.-B. Schwalm.

N° 45. — **La colonisation des tourbières dans les Pays-Bas et la Plaine saxonne**, par Paul Roux.

N°s 46 et 47. — **Le type saintongeais**, par Maurice Bures. . . . . **3 fr. 50**

N° 48. — **La Science sociale et sa méthode**, par Robert Pinot.

N° 49. — **Journal de l'École des Roches** (année 1907-1908).

N°s 50 et 51. — **Le Noir de Guinée**, par L. Tauxier. . . . . **3 fr. 50**

N° 52. — **Le type frison**, par Paul Roux.

N° 53. — **Les Cultivateurs de houblon en Franconie**, par Louis Arqué.

N° 54. — **Le Type thiérachien**, par E. Creveaux.

N° 55. — **Les populations rurales de la Toscane**, par Paul Roux.

N° 56. — **L'industrie et les artisans juifs à l'époque de Jésus-Christ**, par M.-B. Schwalm.

N° 57. — **Le Chômage et l'assistance par le travail**, par G. Olphe-Galliard.

N° 58. — **Quelques métiers urbains de simple récolte**, par J. Durieu.

N° 59. — **La Flandre française : Les Ouvriers de l'industrie textile**, par P. Descamps.

N° 60. — **Journal de l'École des Roches** (année 1908-1909).

N° 61. — Questions du jour : *Les solutions violentes*, par Paul de Rousiers.

La Confrérie agricole de Vozdvijensk (Petite-Russie), par Joseph Wilbois.

N° 62. — Questions du jour : *Le bien de famille insaisissable*, par G. Olphe-Galliard.

Le latifundium romain : **Le problème agraire dans la campagne romaine**, par Paul Roux.

N° 63. — Questions du jour : *L'œuvre du lavoir et du linge blanc*, par E. Daubigny.

Le latifundium romain : **Les solutions du problème agraire**, par Paul Roux.

N° 64. — **Lettres sur la Thuringe**, par L. Arqué.

N° 65. — Questions du jour : **Ouvriers et patrons tullistes de Calais**, par Paul Vanuxem.

L'Organisation de la vie privée : **L'Orientation particulariste de la vie**, par Gabriel Melin.

N° 66. — Questions du jour : **La dépopulation des campagnes**, par Paul Roux.

La Flandre française : **Les patrons de l'industrie textile**, par Paul Descamps.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

La production, le travail et le problème social dans tous les pays, au début du XX^e siècle, par Léon Poinsard (2 vol., 16 fr.). Alcan, édit.

La question ouvrière en Angleterre, par Paul de Rousiers (1 vol., 7 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Le Trade-Unionisme anglais, par Paul de Rousiers (1 vol., 4 fr.). Colin, édit.

Les industries monopolisées aux États-Unis, par Paul de Rousiers (1 vol., 4 fr.). Colin, édit.

La guerre de classes peut-elle être évitée? par Léon Poinsard (3 fr.). Le Soudier, édit.

Introduction à la Science sociale. Les origines, la méthode, la classification (6 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

Le Homestead, ou l'insaisissabilité de la petite propriété foncière, par Paul Bureau (1 vol., 7 fr. 50). Rousseau, édit.

Le contrat de travail, par Paul Bureau (1 vol., 6 fr.). Alcan, édit.

La participation aux bénéfices, par Paul Bureau (1 vol., 6 fr.). Rousseau, édit.

La diminution du revenu, par Paul Bureau (1 vol., 2 fr.). Firmin-Didot, édit.

Le paysan des fjords de Norvège, par Paul Bureau (1 vol. 6 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edmond Demolins (25^e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

La vie américaine, par Paul de Rousiers (2 vol., 3 fr. 50 chaque). Firmin-Didot, édit.

Les grandes routes des peuples. Comment la route crée le type social, par Edmond Demolins (3^e mille, 2 vol.; 3 fr. 50 chaque). Firmin-Didot, édit.

Les Français d'aujourd'hui ; les types sociaux du midi et du centre, par Edmond Demolins (9^e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir? par Edmond Demolins (1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Les sociétés africaines, par A. de Préville (1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

L'Éducation nouvelle, l'École des Roches, par Edmond Demolins (9^e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Hambourg et l'Allemagne contemporaine, par Paul de Rousiers (1 vol. 3 fr. 50). Colin, édit.

Vers la ruine, par Léon Poinsard (1 vol., 1 fr. 50). Pichon, édit.

La Grèce ancienne, par G. d'Azambuja (1 vol. 5 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

Phéniciens et Grecs en Italie, d'après l'Odyssée, par Ph. Champault (1 vol., 6 fr.). Ernest Leroux, édit.

Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'Étranger, par Paul de Rousiers (1 vol., 3 fr. 50). Colin, édit.

Histoire de la formation particulariste; L'origine des grands peuples actuels, par Henri de Tourville (1 vol., 10 fr.). Firmin-Didot, édit.

Le problème des Retraites ouvrières, par G. Olphe-Galliard (1 vol., 3 fr. 50). Bloud et C^ie, édit.

L'erreur révolutionnaire et notre état social, par A. Magloire. Imprimerie-Librairie du *Matin*, Port-au-Prince (Haïti).

Les grands ports de France, par Paul de Rousiers (1 vol. 3 fr. 50). Colin, édit.

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT ET C^ie. — PARIS

BINDING SECT. MAY 19 1972

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HC
392
P6
v.1

Poinsard, Léon
Le Portugal inconnu